Master Negative
Storage Number

OCI00071.16

Renaut de
Montauban

L'Histoire des quatre
fils d'Aimon

A Avignon

1808

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00071.16

Control Number: AEO-1571
OCLC Number : 30837100
Call Number : W 381.54L Q29
Author : Renaut de Montauban (Chanson de geste)
Title : L'Histoire des quatre fils d'Aimon.
Edition : Ed. rev. & corr.
Imprint : A Avignon : J. Chaillot, 1808.
Format : 95 p. : ill. ; 19 cm.
Subject : Charlemagne, Emperor, 742-814 Romances.
Subject : Renaud de Montauban (Legendary character) Romances.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/16/94
Camera Operator: AR

L'HISTOIRE
DES
QUATRE FILS
D'AIMON.

Édition revue & corrigée.



A AVIGNON,
Chez JEAN CHAILLOT, Imprimeur-Libraire, Place de l'Horloge.

1808.

PRÉFACE.

Bien que selon l'opinion de quelques-uns, dans les Livres qu'on appelle Romans, il y ait plus de récréation que de vérité, toutefois qui les sait bien éplucher ne trouvera point d'artifice en tous, mais principalement en cette Histoire de Charlemagne, du Duc Aimon & de ses quatre fils. On ne doute pas que Charlemagne, dont il est parlé au commencement de ce Livre, n'ait régné heureusement, & fait son devoir pour exterminer la loi de Mahomet, & ne l'ait agitée par de continuelles guerres, tellement que sa mort causa grande joie aux Sarrasins, & à la maudite secte des Ariens. Et l'on peut voir la vérité de ceci aux Annales d'Aquitaine, part. 2. chap. 6. Auct. Sabell. liv. 9. chap. 8. Le Duc Aimon du pays de Saxe eut quatre fils, l'un desquels était Renaud, surnommé de Montauban, à cause du Château que le Roi lui donna. Cela est porté par l'Histoire : & personne ne peut nier les grands exploits & les belles vertus de Renaud, & l'obéissance qu'il portait à son souverain Seigneur.

Touchant la voie droite dudit Château de Montauban, de laquelle parle le vingtième chapitre de ce Livre, on verra comment se sauvèrent Renaud & les siens affamés par un long siége, cela se voit dans l'Histoire de Froissard, 3. vol. chap. 18, & le même Auteur parle aussi de l'antiquité de la maison de Renaud de Montauban. Au reste, il y a plusieurs choses pour la récréation des esprits nobles, après avoir satisfait aux choses nécessaires. Il y en a aussi pour instruire & animer les Gentilshommes à bonne & juste guerre, & on y voit plusieurs stratagèmes & ruses de guerre. Il n'est pas seul à parler de cette sorte ; car Homère, Virgile, & autres Auteurs, ont enrichi leurs Histoires de beaucoup de choses semblables, pour servir d'ornement à leur matière, autrement elle eût été trop brève. C'est pourquoi, mon cher lecteur, tu recevras agréablement cette Histoire, tant pour les raisons susdites, que parce que je l'ai recueillie de vieux Livres pleins de fautes, & d'un langage barbare, pour la mettre en volume plus correct, & dans un langage plus intelligible. Fais-en ton profit, & attends mieux à l'avenir. Adieu.

L'HISTOIRE

DES NOBLES ET VAILLANTS CHEVALIERS LES QUATRE FILS D'AIMON.



Charlemagne fait Chevaliers les quatre fils d'Aimon : le Duc d'Aigremont tue Lohier, fils aîné de Charlemagne.

DAns l'histoire de Charlemagne, nous lisons qu'un jour de Pentecôte il tint grande cour à Paris, après qu'il fut revenu d'Italie, où il vainquit les Sarrasins commandés par Guitelin le Sesne, & où périrent plusieurs rois, ducs, princes, comtes, barons & chevaliers, tels que Salomon de Bretagne, Huon du Mans, Aimon de Beaulan, Galerand de Bouillon, & plusieurs autres grands seigneurs. Les pairs de France étaient venus en cour avec plusieurs Allemands, Anglais, Normands, Poitevins, Bretons, Lombards, & entr'autres le vaillant Aimon, duc de Dordonne, qui avait amené ses quatre fils, savoir, Renaud, Alard, Guichard & Richard, qui étaient bienfaits, sages, puissants & généreux, & principalement Renaud qui était le plus bel homme de son temps, car il avait près de dix pieds de hauteur. En cette fête & assemblée le roi dit : Barons mes frères & amis, vous savez que par votre aide j'ai conquis beaucoup de pays, & détruit le maudit Guitelin avec tous les Sarrasins, non sans beaucoup de perte de sang chrétien, & de

plusieurs braves chevaliers & gentilshommes : ce qui est arrivé par la faute de plusieurs de nos vassaux & sujets, qui ne nous ont point voulu secourir, bien que nous leur eussions mandé, comme le duc Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil & le duc Beuves d'Aigremont, qui sont tous trois frères germains, dont j'ai grand sujet de me plaindre; je vous assure que sans le secours de messire Salomon qui vint avec trente mille hommes, & messire Lambert de Berroyer, messire Geofroi de Bordeille avec Galérand de Bouillon qui portait notre étendard, nous eussions été vaincus. Je manderai derechef auxdits trois frères, particulièrement au duc d'Aigremont, que s'ils ne se rangent à leur devoir & n'obéissent à mes ordres, je les irai voir en personne, & en ferai telle punition exemplaire, qu'il en sera parlé par tout le monde.

D'abord le bon duc Nesme de Bavière se leva, & dit au roi : Sire, il me semble que vous ne devez pas vous emporter si fort; mais si vous me voulez croire, vous envoyerez un messager au duc d'Aigremont, qui sera bien escorté, il faut qu'il soit sage & prudent pour remontrer audit duc ce que vous lui direz; & quand vous saurez sa réponse, vous verrez ce que vous devez faire. Vous dites vrai, dit le roi. Il songea quel messager il pourrait envoyer, & leur demanda qui était celui qui voulait entreprendre ce voyage, & qu'il n'appréhendât en rien le duc Beuves; personne ne s'offrit, car plusieurs étaient de vaillants guerriers.

Le roi fut bien en doute sur ce sujet, & jura que le pays du duc Beuves serait gâté & détruit, & qu'il n'y avait homme qui l'en pût empêcher. Il appela hautement Lohier, & lui dit : Mon cher fils, il faut que vous fassiez ce message & meniez avec vous cent chevaliers bien armés. Vous direz au duc Beuves, que s'il ne vient servir à cette saint Jean prochaine, j'irai assiéger Aigremont & détruirai tout son pays, & le ferai pendre avec sa femme & son fils. Sire, dit Lohier, je le ferai volontiers, & ne manquerai pas de lui rapporter tout ce que vous m'aurez chargé de lui dire. Charlemagne se mit à pleurer de voir la disposition & l'obéissance de son fils Lohier, & se repentit de lui avoir donné cette commission; mais puisqu'il l'avait acceptée, il fallut partir.

Le lendemain matin Lohier & sa compagnie montèrent à cheval, vinrent devant le roi & lui dirent : Sire, nous voici prêts d'obéir à vos ordres. Mon fils, dit Charlemagne, je te recommande à Dieu, & le prie de te garder avec ta compagnie de mal & de désastre. Aussitôt ils partirent, ce qui attrista fort le roi, & non sans sujet, car son fils n'en revint plus. Ils allaient à Aigremont en menaçant le duc Beuves; mais un espion ayant entendu ce qu'ils disaient, vint promptement rapporter au duc ce qui se passait, & que les députés du roi venaient avec son fils, lesquels le menaçaient fort. Alors le duc dit à ses barons qui se trouvaient plusieurs à cause des fêtes de Pentecôte : Messieurs, le roi me méprise bien de vouloir me contraindre d'aller à la guerre avec toutes mes forces, & m'envoie son fils aîné pour me faire des menaces. Que conseillez-

vous, mes frères & amis ? Alors un sage chevalier, nommé messire Simon, lui dit : Monseigneur, si vous me voulez croire, recevez honnêtement ces députés du roi : car vous savez bien qu'il est votre seigneur direct, & que qui agit contre son souverain offense Dieu. N'ayez pas égard à vos parents ni à vos frères Gérard de Rousillon & le duc de Nanteuil, qui ne lui ont pas voulu obéir ; vous savez que le roi est puissant, & vous détruira de corps & de biens, si vous ne lui obéissez : & si vous allez devers lui, il vous pardonnera. Le duc dit qu'il n'en ferait rien, & qu'on le conseillait mal : car, dit-il, je ne suis pas si bas, que je n'aie trois frères qui m'aideront en cas qu'il me fasse la guerre, & aussi mes quatre neveux, fils de mon frère Aimon de Dordonne, qui sont de vaillants guerriers. Hélas ! dit la duchesse, monseigneur, suivez votre conseil ; car aucun ne vous conseillera de faire la guerre à votre souverain, & c'est contre les commandements de Dieu & de toute équité. Si vous avez mal fait, accordez-vous avec lui, & ne faites pas comme vos frères, suivez l'avis de messire Simon. Il regarda de côté sa femme, lui disant de se taire, & de ne lui point parler de cela, car il ne lui voulait obéir en rien.

Il y eut de grandes contestations dans le palais sur ce sujet ; les uns disaient que le conseil de la duchesse était bon, les autres disaient le contraire. Alors le duc remercia ceux qui lui conseillaient de n'obéir au roi, & protesta qu'il lui ferait paraître qu'il avait de bons amis. Les messagers du roi étant arrivés au château d'Aigremont, qui est bâti sur un rocher escarpé de tous côtés, & environné d'un double rempart, fortifié de plusieurs bastions pour sa défense, tellement qu'on le croyait imprenable, sinon par famine, Lohier dit aux seigneurs qui étaient avec lui : Voyez quelle forteresse & le fleuve qui l'environne ; je ne crois pas qu'en la Chrétienté il y ait une place si forte.

Alors un chevalier nommé Saurai dit à Lohier : Monseigneur, je crois que le roi votre père a conçu une grande folie, de s'imaginer qu'il sera vainqueur du duc d'Aigremont, je crois qu'il aura bien autant de soldats que votre auguste père, s'il cherche à lui faire la guerre. Il serait grandement à souhaiter qu'ils fussent d'accord ; mais je sais bien que si le roi le tenait, tout l'or de Paris ne le garderait pas de le faire pendre ; mais je vous prie de ménager le duc Beuves : car il est fier & orgueilleux, il y pourrait avoir grand bruit entre vous deux, & nous sommes trop peu de gens. Lohier dit qu'il parlait bien sagement ; mais s'il dit chose qui nous déplaise, il s'en repentira le premier.

Ils heurtèrent à la porte du château, & le portier leur demanda : Messieurs, qui êtes-vous ? Ami, dit Lohier, ouvrez-nous la porte, nous voulons parler au duc Beuves de la part du roi. Attendez là, dit le portier, je vais parler à monseigneur le duc ; d'abord il alla dire au duc qu'à la porte du château il y avait environ cent chevaliers bien armés qui désiraient lui parler de la part du roi : monseigneur, vous plaît-il que je leur ouvre ? Oui, dit le duc, faites-les

trer. Le portier ayant ouvert, Lohier & sa suite entrèrent & montèrent jusqu'au donjon du château. Le duc dit à ses barons : voici le fils aîné du roi, nous verrons sa commission ; s'il nous parle sagement il sera le bien-venu, sinon il s'en repentira.

Beuves était avec plus de cent chevaliers, quand Lohier entra dans la salle du palais ; il était richement armé, ainsi que ses gens ; en voyant tant de noblesse autour de leur duc, la duchesse auprès de lui, & leur fils Maugis qui au monde n'avait son pareil en l'art de nécromance, & fort adroit aux armes, était assis devant son père. Lohier les salua & leur dit : Dieu bénisse le roi & toute sa cour, & te confonde, duc d'Aigremont ; le roi mon père te mande qu'incontinent tu viennes à Paris avec cinq cents chevaliers pour le servir où il lui plaira t'envoyer, & aussi pour lui demander pardon de ce que tu ne fus avec lui en Lombardie combattre les Sarrasins ; car tu es cause de la mort de Baudouin de Meulan, de Geofroi de Bordeille & de plusieurs autres braves chevaliers. Si tu refuses, je t'assure que le roi viendra fondre sur toi avec cent mille hommes : tu seras pris & mené en France comme un larron, & écorché vif, ta femme brûlée, & tes enfants bannis. Fais ce que le roi te commande, & tu seras sage ; car si tu ne le fais pas, tu te rendras criminel & coupable.

Quand le duc Beuves ouït ainsi parler Lohier, il se mit en colère & dit que ne dépendant point du roi il ne le craignait pas, & qu'il se défendrait, s'il venait l'attaquer injustement. Lohier lui répondit : Vassal, comment parles-tu ? Si le roi savait tes menaces, il ne tarderait pas à venir te détruire ; mais je te conseille de lui obéir promptement, pour sauver ta vie, tes biens & ton honneur. A ces propos le duc Beuves transporté de fureur se leva, & dit qu'à la male-heure était venu ce message. Aussitôt un chevalier du duc s'étant dressé lui dit : Monseigneur, ne commettez point d'imprudence ; laissez dire à Lohier tout ce qu'il voudra, il n'en sera ni plus ni moins, & comme vous connaissez la puissance de Charlemagne, je vous conseille de lui obéir, parce que vous êtes son vassal & que vous tenez de lui votre duché.

Le duc lui en sut bon gré, mais pourtant il le fit taire, disant qu'il ne dépendrait jamais du roi tant qu'il pourrait porter les armes & monter à cheval. J'appelerai mes frères Gérard de Roussillon, Doon de Nanteuil, Garnier son fils, & j'espère faire de Charlemagne ce qu'il croit faire de moi. Quand il me donnerait tout l'or de Paris, je n'accorderais point de quartier à son fils, ses menaces lui vont coûter cher. Lohier lui dit, je ne te crains point. A ces mots le duc Beuves n'étant plus maître de lui s'écria : Or sus, barons, saisissez-le. Ceux-ci n'osèrent contredire le duc, ils tirèrent leurs épées & se jetèrent comme des furieux sur les gens du roi. Lohier & les siens se défendirent comme des lions, & il se fit un si grand bruit dans le palais, qu'il mit l'alarme dans toute la ville. On vit aussitôt accourir bourgeois, marchands & artisans avec des haches, épées & autres armes au nombre de sept mille ; mais le

porte du palais était trop petite, & les Français qui étaient dedans les empêchaient d'entrer tant qu'ils pouvaient.

Hélas ! quel terrible combat il y eut ce jour-là entre les gens du roi & ceux du duc Beuves ; mais ceux du roi étaient trop peu pour pouvoir résister à tant de monde. Ils se défendaient pourtant vaillamment, & Lohier voyant la déroute des siens frappa un chevalier si rudement, qu'il l'étendit roide mort en présence du duc Beuves. Puis Lohier s'adressant à Dieu s'écria : O Seigneur, gardez-moi aujourdhui de mes ennemis, car sans votre secours je suis perdu. Beuves dit à Lohier, ce jour est ton dernier jour. Ne sera, dit Lohier, & il lui donna un grand coup d'épée sur son casque, d'où il perdit beaucoup de sang ; mais le duc fondant sur lui comme un enragé, lui fendit la tête d'un coup de sabre.

Le fils aîné de Charlemagne étant tombé mort sur la place, le duc Beuves plein de rage & de cruauté lui coupa la tête, ce que voyant les gens du roi, ils n'osèrent plus faire de résistance, car de tous ceux qui étaient entrés dans le palais, il n'en restait plus que vingt, dont le duc en fit tuer dix, & dit aux autres : Si vous me promettez sur votre foi de chevaliers que vous emporterez votre seigneur Lohier à son père Charlemagne, & lui direz que je lui renvoie son fils, je vous laisserai la vie. Vous lui direz aussi que pour lui je ne dépenserai pas un denier ; qu'au contraire, pour mieux me venger, j'irai ravager son pays avec cent mille hommes. Monseigneur, dirent-ils, nous ferons ce qu'il vous plaira. Il fit mettre le corps du prince dans une bière couverte, qu'on mit sur une charrette pour le transporter à Paris.

Quand ils furent en campagne, les chevaliers s'écrièrent en fondant en larmes : Hélas ! que dirons-nous au roi, quand il verra son fils en cet état ? Nous pouvons être certains qu'il nous fera mourir, & arrivèrent ainsi à Paris, où était le roi Charlemagne, qui dit un jour à ses courtisans : Je suis bien en peine de mon fils que j'ai envoyé à Aigremont, je crains bien qu'il ait quelque débat avec le duc Beuves qui est fier & orgueilleux, j'appréhende qu'il l'ait tué ; mais par ma couronne s'il l'a fait, je l'irai visiter avec une armée formidable, & lui ferai subir la mort la plus cruelle. Sire, dit le duc Aimon de Dordonne, quoiqu'il soit mon frère, s'il vous a manqué, je veux bien que vous fassiez justice, puisqu'il est votre sujet. J'ai ici mes quatre fils, savoir, Renaud, Alard, Guichard & Richard, qui sont fort généreux, & qui désirent vous servir, s'il vous plaît les honorer de vos commandements. J'accepte ton offre, dit le roi ; fais-les venir présentement ici, afin que je les fasse mes chevaliers, je leur donnerai assez de châteaux & de villes.

Aussitôt le duc Aimon envoya chercher ses enfants & les présenta au roi. Quand il les vit, ils lui plurent beaucoup. Renaud dit au roi : Sire, s'il vous plaît nous faire vos chevaliers, nous serons obligés de vous servir. Charlemagne appela son sénéchal, & lui dit : Apportez-moi les armes du roi de Cèdre, que je tuai à la

bataille devant Pampelune : je les donne à Renaud, & à ſes trois frères je leur en donnerai d'autres ; le ſénéchal obéit : & alors furent armés les quatre fils du duc Aimon de Dordonne ; & Ogier le Danois, qui était leur couſin, mit les éperons au nouveau chevalier Renaud. Le roi lui ceignit ſon épée, puis l'embraſſa en diſant : Dieu te croiſſe en bonté, honneur & généroſité. Puis Renaud monta ſur ſon cheval Bayard, qui jamais n'eut ſon pareil ; car pour avoir couru dix lieues il n'était pas fatigué.

Ce cheval avait été nourri en l'île de Bleſcau : & Maugis fils du duc Beuves d'Aigremont l'avait donné à ſon couſin Renaud, qui était un très-beau chevalier & de haute ſtature. Le roi fit faire un tournoi, où il fit venir les nouveaux chevaliers, qui s'acquittèrent fort bien de leur devoir, mais Renaud remporta le prix, & mérita que le roi lui dît, que dorénavant il irait en ſa compagnie, de quoi Renaud le remercia, & lui promit fidélité.

Après les joutes l'empereur Charlemagne s'en retourna au Louvre, & dit à ſes barons qu'il s'étonnait fort de ce que ſon fils Lohier demeurait tant en ſon voyage : j'ai grand peur, dit-il, que quelque accident ne lui ſoit arrivé : car la nuit paſſée j'ai ſongé en dormant que la foudre du ciel tombait ſur lui, & que le duc d'Aigremont lui avait coupé la tête ; mais s'il l'a fait, jamais il n'aura grace de moi. Sire, dit le duc Neſme, ne croyez pas cela, tous ſonges ſont menſonges.

Pendant ce diſcours il arriva un chevalier bien fatigué & bleſſé à mort. Charlemagne était aux fenêtres, il deſcendit d'abord avec le duc Neſme de Bavière & Ogier le Danois. Quand ce chevalier fut devant l'empereur, il le ſalua humblement, & lui dit : Sire, vous fîtes fort mal d'envoyer le prince votre fils vers le duc d'Aigremont pour le menacer, car lui ayant parlé un peu trop bruſquement, le duc qui eſt fier & altier, commanda à pluſieurs chevaliers qui étaient près de lui, de s'emparer de votre fils & que vous ne le verriez plus ; en cette priſe il y eut un grand combat où monſeigneur votre fils fut tué par le duc d'Aigremont ; & de tous ceux qui ſont allés avec lui, il n'en revient que neuf, qui vous apporteront le corps de votre fils dans une bière, & en diſant cela il tomba pâmé de douleur.

A ce diſcours le roi fut conſterné, & ſe mit à dire : Ah ! grand Dieu, quelles nouvelles ſont ceci ! ôtez-moi la vie, car la lumière du jour m'eſt inſupportable. Alors le duc Neſme lui dit pour le conſoler : Sire, ne vous affligez pas de la ſorte, & ayant confiance en Dieu, faites enſevelir honorablement votre fils, puis vous irez voir le duc avec toutes vos forces, & ruinerez tout ſon pays. Le roi ſe remit un peu, & vit que Neſme diſait vrai. Enſuite il donna ordre à la cour de ſe tenir prête pour le convoi funèbre de ſon fils ; & auſſitôt tous les barons & princes obéirent.

Ils rencontrèrent le cadavre à deux lieues de Paris. Charlemagne s'y rendit avec le duc Neſmé de Bavière, Ogier le Danois, Samſon de Bourgogne, & pluſieurs autres ſeigneurs. Quand le roi vit ſon

fils de la sorte, il s'écria : Hélas, peut-on me traiter ainsi! Ah ! mon fils Lohier est mort ! & mettant pied à terre, il leva le tapis qui était sur la bière, & vit son fils qui avait la tête coupée & le visage tout déchiré. Hélas ! dit-il, en voilà assez pour me faire mourir. Ah, duc d'Aigremont, j'ai bien sujet de te haïr ! Ensuite il baisa son fils qui était encore tout sanglant, en disant tristement : Hélas ! mon cher fils, vous étiez un brave chevalier ; j'espère que le Roi des Rois aura mis votre ame en Paradis.

Ensuite Thiéri d'Ardenne & Samson de Bourgogne prirent la bière où était le corps de Lohier, & le portèrent jusqu'à Saint-Germain-des-Prés, où il fut honorablement inhumé. Nous allons revenir au duc Aimon & à ses quatre fils, qui étaient à Paris. Mes enfants, leur dit le duc, vous savez comme le roi Charlemagne est irrité, & non sans cause, de ce que mon frère a tué son fils aîné ; je sais bien qu'il fondra sur lui avec toutes ses forces ; mais nous n'y irons pas. Partons pour Dordonne, & si le roi lui déclare la guerre, nous lui aiderons. Ils montèrent à cheval, & ne s'arrêtèrent jusqu'à Dordonne.

Quand la duchesse vit venir son époux & ses quatre fils, elle fut joyeuse, & demanda s'ils avaient été fait chevaliers. Aimon lui répondit oui, puis elle demanda pourquoi ils avaient quitté le roi. Il raconta à la duchesse comment son frère le duc d'Aigremont avait tué le fils aîné de Charlemagne. Cette nouvelle attrista beaucoup la dame, prévoyant que cette affaire allait causer la destruction de son mari, de sa maison & de son pays.

Renaud menaçait fort le roi, & sa mère oyant cela lui dit : Mon cher Renaud, je te prie de m'écouter, aime & crains ton souverain seigneur, porte-lui honneur & révérence, & Dieu t'aimera. Et vous, monseigneur Aimon, je m'étonne que vous soyez parti de la cour sans prendre congé du roi, lequel vous a fait tant de bien que d'avoir donné à vos fils de si riches armures & de si beaux présents, & qui les a fait chevaliers de sa propre main. C'est le plus grand honneur qu'ils pouvaient attendre de sa majesté. Croyez-moi, ne vous mêlez point de cette affaire, car il ne pourrait vous en arriver que du mal. Je vous conseille donc de servir notre roi. Madame, dit-il, je voudrais avoir perdu la moitié de mon pays que mon frère Beuves n'eût pas tué Lohier.

Pendant que Charlemagne déplorait la mort de son aîné, on lui vint rapporter qu'Aimon & ses quatre fils s'en étaient allés en leur pays, dont il fut bien fâché : il protesta qu'il exterminerait Aimon & sa race, s'il prenait la défense de son frère Beuves d'Aigremont. Le dîner étant prêt, ils se mirent à table ; mais le roi ne pouvait manger à cause de sa tristesse.

Salomon le servit à table, & l'après-dîner le roi dit à ses barons : Seigneurs, vous savez le grand outrage que m'a fait le duc d'Aigremont, d'avoir tué si lâchement mon fils Lohier ; mais, s'il plaît à Dieu, je l'irai voir au printemps, désolerai son pays, & si je peux l'attraper, je vengerai la mort de mon fils. Pour son frère

Aimon, je suis bien marri d'avoir fait ses fils mes chevaliers. Sire, dit Nesme, votre fils a été tué lâchement; mais cette mort coûtera bien la vie à plusieurs qui n'en sont point coupables. Mandez partout, & assemblez toutes vos forces pour aller vers Aigremont, & si vous pouvez tenir le duc, vengez la mort de votre fils. Nesme, dit le le roi, je suivrai ton conseil.

Il commanda à ses officiers d'aller en leur pays, & de lever tant de soldats qu'ils pourraient, & de se tenir prêts au mois de mars. Chacun obéit au commandement; le bruit se répandit que Charlemagne armait, si bien que la nouvelle en vint jusqu'au duc d'Aigremont, lequel manda aussi à tous ses parents & amis, mais principalement à ses frères Gérard de Roussillon & Doon de Nanteuil.

Quand tous furent rassemblés, ils se trouvèrent quatre-vingt mille hommes des mieux faits du monde. Lors ils dirent entr'eux que si le roi venait les attaquer, il n'aurait pas du meilleur. Et le duc dit: Mes amis, s'il vient, il s'en repentira; mais allons vers Troyes: & là nous le combattrons vigoureusement, j'espère que Dieu nous assistera. Ce fut au commencement du mois de mai, que Charlemagne attendait à Paris ses troupes. Il ne demeura guère que Richard duc de Normandie vint avec trente mille hommes. Puis vint Guy, qui mena une belle troupe. Après vint Salomon de Bretagne; le comte Huon, & tant d'autres, que c'était prodigieux, lesquels se campèrent ès près de Saint Germain. Quand le roi sut que ses gens étaient tous arrivés, il fit d'abord marcher ses équipages, suivis de Richard duc de Normandie, de Galerand de Bouillon, de Guidelon de Bavière, d'Isachard de Nemours, d'Ogier le Danois, & d'Estou fils d'Oédon, avec quarante mille combattants, sans son avant-garde. Ils partirent de Paris, & prirent le chemin d'Aigremont.

Après avoir cheminé pendant plusieurs jours, Ogier qui menait l'avant-garde, vit venir un messager bien monté qui demanda à qui étaient ces soldats? Ogier répondit qu'ils étaient à Charlemagne. Il lui dit qu'il voudrait bien parler à lui, Richard le mena vers le roi. Quand ce messager le vit, il le salua, & lui dit que le gouverneur de Troyes lui demandait du secours; car le duc Beuves & ses deux frères l'avaient assiégé avec trente mille hommes, & que s'il ne le secourait promptement, il serait contraint de rendre la place.

Quand Charlemagne entendit que Troyes était assiégée par le duc Beuves & ses frères, il fut bien étonné, & jura par S. Denis de France qu'il y irait avec son armée, & que s'il pouvait tenir le duc il en ferait bonne justice. Lors il appela Nesme de Bavière, Gogebert de Frise, le duc Galerand, & leur commanda d'aller promptement vers Troyes pour la secourir. Ils obéirent aussitôt & se rendirent devant Troyes. Un espion vint avertir Gérard que le roi venait fondre sur eux avec une puissante armée pour secourir Auberi. Gérard dit à ses frères qu'il serait bon d'aller à leur rencontre avec toutes leurs forces, ce qu'ils firent. Gérard de Roussillon menait l'avant-garde, ses autres deux frères le reste de leur armée.

Quand Ogier le Danois vit venir Gérard de Roussillon, il dit à

Richard de Normandie : Voici nos ennemis qui viennent nous combattre, fesons en ſorte de nous bien défendre, afin que l'honneur en demeure au roi & à nous. Enſuite ils pouſsèrent leurs chevaux de part & d'autre, Gérard frappa ſi fort un Allemand de ſa lance, qu'il le tua & emporta ſon guidon, en criant vive Rouſſillon. Alors il ſe fit un terrible carnage ; car quand Ogier vit que les ſiens lâchaient pied, il penſa crever, & les rallia comme il put. Il perça le corps d'un chevalier d'un coup de lance, & le tomba mort par terre ; ce que voyant Gérard de Rouſſillon, il frappa ceux d'Ogier & les renverſa.

C'était un pitoyable ſpectacle de voir la terre jonchée de corps morts & de bleſſés qui criaient miſéricorde. Alors vint le duc d'Aigremont en piquant terriblement ſon courſier, & frappa Augier ſeigneur de Péronne & de Saint-Quentin ſi rudement qu'il l'étendit mort par terre, & ſe mit à crier vive Aigremont. Alors le frère du duc de Nauteuil vint le joindre avec ſes ſoldats, pour fondre tous enſemble ſur les gens du roi. De l'autre côté il arriva un grand ſecours à l'armée royale, & il ſe livra un rude combat, dans lequel périrent pluſieurs chevaliers.

Richard duc de Normandie montra alors ſa bravoure, car il frappa le favori de Gérard de telle ſorte, qu'il tomba mort par terre. Quand Gérard vit cela, il fut ſi fâché qu'il proteſta de s'en venger. Auſſitôt il cria Rouſſillon, & ſon frère Nanteuil vola à ſon ſecours, & lui dit : Mon frère, je crois qu'il faut ſe retirer ; voici le roi & toute ſon armée ; je vous aſſure que ſi nous l'attendons, nous perdrons la bataille. Pendant qu'ils parlaient, Galerand de Bouillon frappa en leur préſence un des neveux de Gérard, lui paſſa ſon épée au-travers du corps & il mourut ſur-le-champ. Gérard en penſa crever de dépit : il manda au duc Beuves de le venir ſecourir, ce qu'il fit ſans différer.

Le roi ayant aſſemblé tous ſes gens, le combat fut très-ſanglant, car de part ou d'autre il y eut plus de quarante mille hommes ſur la place. Mon Dieu ! quel malheur pour la chrétienté, de voir les piliers de notre foi ſe détruire eux-mêmes ! Maudit Satan, tu avais ſuſcité cette guerre inteſtine pour favoriſer les Sarraſins, ennemis de Jeſus-Chriſt. Richard de Normandie montra encore ſa valeur en cette occaſion, car il ajuſta ſi bien le duc d'Aigremont, qu'il lui fit une large bleſſure. Puis il lui dit : Vous ne pouvez manquer d'être tué aujourdhui, car je vengerai ſur vous la mort de Lohier mon ſeigneur, & il frappa tant de coups de ſon épée ſur Beuves qu'il penſa le tuer ſur-le-champ : car ſon cheval étant mort ſous lui, il fut bien en peine. Il appela ſes frères à ſon ſecours, & ſe défendant toujours vaillamment, il tua un chevalier nommé Simon, puis il cria à haute voix Aigremont ſon enſeigne, & ſes frères ne tardèrent pas à accourir.

Du parti du roi vint Ogier de Danemarck, Neſme, Galerand, Huon du Mans, Salomon de Bretagne, Léon de Friſe, l'archevêque Turpin & Eſtou fils d'Oédon ; car ce jour-là mourut quantité de

noblesse des deux côtés. Le roi survint alors, & se mit à crier : Mes amis, s'ils nous échappent cette fois, ils se moqueront de nous, & nous ne trouverons plus une si belle occasion. Aussitôt il courut contre Gérard de Roussillon qui sans secours était mort, car le roi le renversa d'un coup de lance.

De l'autre côté vint Ogier le Danois qui se fesait faire place ; car il frappa un chevalier de Gérard de Roussillon de telle force, qu'il le fendit jusqu'aux dents & tomba mort sur la place. Quand Gérard vit cela, il fut bien étonné. Hélas ! dit-il, j'ai perdu aujourdhui de fort braves chevaliers. Le duc Beuves s'adressant à Dieu, le pria de le préserver de mort & de tomber entre les mains de ses ennemis. Le roi se trouvant fatigué voulut se reposer, car il était quatre heures du soir ; les combattants de part & d'autre étaient aussi accablés de lassitude. Les trois frères s'en allèrent sous leurs tentes bien fâchés, sur-tout Gérard qui ce jour-là avait perdu Asmonis son cousin & cent autres des meilleurs de sa compagnie ; il commença à dire que le fils du roi avait été tué à la male-heure. Le duc Beuves s'avança vers lui tout couvert de sang. Quand Gérard le vit en cet état, il fut bien fâché & lui dit : Mon frère, êtes-vous blessé à mort ? Non, dit-il, je serai bientôt guéri, & il jura que le lendemain matin à soleil levant ils commenceraient tel combat, que trente mille soldats du roi y périraient.

Le duc de Nanteuil s'opposa à cela, & leur dit : Mes frères, si vous me voulez croire, vous envoyerez trente des plus sages de nos chevaliers vers le roi, pour lui dire de notre part qu'il nous pardonne, & que notre frère Beuves lui ferait telle satisfaction de la mort de son fils qu'il serait dit par les seigneurs de son armée. Vous savez que nous sommes ses sujets, que nous avons tort de lui faire la guerre. D'ailleurs, quand il perdrait tout le monde qu'il a amené, dans peu il en leverait deux fois autant, & nous ne pouvons long-temps tenir : c'est pourquoi il faut songer à cela.

Les deux frères trouvèrent ce conseil bon, & conclurent d'y envoyer les députés au point du jour. Ils firent faire bonne garde autour de leur camp pendant la nuit, & firent disposer leurs députés pour partir le lendemain bon matin. En partant Gérard de Roussillon leur dit : Messieurs, remontrez au roi que nous sommes bien fâchés de la mort de son fils aîné, & que notre frère le duc d'Aigremont en est bien repentant, & que s'il lui plaît de nous pardonner, nous le servirons par-tout où il lui plaira de nous commander avec dix mille combattants.

Quand les députés eurent bien compris ce qu'ils devaient faire, ils montèrent à cheval & chacun d'eux prit un rameau d'olivier à la main en signe de paix, & ne s'arrêtèrent point qu'ils ne fussent devant le roi. Messire Etienne harangua Charlemagne en ces termes : Sire, je prie Dieu de vous accorder une longue & glorieuse vie. Vous saurez que le duc Gérard de Roussillon, le duc Beuves d'Aigremont & le duc Doon de Nanteuil nous ont ici envoyés pour vous demander pardon de la mort de votre fils Lohier, de quoi

ils sont bien fâchés, & le duc Beuves vous demande que si votre majesté le veut pardonner, ils se soumettront à vous en vous jurant fidélité, & vous serviront avec dix mille hommes bien équipés, par-tout où il vous plaira les commander. Sire, souvenez-vous que le Dieu que vous servez avec tant de zèle a pardonné sa mort à ses ennemis; hélas! pour l'amour de lui, épargnez tant de sang chrétien qui se répand de part & d'autre.

Le roi garda quelque temps le silence, & dit un peu après aux ambassadeurs des trois frères: Mes amis, je ne sais à quoi songeait le duc Beuves de se révolter contre moi & de tuer mon fils, il fallait qu'il eût perdu son bon sens; il est mon vassal, veuille-t-il ou non, & partant il doit m'obéir. Sire, dit Etienne, il vous fera toute sorte de satisfaction, & se soumet à votre conseil. Le roi fit aussitôt appeler le bon duc Nesme de Bavière, Ogier le Danois, messire Salomon, Huon du Mans, Galerand de Bouillon, Ogier de Langres, Léon de Frise, & leur dit: Mes amis, les ambassadeurs du duc Beuves d'Aigremont & de ses frères me mandent qu'ils me viendront servir où je voudrai avec dix mille hommes bien armés, si je leur pardonne le passé, promettant de me servir fidellement à l'avenir, & d'obéir sans réserve à tout ce que je leur commanderai. Quel est votre avis là-dessus?

Sire, dit Nesme, je vous conseille de leur pardonner, car ils sont tous vaillants & de grand renom. Aussitôt il fit dire aux ambassadeurs qu'il pardonnait aux trois frères, à condition qu'ils le serviraient fidellement à l'avenir avec dix mille combattants. Dites-leur donc qu'ils viennent sans crainte me prêter serment de fidélité. Les ambassadeurs retournèrent chez leurs maîtres, & leur rendirent compte de leur négociation, dont les trois frères remercièrent Dieu. Gérard de Roussillon dit à ses frères: Il faut nous aller présenter humblement devant le roi & lui demander pardon, pour lui témoigner le regret que nous avons de l'avoir offensé & notre zèle à le servir à l'avenir, & de relever absolument de lui. Ses frères furent du même avis, & nus pieds & en chemise ils se firent accompagner de quatre mille hommes qui étaient dans la même posture qu'eux, & vinrent se jeter aux pieds du roi.

Charlemagne voyant ainsi venir les trois frères avec leurs barons, demanda à Nesme & à plusieurs autres seigneurs, qui étaient tous ces gens. Sire, dit Nesme, c'est le duc d'Aigremont & les siens, qui viennent se soumettre à vous & implorer leur pardon. Bientôt le duc Beuves se jeta à ses pieds & lui dit: Sire, faites-nous miséricorde, nous sommes venus ici par votre commandement; si j'ai tué votre fils par un coup de promptitude, je me soumets à vous, faites de moi ce qu'il vous plaira: moi & mes frères nous nous livrons entièrement à vous.

Le roi voyant une si grande humilité en eut compassion, & leur pardonna tout le passé. Alors vous eussiez vu de part & d'autre tous ces princes s'embrasser. Les trois frères jurèrent fidélité au roi & lui promirent de le servir, puis ils se retirèrent; mais le roi

dit à Beuves de le venir ſervir à la ſaint Jean prochaine.

Le roi s'en retourna à Paris, & les trois frères ſe retirèrent chacun dans leur pays. Ils croyaient d'être d'accord avec le roi, mais les flatteurs gâtèrent tout; car un peu avant la ſaint Jean, le roi tenant cour ouverte à Paris, le duc Beuves ne manqua pas de s'y rendre, comme il avait promis; il partit d'Aigremont avec deux cents chevaliers, pour prendre les ordres du roi.

Charlemagne étant à Paris, le comte Ganelon & Foulques de Montmorillon lui dirent : Sire, le duc d'Aigremont vient ici avec 200 chevaliers; comment pouvez-vous ſouffrir la préſence d'un homme qui a tué votre fils aîné que vous aimiez tant! Permettez-nous de venger ſa mort. Le roi dit : non, je lui ai donné grace, je ne ſerai point parjure; mais ils le ſollicitèrent tant, qu'il leur dit de faire à leur volonté, pourvu qu'il n'en valût pas moins. Sire, dit Ganelon, je vous promets que je partirai demain avec 4000 hommes pour venger mon couſin Lohier. Le roi dit qu'il ne voulait pas cette trahiſon, qu'il lui en viendrait du mal. Ne craignez rien, dit Ganelon, j'en prends tout le blâme.

Le jour ſuivant Ganelon & ſes complices partirent de Paris avec 4000 combattants, qui allèrent ſans s'arrêter juſque dans la vallée de Soiſſons, où ils rencontrèrent le duc Beuves & ſes gens. Quand le duc les vit venir, il dit aux ſiens : Mes amis, je crois que voici les gens du roi qui reviennent de la cour. Ce n'eſt pas cela, dit un chevalier, c'eſt Foulques de Montmorillon & Ganelon qui ont tramé quelque méchanceté contre nous.

Certes, dit le duc, je crains fort que mon ſonge ne s'explique; car j'ai rêvé cette nuit qu'un griffon perçait mon écu & mes armures, de façon que ſes ongles piquaient juſqu'aux entrailles, & que mes gens étaient tellement en peine, qu'il n'en eſt échappé qu'un ſeul, en même temps j'ai ſongé qu'un pigeon blanc ſortait de ma bouche. Bon préſage, lui dit un de ſes gens! Je ne ſais, dit le duc, quel ſort m'attend, mais je ſuis bien en doute, il commanda à ſes gens de ſe tenir prêts au combat.

Le comte Ganelon & Foulques de Montmorillon ayant joint le duc d'Aigremont, lui dirent : Vous n'en avez pas bien agi en tuant notre couſin Lohier; car ſi le roi vous a pardonné, non pas nous, qui voulons venger notre couſin. Alors le duc regardant le ciel, s'écria : Hélas! grand Dieu, qui pourrait ſe défendre contre tant d'ennemis! Traître Ganelon, ce n'eſt ici qu'un échantillon de ta perfidie, il y a long-temps qu'on te connaît pour un perfide & déloyal chevalier. Je m'étais fondé ſur la parole du roi, le croyant ſincère, & j'allais à lui pour m'acquitter de ma promeſſe; mais, traîtres que vous êtes, vous m'en ôtez le moyen. Allons, mes amis, s'adreſſant à ſes gens, vendons notre mort chèrement, & défendons-nous juſqu'au dernier ſoupir de notre vie.

Auſſitôt la bataille commença, le combat fut ſanglant; Ganelon tua Renier couſin du duc Beuves; puis il cria hautement : Frappez, chevaliers, c'eſt le temps de venger la mort de mon couſin

Lohier. Il courut à toute bride sur les gens du duc, qui se défendirent fort vaillamment. Lors fut tué un brave chevalier nommé messire Faucon, & plusieurs autres. En voyant cela, le duc d'Aigremont se mit à pleurer en regrettant ses frères. Ah, mes frères, s'écria-t il, ah, mes neveux! où êtes-vous? Maugis mon fils, où es-tu à présent? Que n'êtes-vous ici pour me secourir! Si vous saviez cette trahison, vous voleriez à mon secours. Ah, pauvre peuple chrétien, que ma mort te causera de pertes! Ah, Charlemagne, doit-on jamais se fier à vous? comment vous êtes-vous laissé aller au discours du flatteur & traître Ganelon!

Le combat dura long-temps, & fut fort opiniâtre, malgré que la partie ne fût pas égale; car le duc n'avait avec lui que 200 chevaliers, & les autres étaient plus de 4000. Il se battait en retraite pour prolonger sa vie, voyant qu'il ne pouvait éviter sa perte. La terre était toute couverte de corps, de têtes, de bras, jambes, casques & autres armes ensanglantées: enfin c'était pitoyable à voir. La mort de Thessaume de Blois affligea encore plus le duc, & lui fit connaître que c'était fait de lui.

Mes chers amis, dit il, nous sommes perdus, si nous ne nous défendons vaillamment; qu'un de nous en vaille trois. Il frappa sur-le-champ messire Hélie, & lui fit mordre la poussière. Soudain il s'écria: Courage, mes amis, exterminons tous ces traîtres. Tandis que le duc parlait ainsi, Griffon abattit son cheval d'un coup de lance. Le duc ainsi démonté mit l'épée à la main pour frapper Griffon, mais malheureusement il n'atteignit que son coursier, & le tua. A l'instant le traître Ganelon lui fondit dessus, & le perça de sa lance. Alors Griffon, père de Ganelon, pour achever de le tuer, lui fourra son épée dans le bas-ventre.

Aussitôt Griffon s'écria qu'il avait donné au duc d'Aigremont Lohier pour Lohier, qu'il tua si vilainement. Ensuite ils coururent sur les gens de Beuves qui se rendirent à discrétion, car il n'en restait que dix. Les traîtres leur firent jurer qu'ils emporteraient le corps du duc à Aigremont, comme il avait fait porter celui de Lohier à Paris. Ils consentirent à tout, & selon leur serment ils transportèrent le corps de leur maître à Aigremont.

Chemin fesant, ces dix chevaliers blâmaient beaucoup le roi d'avoir ainsi faussé sa foi, au détriment de toute la chrétienté; car il périt dans ce combat la plus brave noblesse. Ils étaient proche d'Aigremont, & la duchesse ayant appris ces tristes nouvelles, sortit du château, & voyant son mari en cet état, elle tomba pâmée & son fils Maugis aussi. Les habitants de la ville coururent en foule au-devant du corps de leur seigneur. On le porta en cérémonie à l'Eglise, & y fut enseveli avec magnificence.

Son fils Maugis lui succéda: il ne fut pas moins vaillant que son père. Il s'écria à haute voix: Dieu tout-puissant, comment avez-vous permis une si grande trahison! Charlemagne devait-il violer sa promesse, en fesant ainsi assassiner mon père? Ah, que cette mort causera de morts & de pertes à la Chrétienté!



Gaston & Ganelon retournent à Paris: Renaud tue Bertelot, neveu de Charlemagne: guerre qui s'éleva en France à ce sujet.

APrès que l'empereur Charlemagne eut fait l'accord avec les frères du duc d'Aigremont, il tint cour ouverte à Paris. Plusieurs princes s'y trouvèrent, tels que Galerand de Bouillon, Guillaume l'Anglais, quinze rois, trente ducs & quarante comtes, parmi lesquels était Aimon, duc de Dordonne, avec ses quatre fils auxquels le roi témoigna beaucoup d'amitié, & qu'il voulait faire Renaud son sénéchal, & ses autres frères ses grands veneurs. Aimon dit au roi: Sire, ils vous serviront fidellement, bien que mon frère d'Aigremont ait été assassiné sous votre sauf-conduit. Aimon, lui dit-il, je regrette fort le duc, vous savez qu'il était punissable pour avoir tué Lohier mon fils aîné; plût-à-Dieu les voir tous deux encore en vie; mais n'en parlons plus.

Renaud dit hardiment au roi qu'il le haïssait, parce qu'il avait fait tuer son oncle par trahison; mais nous en aurons, lui dit-il, raison quelque jour. Charlemagne rougit de colère, & lui dit: Jeune téméraire, ôte-toi de ma présence; je te jure que si je n'avais égard à cette auguste compagnie, j'ordonnerais qu'on te mît dans une prison où tu pourrais te repentir de ton imprudente audace. Renaud ne dit plus mot.

Le dîner étant prêt, ils s'assirent tous à table, excepté Salomon & Godefroi qui servaient ce jour-là; mais Renaud ne pouvait rien manger en pensant à l'affront qu'il avait reçu, & songeait toujours comment il pourrait se venger. Ses frères le consolaient. Après le

le dîner les seigneurs allèrent à la récréation, & Bertelot, neveu de Charlemagne, appela Renaud pour jouer aux échecs avec lui.

Bertelot & Renaud s'assirent pour jouer aux échecs qui étaient d'ivoire & l'échiquier d'or massif. Ils jouèrent tant qu'ils eurent dispute, de sorte que Bertelot appela Renaud fils de putain, & le frappa au visage, dont il sortit du sang. Quand Renaud se vit ainsi outragé & blessé, il prit l'échiquier de furie, & en cassa la tête à Bertelot, qui mourut sur la place.

Il s'éleva un grand bruit dans le palais que Renaud, fils d'Aimon, avait tué Bertelot neveu du roi. Charlemagne sachant cela pensa perdre l'esprit, & s'écria : Barons, prenez Renaud : par S. Denis je le ferai mourir si je le peux tenir. Lors ils coururent tous sur Renaud, qui se défendit si bien avec ses parents, qu'il y eut grande mêlée dans le palais. Maugis donna plusieurs coups, tandis que ses cousins sortirent du palais & se sauvèrent. Il les suivit, & montèrent promptement à cheval, sortirent de Paris & coururent vers Dordonne. Quand le roi sut que les quatre fils d'Aimon étaient sortis de Paris, il fit armer deux mille chevaliers pour les suivre ; mais Renaud & les siens ne s'arrêtèrent point qu'ils ne fussent en sureté. Lors ils reprirent leurs chevaux, & se voyant suivis de près, Renaud s'écria : Hélas, grand Dieu ! assistez-nous, & gardez-nous de tomber entre les mains de nos ennemis.

Les Français galopèrent si fort qu'ils les attrapèrent, & un des mieux montés cria à Renaud de se rendre ; mais Renaud se tournant vers lui le perça d'un coup de lance, prit son cheval & le donna à son frère Alard. Puis il en frappa un autre d'un coup d'épée, le tomba & donna son cheval à Guichard. Il vint ensuite un autre chevalier du roi, qui leur cria : Gleutou, vous serez amenés au roi, qui vous fera tous pendre. Ah, par ma foi, dit Renaud, tu mentiras. Il lui donna un coup d'épée sur la tête, le fendit jusqu'aux dents, & donna son cheval à Richard qui en avait besoin.

Voici nos trois frères bien montés & Renaud sur Bayard, ayant son cousin Maugis en croupe. Le roi les poursuivit de près, mais ce fut inutilement. A la faveur de la nuit ils entrèrent dans Dordonne où leur mère leur fit un bon accueil, & demanda où était leur pére, & s'ils étaient partis de la cour dans les bonnes graces du roi. Non pas trop, dit Renaud, car j'ai tué Bertelot son neveu, parce qu'il m'a appelé fils de putain, & me donna un coup de poing sur le visage, dont le sang en sortit abondamment.

La dame entendant ce discours tomba pâmée, Renaud la releva, & étant revenue, elle dit : Ha mon fils ! il ne fallait pas faire cela ; car nous aurons une grande guerre, mais prenez de l'or & tout ce qui vous sera nécessaire, & partez d'ici, car si votre père vous trouvait, peut-être vous mettrait-il entre les mains du roi. Madame, dit Renaud, croyez-vous notre père si cruel ? Elle ne dit mot. Renaud & ses frères prirent ce qui leur était nécessaire, dirent adieu à leur mère & partirent.

Nos nouveaux chevaliers étant partis avec leur cousin Maugis, se

jetèrent dans la forêt d'Ardenne par la vallée aux Fées, & vinrent au bord de la Meuse, où ils bâtirent un fort sur un rocher inaccessible de tous côtés, & la rivière coulait au pied : quand il fut achevé, ils le nommèrent Montfort. C'était une des plus fortes places de l'Europe, car il était environné d'un triple fossé, & gardé par de gros bastions, chacun entre deux demi-lunes.

Ayant bien muni le château de toutes choses nécessaires, ils s'y enfermèrent. Charlemagne fit venir le duc Aimon devant lui, & lui demanda s'il était coupable du meurtre de Bertelot. Aimon dit que non. Le roi lui fit jurer qu'il ne donnerait aucun secours à ses fils, & qu'en quelque part qu'il les trouvât il les mettrait entre ses mains. Aimon le jura à son grand regret ; mais on fait ce qu'on peut pour sauver sa vie. Après cela il partit de Paris & s'en vint à Dordonne. Quand la duchesse le vit, elle se mit à pleurer. Le duc lui dit : Où sont nos fils ? Monsieur, dit-elle, je ne sais ; comment permîtes-vous que Renaud tuât Bertelot ? Madame, dit-il, je n'y étais pas, c'est le jeu qui a causé ce malheur.



Comme Charlemagne assiégea Montfort, & en leva deux fois le siége dont à la troisième fois il fut brûlé par trahison, & de la punition qu'en eurent les traîtres.

JAmais le grand Alexandre ne fut comparable aux quatre fils d'Aimon ; car l'histoire nous raconte que ce grand roi de Macédoine qui conquit tant de pays & gagna trente-trois batailles ayant à peine atteint l'âge de trente-trois ans, qui éclipsa les exploits de son père Philippe & même ceux d'Hercule son oncle, & qui mérita

qu'on lui donnât ce bel éloge : *Vicit quod novit* : il a vaincu tout ce qu'il a connu, c'est-à-dire, qu'il laissa des marques de sa générosité par-tout où il passa. Mais sans nous écarter de notre histoire, ni choquer la g'oire de ce grand roi, les quatre fils d'Aimon surpassèrent ses beaux faits.

Après que Charlemagne les eut chassés de France, il se fit à Paris une assemblée de toute la noblesse du royaume, il vint un messager qui s'étant mis à genoux devant le roi, lui dit : Sire, je viens de la forêt d'Ardenne, où les quatre fils d'aimon ont fait bâtir un château imprenable. Charlemagne fort étonné dit à ses courtisans : Armez-vous, afin d'aller tirer vengeance de ces coquins qui m'ont fait tant de mal. Les barons lui promirent de lui obéir en tout, mais qu'il fallait qu'ils retournassent en leur pays pour s'équiper & lever des soldats. Cela étant accordé, tous ces seigneurs partirent & amenèrent beaucoup de troupes à leur retour.

Le roi nomma commandant de l'avant-garde de l'armée le comte Regnier de Montpellier, grand ennemi de Renaud. Quand ils furent en chemin, le roi appela Regnier, Guy d'Aubefort, le comte Garnier, Godefroi, Longon, Ogier le Danois, Richard de Normandie, le duc Nesme son premier conseiller, & leur dit : Seigneurs, gardez-vous de Renaud, car nous avons affaire à un méchant homme. A leur arrivée ils investirent la place, & firent battre les tambours & sonner de la trompette pour intimider les assiégés.

Les trois frères de Renaud venaient de chasser dans la fôret d'Ardenne avec vingt-quatre chevaliers, & retournaient à Montfort, lorsque Richard regardant vers la rivière de la Meuse, il vit le camp du roi. Il demanda à son frère Guichard qui étaient ces gens. Celui-ci lui répondit qu'il n'en savait rien, à moins que ce ne fût l'armée de Charlemagne qui vînt les assiéger. En s'entretenant ainsi, ils reconnurent Regnier qui commandait l'avant garde. Richard se mit à lui demander à qui étaient ces soldats. Monsieur, dit-il, ils sont au roi Charlemagne qui vient assiéger un fort que les quatre fils d'Aimon ont fait bâtir dans ce bois. — Voilà qui est bien ; quant à moi je suis soldat de Renaud & ne veux point d'autre maître, & poussant son cheval contre Regnier, il le perça d'un coup de lance, prit son cheval & se retira.

Les Français se mirent à crier *Mont-joie S. Denis*, qui était le mot de leur armée, & les autres criaient *Montfort*. Il y eut un rude combat, où toute l'avant-garde fut défaite. Les nouvelles en vinrent au roi, & même que Regnier était mort sur la place ; cela l'affligea beaucoup, disant qu'il était bien dommage d'avoir perdu ce grand homme. Il commanda à Ogier le Danois & au duc Nesme d'aller au secours de l'avant-garde, que Richard & les siens avaient fort maltraitée. Ils partirent aussitôt avec trois cents chevaliers en bon point, mais tout cela ne fit rien, car Richard les mit en pièces. Quand Renaud vit venir ses frères avec un si grand nombre de ses gens, il alla au-devant d'eux & les embrassa, puis il dit à Richard : Où avez-vous pris tant de monde ? Mon frère, dit Richard, je

vous dirai des nouvelles ſurprenantes, c'eſt que le roi vous vient aſſiéger avec ſon armée. Mes frères & moi venions de la chaſſe dans la forêt d'Ardenne & nous avons rencontré l'avant-garde de Charlemagne que le comte Regnier conduiſait ; nous nous ſommes bien battus ; mais, Dieu merci, nous les avons vaincus, car nous en avons tués une grande partie & le reſte a pris la fuite, & nous avons emmené leur bagage que vous voyez ici. Le comte Regnier eſt mort, & pluſieurs de ſa ſuite.

Mes chers frères, dit Renaud, je vous dois bien aimer, d'avoir fait ſi bien votre devoir contre nos ennemis : mais ce n'eſt pas le tout, le temps eſt venu que chacun doit montrer ſa force & ſon courage : il faut faire paraître aujourdhui à Charlemagne ſi nous ſommes gens à ſouffrir les affronts, & ſi nous ſommes fils de putain. Quand Renaud eut dit cela, ils lui dirent que de leur côté ils ne lâcheraient jamais le pied, qu'il pouvait s'aſſurer de cette parole.

Renaud ayant entendu la bonne réſolution de ſes gens, commanda de fermer la porte du château & de lever le pont. Peu de temps après ils virent venir Ogier avec trois cents chevaliers qui pourſuivaient Richard ; mais quand ils le virent entrer dans le château, ils ſe tinrent de loin & n'osèrent approcher. Ogier rapporta au roi ce qu'il avait vu & ce qu'il avait fait, de quoi Charlemagne fut fort ſurpris, & jura Dieu que s'il pouvait les attraper, il les ferait tous pendre.

Sire, dit Fouques de Montmorillon, ne craignez rien, faites avancer toute l'armée, il faut inveſtir la place de tous côtés, afin que les aſſiégés ne puiſſent recevoir aucun ſecours ni aucune munition de guerre ni de bouche, & vous les verrez bientôt obligés de capituler. Le roi approuva ce deſſein, & fit ſonner tambours & trompettes pour faire avancer le gros de l'armée devant Montfort & pour l'environner de tous côtés. Ce château était bâti ſur un rocher inacceſſible, ayant un bois fort épais & de haute futaie d'un côté, & de l'autre la rivière de Meuſe.

Quand le roi eut placé tous ſes gens, il voulut reconnaître la place : il s'approcha avec un peu de monde pour la bien conſidérer ; & voyant l'état du château, il dit qu'il fallait bien du temps pour le prendre. Il fit mettre ſur ſon pavillon une eſcarboucle précieuſe, qui rendait une clarté comme un flambeau ardent, & y fit mettre auſſi une pomme d'or d'une grande valeur. Après que tout le camp fut dreſſé, le roi entra dans ſa tente & fit appeler le duc Neſme & lui dit que perſonne ne montât à cheval de huit jours, ſinon que pour ſe divertir : car, dit-il, il faut mander de tous côtés qu'on nous amène des gens & des vivres avant que de donner l'aſſaut général. Lors Neſme prenant la parole, lui dit : Sire, ne vous déplaiſe ſi je vous dis mon ſentiment. Parlez, dit le roi. C'eſt, dit Neſme, qu'avant de rien entreprendre, il faut envoyer un meſſager à Renaud, pour le ſommer de vous rendre ſon frère Richard, pour lui faire couper la tête, & que s'il refuſe de ce faire, il n'aura jamais de paix avec vous. Voilà qui eſt bien, dit le roi ; mais où trouver le meſſager qui veuille accepter cette commiſſion ? Sire, dit Neſme, ſi vous m'en

jugez capable, j'y irai avec Ogier de Danemarck. Je le veux, dit le roi, car vous m'avez toujours bien conseillé, & je me repose sur vous.

Le duc Nesme & Ogier s'en vont, & étant proche du château ils prirent des branches vertes à la main, pour montrer qu'ils étaient messagers. Quand Alard, qui était de garde, vit venir ces deux chevaliers, il leur dit : Messieurs, qui êtes-vous ? Ils lui dirent : Nous sommes messagers du roi, qui nous a envoyés ici pour parler à Renaud. D'abord Alard s'en alla vers son frère, & lui récita qu'à la porte il y avait deux messagers du roi qui venaient lui parler. Renaud commanda de leur ouvrir la porte, & de les faire entrer.

On fit entrer les seigneurs dans le château, & on les amena à Renaud. Quand il les vit, il les reçut courtoisement ; puis ils s'assirent tous trois, & conférèrent ensemble. Le duc Nesme lui dit que le roi lui mandait de lui envoyer son frère Richard pour en faire à sa volonté, & qu'à moins de cela il n'aurait jamais la paix avec lui, & que s'il vous peut tenir, il vous fera tous pendre. A ces paroles Renaud rougit de colère, & lui dit : Vous êtes mon cousin, comment osez-vous proférer ces paroles ? Je m'étonne que vous ayez tant d'imprudence, ou plutôt d'impertinence, de me croire si lâche que de trahir mon sang ! Je vous proteste que si vous n'étiez pas mon parent & mon ami, vous seriez mal venu ici. Dites au roi qu'il ne nous connaît pas bien encore, que nous ne le craignons en rien, & qu'il fasse au pire ce qu'il pourra.

Le duc Nesme & Ogier se retirèrent tout confus d'une telle réponse. Ils firent au roi le récit de l'accueil que Renaud leur avait fait, & la réponse qu'il leur avait rendue. Quand Charlemagne ouït cette réponse, il pensa enrager de dépit ; il commanda de monter l'assaut, si on ne pouvait prendre le château par sappe. Il n'avait que trois portes bien fortes ; Guy & Fouques furent commandés pour l'attaque de la première, le comte de Nevers & Ogier, à la seconde, & à la troisième était le duc de Bourgogne, le comte Albunois & le vieux Aimon, qui fesait contre ses propres fils.

Montfort fut assiégé par une si grande quantité de gens, que cela était effroyable à voir ; Renaud fit une action très généreuse, il dit aux siens : Mes amis, ne montez pas à cheval que je ne le commande, car nos ennemis sont bien fatigués ; nous les vaincrions à présent fort facilement, mais cela ne nous serait pas si glorieux comme s'ils étaient reposés, alors nous ferons voir qui nous sommes.

Au château de Montfort, outre les fortifications visibles, il y avait un chemin couvert, par où un cavalier pouvait passer tout armé. Ce chemin était caché à tous ceux qui étaient dans le château, excepté aux quatre frères & à leur cousin Maugis, lesquels passaient par-là quand ils le jugeaient à propos. Quand il vit qu'il était temps de sortir, il appela Samson le Bordelais, qui s'était jeté dans la place pour le secourir, & avait amené cent chevaliers avec lui. Renaud leur fit une petite harangue & leur dit : » Mes amis, il est temps de » faire voir à nos adversaires qui nous sommes ; car si nous tardions

» davantage, le roi pourrait dire que nous sommes des lâches qui
» manquons de courage. «

Aussitôt il embrassa son frère Richard, & lui dit : Brave chevalier, il est temps de faire paraître aux yeux de l'univers qui nous sommes ; vous êtes mon frère cadet, & je vous aime comme moi-même ; je vous assure que vous n'avez rien à craindre tandis que je vivrai. Toutes les menaces du roi ne sauraient m'ébranler, & je veux vous faire connaître en ces lieux ce que je vous suis. Si Dieu veut que nous prenions le comte d'Estampes, j'en serai bien aise ; car c'est un de nos principaux ennemis, & qui nous cause le plus de dommage : peut-être pourrons-nous l'attraper, il est toujours à l'avant-garde.

Ils sortirent tous par la fausse porte du château sans faire du bruit, & fondirent si vivement sur l'armée du roi, qu'ils la mirent en déroute & tuèrent quantité de monde ; ils mirent le feu au camp, & tous les bagages furent brûlés. Renaud monté sur son Bayard semblait un foudre de guerre, renversant hommes & chevaux ; il ne portait aucun coup de sabre, qu'il ne coupât un chevalier comme s'il eût été sans casque ni cuirasse.

Quand le vieux Aimon vit que les gens du roi étaient repoussés, il se battit contre ses fils. Renaud en fut bien fâché, & se tournant vers ses frères, il leur dit : N'est-il pas bien étrange qu'un père veuille détruire son ouvrage ? Si vous voulez me croire, nous lui laisserons la place, car je ne voudrais pas le voir frapper par aucun de nous. Ils tournèrent de l'autre côté, mais Aimon les poursuivit & les traita mal. Renaud lui dit : Mon père, à quoi songez-vous en agissant de la sorte ? Au-lieu de nous secourir, vous voulez donc nous détruire ? Je vois à présent que vous ne nous aimez point, puisque vous nous avez chassés de la maison paternelle, & que vous nous avez déshérités de vos biens.

Les propos de Renaud attendrirent un peu son père, mais il lui dit qu'il avait promis fidélité au roi, & qu'il voulait la tenir. Vous ferez bien, dit Renaud, servez-le fidellement ; mais aussi souvenez-vous que nous sommes vos enfants, que nous voyant chassés de toute part, nous avions fait construire ce château pour nous servir d'asile, & vous êtes venu aider à le détruire. Au moins si vous ne nous faites pas du bien, ne nous faites pas du mal, & retirez-vous paisiblement, autrement je n'aurai aucun respect humain.

Aimon fut fort fâché d'entendre parler son fils de la sorte, quoiqu'il connût bien qu'il disait vrai ; mais il ne pouvait pas faire autrement, de peur que le roi ne l'aperçût ; néanmoins il se retira & laissa passer ses fils. Tandis que Renaud fesait ces reproches à son père, voici le roi qui vint avec Aubery, Ogier, le Comte Henri, Fouques de Montmorillon. Renaud les voyant venir, fit rallier ses gens, & étant assemblés de part & d'autre, un chevalier du roi nommé Thiéry, poussa son cheval contre les gens de Renaud, mais quand Alard le vit venir, il courut contre lui & le frappa si fort, qu'il lui perça le corps.

Quand le roi vit tomber le chevalier Thiéry, il en fut si outré qu'il en faillit perdre le sens. Il se mit à crier à haute voix : Seigneurs, vengez-moi de ces gourmands qui détruisent mon armée. Quand le vieux Aimon entendit ainsi parler le roi, de peur d'être blâmé il poussa son cheval contre un chevalier de son fils, & lui donna un si rude coup de sabre, qu'il lui coupa la tête. Renaud voyant cela, lui dit : Mon père, vous faites mal de tuer ainsi mes gens ; oui sur ma foi, si je ne croyais offenser Dieu, je vous tuerais tout présentement. Vous nous traitez plutôt en barbare qu'en père. Ah ! ma chère mère, que votre affliction serait grande si vous saviez ce qui se passe !

Fouques de Montmorillon voyant que les gens de Renaud fesaient si bonne contenance contre les siens, dit au roi : Sire, je vois que nous sommes trahis ; commandez de faire venir quantité de gendarmes pour saisir ceux qui lâchent pied, & faites-les écorcher tout vifs. Aussitôt les Français poussèrent leurs chevaux contre leurs ennemis, & frappèrent si rudement qu'ils les forcèrent à reculer. Alard voyant rétrograder ses gens mit l'épée à la main, & les ranima si bien qu'ils répoussèrent vaillamment leurs adversaires, & abattirent tant de chevaliers que la terre en était couverte, & les autres fuyaient devant eux comme les brebis devant le loup. Renaud ne portait aucun coup qu'il ne renversât son homme. Dans un combat si opiniâtre, les parents n'épargnaient point les parents car ils se battaient comme des enragés.

Ivon de Saint Omer arriva monté sur un très-beau coursier ; un chevalier nommé Guyon s'avança pour le combattre, mais Ivon le renversa, ce qui piqua fort Renaud. Aussitôt il recommande à ses gens d'avoir ce cheval : Il faut, dit-il, qu'il fasse compagnie à Bayard. A ces paroles Guichard fondit sur Ivon & le frappa si fort qu'il tomba mort par terre ; ensuite il prit son cheval par la bride & le conduisit à son frère, en lui disant : Mon frère, voici le cheval que vous désiriez tant, & Renaud l'en remercia.

Nous avons deux bons chevaux, dirent-ils, auxquels nous pouvons nous fier. Renaud dit à Guichard de monter son Grison & de donner le sien à son écuyer. Guichard obéit, & étant revenu au champ de bataille, Renaud vit son père qui revenait à la charge, ce qui l'indigna tellement qu'il lui adressa cette plainte : Par ma foi vous en agissez bien mal, ne pouviez-vous pas vous empêcher de nous venir voir si souvent ? Nous voulons montrer que vous êtes notre père, mais un méchant père, car vous le faites bien paraître. On dit qu'à Pâques & à Noël les amis se visitent & s'invitent les uns les autres ; mais vous n'en faites pas de même, vous venez nous voir à main armée pour nous détruire. Aimon répondit à Renaud : Gardez-vous bien de Charlemagne, car s'il peut vous tenir il vous fera pendre.

Mon père, dit Renaud, venez nous aider, & nous obligerons le roi de faire la paix. Va, méchant, dit le père, je n'ai jamais été traître à mon roi, veux-tu qu'à l'âge où je suis je commette cette

trahison ! Je ne veux pas, mais sauvez-vous si vous pouvez. Mon père, dit Renaud, vous nous aimez bien peu à ce que je vois : vous ferez bien de vous retirer, si vous ne voulez pas que je commette un parricide. Ayant dit cela il poussa son cheval Bayard, & frappa un nommé Guimer, auquel il passa sa lance à travers du corps.

Aimon voyant son homme mort mit l'épée à la main, & se jeta dans la mêlée, frappant à droite & à gauche comme un enragé : mais cela ne servit de rien, le champ de bataille demeura à ses fils. Charlemagne fit battre la chamade & se retira ; car il n'y trouvait pas son compte, & comme il voulait s'en aller, voici venir Bernard de Bourgogne, qui frappa si fort sur Simon de Bernois qu'il le tomba mort par terre. Quand les quatre fils d'Aimon virent un tel homme à bas, cela les fâcha fort ; mais Bernard ne demeura pas long-temps impuni, ils fendirent la presse renversant tout ce qu'ils rencontraient, principalement le puissant Renaud, qui de son épée tua plus de trois cents des meilleurs chevaliers du roi.

Alard jouta contre le comte d'Etampes auquel Renaud voulait tant de mal, il le perça d'un coup de lance, & lui fit passer plusieurs fois son cheval sur le corps : ce que voyant le formidable Renaud, lui dit : Ah ! mon frère, vous avez tué mon plus grand ennemi. Aussitôt il fit battre tous ses tambours, trompettes & clairons pour marque de réjouissance & pour intimider les gens du roi, lequel voyant que son armée diminuait de plus en plus, commanda à ses gens de se retirer, ce qui fut exécuté, car ils voyaient bien leur perte.

Renaud voyant la retraite de ses adversaires, les poursuivit l'épée aux reins, en tua plusieurs & en fit plusieurs prisonniers, entre lesquels se trouvèrent Antoine Gueromeau, le comte de Nevers, Thiéry d'Ardenne, le comte de Blois, & Huon de Bordeaux. Quand Renaud vit l'armée du roi ainsi défaite, & que chacun fuyait, il fit assembler les siens, & battre la retraite : puis ils s'en retournèrent joyeusement au château. Renaud & ses frères se mirent derrière leurs gens, pour plus grande sureté, & ils mirent les prisonniers au milieu.

En se retirant voici leur père qui se jeta sur eux, & leur fit beaucoup de peine, parce qu'ils n'osaient le frapper, mais il les frappait bien. Renaud voyant cela frappa d'un coup d'épée sur la tête du cheval de son père, & le tomba mort. Quand Aimon se vit à bas, il mit l'épée à la main, & s'escrimait le mieux qu'il pouvait, mais sa défense lui eût peu servi si ses fils n'eussent eu de la considération pour lui : car ils l'eussent fait prisonnier ; puis Maugier lui dit : Père, souvenez-vous que vous avez des fils plus forts que vous. Quand Aimon fut remonté, il poursuivit ses fils comme un homme hors de soi, disant à ses gens, courons après ces gourmands, s'ils vivent long-temps, ils ruineront la France.

Renaud voyant son père ainsi acharné contre ses gens, tourna son cheval, & se jeta au plus fort de la mêlée si rudement, à l'aide de ses frères, qu'ils mirent en désordre tous les gens de leur père.

Le roi voyant ces prodiges & une si grande perte pour lui & pour son armée, vint contre Renaud, & lui dit : Renaud, je vous défends d'aller plus avant. Quand il vit le roi, il s'arrêta, & commanda à ses gens d'en faire de même, car il l'honorait fort, & n'eût pas voulu qu'on eût mis la main sur sa sacrée personne. Quand les gens de Renaud l'ouïrent parler ainsi, ils s'en retournèrent au château, bien joyeux du succès de cette bataille.

Quand ils furent tous entrés, ils firent lever le pont & s'allèrent désarmer, & se mirent à table : ils mirent les prisonniers en lieu de sureté, après le repas chacun se retira. Le roi voyant que ses ennemis étaient rentrés dans le château de Montfort, se retira aussi sous sa tente, & jura qu'il ne leverait pas le siége qu'il n'eût vaincu les quatre fils d'Aimon, & rasé leur château. Ils y demeurèrent treize mois devant, & ne se passait pas semaine sans donner quelque assaut, mais pourtant Renaud n'était pas si serré, qu'il n'allât à la chasse & à la pêche quand il voulait par le chemin couvert, & souvent il parlait à ses adversaires pour les attirer à la paix.

Un jour il dit à Ogier : Seigneur, comme je sais que vous êtes mon ami, & celui du roi aussi, je vous prie de lui dire que jamais il nous prendra par force ; car notre château est si bien muni de vivres, qu'il y en a bien pour long-temps : mais dites au roi qu'une chose qu'il peut avoir par douceur, il n'y doit point employer la force, quand Il voudra il aura la place & nous aussi, pourvu que moi & tous les miens sortions bagues sauves de tout le passé.

Ogier lui promit de le dire au roi, & l'assura de faire son accommodement. Dans le temps que Renaud parlait à Ogier, Fouques de Montmorillon arriva, qui dit : Renaud, vous êtes un homme insensé : vous laisserez Montfort, car ce n'est pas votre héritage, le roi est plus puissant que vous. Fouques, dit Renaud, souvent vous m'avez éprouvé, & le pourrez faire encore quand il vous plaira. Je sais bien que le mal que me veut Charlemagne, c'est d'avoir tué son neveu Bertelot : mais vous savez bien que c'est en mon corps défendant : & si le roi veut nous pardonner, nous mettrons bas les armes. Fouques se moqua de lui & de sa proposition, disant que le roi avait juré qu'il les ferait pendre, & qu'ils n'auraient jamais de grace. Prenez bien garde à vous, Fouques, dit Renaud, vous menacez trop, il ne faut pas menacer des chevaliers qui valent plus que vous : & si vous avez quelque chose sur le cœur contre moi, vous n'avez qu'à le dire.

Charlemagne fit marcher encore beaucoup de monde, & quand ils furent venus, il leur dit : Seigneurs, je me plains à vous des quatre fils d'Aimon, qui ont détruit mon pays, & bâti ce château, qui ne peut être pris par famine, afin de faire payer des contributions à mes sujets. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Les seigneurs ne dirent mot ; mais le duc Nesme de Bavière, comme premier conseiller d'état, prit la parole & dit : Sire, si vous me voulez croire, nous retournerons à Paris : quand le beau temps sera venu, nous pourrons réassiéger le château de Montfort : je vous assure que

Renaud va à la chasse quand il veut, & qu'il n'est pas prêt à se rendre.

Hernier de Seine prit la parole, & lui dit : Sire, si vous voulez me donner le château, ce qui est dedans, avec cinq lieues de terrain à l'entour, je promets de vous amener prisonniers les quatre fils d'Aimon avant un mois de temps. Hernier, dit le roi, je vous accorde votre demande si vous exécutez votre promesse. Aussitôt Hernier dit au roi de lui accorder mille chevaliers avec un brave capitaine, lui promettant de les faire entrer dans le château à la faveur de la nuit.

Le roi fit venir Guyon de Bretagne, il lui commanda de se mettre à la tête de mille bons soldats, & de suivre Hernier. Celui-ci partit aussitôt, il s'en vint seul à la porte du château & dit aux gardes : Messieurs, ayez pitié de moi & laissez-moi entrer, autrement je suis perdu; car le roi me poursuit pour me faire mourir, à cause que j'ai dit beaucoup de bien de Renaud, à qui je révélerai quelque chose pour son avantage s'il veut m'écouter. Les gardes l'ayant entendu parler de la sorte, le laissèrent entrer sans difficulté, & lui firent bon accueil; mais le traître leur rendit le mal pour le bien. Cependant le roi fit approcher Guyon avec mille chevaliers, & les fit glisser sans aucun bruit au bas de la montagne, où ils se tinrent cachés jusqu'au jour.

Quand Renaud sut l'arrivée d'un chevalier de Charlemagne, il commanda de l'amener, & lui demanda son nom & sa condition. Il lui répondit : Je suis Hernier de Seine; c'est à votre sujet que le roi me persécute, c'est pourquoi je vous prie de m'accorder votre protection, car je ne sais où aller. Renaud y consentit, il lui demanda si l'armée du roi était bien forte. Monsieur, dit-il, les gens du roi souffrent beaucoup, & il en déserte plusieurs chaque jour. Ami, dit Renaud, tant mieux pour nous.

Le soir Renaud & ses frères soupèrent ensemble avec le traître Hernier. Après souper chacun se retira pour reposer. Renaud fit donner un bon logement au perfide Hernier. Tandis que les soldats dormaient, le traître se leva, & ayant tué la sentinelle, il baissa le pont-levis & fit entrer tous ses compagnons dans le château, qui tuèrent tous ceux qui s'y trouvèrent.

Il fallait que Dieu protégeât Renaud & les siens; car les palefreniers s'étant enivrés s'endormirent si fort, que les chevaux se battant entr'eux, ils n'entendirent rien; mais au bruit qu'ils fesaient Guichard & Alard se réveillèrent. Ils se levèrent & vinrent à la porte de la salle; à la clarté de la lune voyant luire des armes, il coururent au lit d'Hernier & ne le trouvèrent pas. Renaud demanda à ses frères ce que c'était. Alard s'écria : Mon frère, nous sommes trahis, Hernier a fait entrer nos ennemis. Renaud s'arma en diligence, & fit aussi armer ses gens. Il n'avait avec lui que trente chevaliers au fort du donjon, les autres étaient dans la cour qui était peuplée comme une petite ville, où Guyon fit un grand carnage pendant que Renaud & ses frères s'équipaient.

Alors le perfide Hernier vint avec cent soldats fesant un bruit étrange. Alard s'écria : Au secours, mes frères, car si nous ne nous défendons, nous sommes perdus. Ils se postèrent sur la porte, & renversaient tous ceux qui l'abordaient. Les gens du roi se voyant repoussés, mirent le feu à la basse-cour qui gagna au donjon. Renaud alarmé dit à ses frères de le suivre. Ils passèrent par la fausse porte, & voyant que le château brûlait, ils se campèrent dans un fossé souterrain. Le traître Hernier les y attaqua ; mais ils se défendirent si vaillamment qu'il ne put jamais y pénétrer. Quand le jour parut, ils sortirent de leur retranchement, saccagèrent tous ceux qui s'y opposaient, & rentrèrent dans le château.



Renaud après avoir vaincu les gens de Charlemagne, fait pendre les douze qui restaient : il fait tirer Hernier à quatre chevaux, ensuite brûler & jeter ses cendres au vent.

Hernier se trouvant dans la mêlée du château, Renaud & ses gens ne craignant point l'armée de Charlemagne, fondirent si à propos sur ceux qui étaient dans la place, qu'il ne resta en vie que le traître Hernier & douze de ses complices. Renaud les fit saisir, & fesant planter un gibet sur la plus haute tour, il fit pendre les douze soldats ; puis il ordonna d'attacher chaque membre de Hernier à la queue d'un cheval, & sur chaque cheval il fit monter un écuyer, & fesant piquer les chevaux, ils le mirent en quatre quartiers. Ensuite on alluma un grand feu, on le jeta dedans, & après les cendres au vent. Charlemagne apprenant ces nouvelles en fut bien surpris, & dit : Est-il possible qu'étant le plus puissant

roi du monde, je ne puisse venir à bout de quatre chevaliers : à la male-heure les fis-je chevaliers, car je fis bâton pour me battre.

Leur oncle tua mon fils Lohier, & Renaud mon neveu Bertelot, & à présent ils détruisent mon camp, je mourrai de dépit si je ne suis vengé. Sire, dit Nesme, apparemment Renaud ne vous craint pas, puisqu'il fait pendre vos gens devant vous ; si vous m'eussiez cru, ils ne seraient pas morts. Le roi ne sut que répondre.

Les assiégés étant montés sur les remparts virent les magasins qui brûlaient. Renaud dit à ses frères qu'il fallait quitter la place, vu que les vivres leur manquaient. C'est pourquoi ils sortirent sur le soir secrétement par la fausse porte, & allèrent en Allemagne. Quand Alard vit que Renaud regrettait son château, pour le consoler il lui dit que dans peu de temps il en aurait d'autres.

Alard & Guichard prirent l'avant-garde, ils mirent le bagage au milieu. Renaud & Richard venaient après. Charlemagne voyant venir Renaud fit crier aux armes. Lors l'armée commença à s'émouvoir. Quand Alard & Guichard virent qu'ils ne pouvaient passer sans combattre, ils poussèrent leurs chevaux contre Charlemagne, & mirent son camp en désordre.

Renaud voyant ses frères combattre les ennemis, il commanda à sauver le bagage tandis qu'ils combattaient. Ils lui répondirent que son commandement serait exécuté. D'abord il piqua Bayard, se mit dans la presse & fit si grand fracas que tout le camp en fut alarmé. Les gens de Renaud passèrent malgré leurs ennemis, ce que Charlemagne vit avec chagrin. D'un côté il était bien aise qu'ils eussent abandonné le château, mais de l'autre il était fâché d'avoir perdu tant de braves chevaliers.

Le roi se mit en bataille avec Ogier le Danois, Fouques & plusieurs autres seigneurs. C'est aujourdhui, dit-il, qu'il faut que vous soyez pendus. Sire, dit Renaud, vous vous trompez en votre calcul ; car avant que je meure j'en ferai bien périr. Il poussa aussitôt Bayard contre Charlemagne, & l'eût peut-être tué si Don Hugues ne se fût mis entr'eux, mais ce fut pour son malheur, car Renaud l'étendit devant le roi, qui s'écria : Prenez ces gourmands, car s'ils échappent je n'aurai jamais de joie. Ne craignez rien, dit l'incomparable Renaud à ses gens, tant que je pourrai combattre vous ne devez rien appréhender.

Renaud & ses gens se battirent si vaillamment qu'ils ne firent aucune perte. Le roi dit : Ne les poursuivez plus, laissez-les aller à tous les diables, car il faut qu'ils soient magiciens. Campons auprès de cette rivière & reposons-nous. On dressa les tentes. Le roi se fit désarmer pendant qu'on lui apprêtait à souper, car de tout le jour il n'avait rien mangé. Quand Renaud fut loin du camp du roi, il trouva une claire fontaine, entourée d'un vert gazon. Renaud voyant le lieu plaisant dit à ses gens : Voici un bel endroit pour faire paître nos chevaux. Mon frère, dit Alard, cela est vrai, mais non pas pour repaître les hommes.

Charlemagne dit au duc Nesme : Que ferons-nous ici, Sire, dit-

il ! si vous me voulez croire, nous retournerons à Paris ; car ce serait folie d'aller plus avant, parce que ce bois est trop épais & la rivière périlleuse ; plusieurs autres seigneurs furent du même avis. Après cela il appela Bidelon, Regnier & Ogier, & leur dit : Seigneurs, je veux que vous retourniez avec moi à Paris. Sire, dirent-ils, c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre. Alors le roi fit publier que chacun retournât chez soi.

Charlemagne étant arrivé à Paris, appela les princes & leur dit : Messieurs, ne suis-je pas bien malheureux de n'avoir pu vaincre les quatre fils d'Aimon, moi qui suis un si grnd monarque ! S'ils retournent en leur château il faudra les réassiéger. Sire, dit Nesme, ils ne feront pas cela, ils sont dans les Ardennes, ils n'en sortiront que par famine. Le roi se tournant vers Ogier, lui dit : Faites panser Gérard, Fouques, l'Allemand & Doon de Mondidier, & congédiez les autres. Sire, j'obéis à vos ordres.

Le duc Aimon allant en son pays, arriva à la fontaine où étaient ses fils. En les voyant il fut fort surpris & dit à ses gens : Messieur, que ferai-je ? voici mes fils, combattrai-je contr'eux ! Si je les tue, j'en aurai regret toute ma vie ; si je les laisse échapper, je serai parjure envers Charlemagne ; personne ne répondant, il dit qu'il avait juré fidélité au roi, & qu'il la tiendrait. Aussitôt il appela deux de ses chevaliers, & leur dit : Allez dire à mes fils que je veux les combattre. Ils s'adressèrent à Renaud, qui pensa enrager de cette nouvelle ; ce n'est pas qu'il appréhendât son père, mais il craignait de lui faire mal. Les chevaliers dirent : Messieurs, nous sommes ici de la part de monseigneur votre père, qui vous mande de venir combattre contre lui. Amis, dit Renaud, dites à mon père que nous lui demandons trève pour cette fois, & qu'il n'aura pas l'honneur de se défaire de ce qu'il a fait. Monsieur, dit un chevalier, vos discours sont superflus, tâchez de vous défendre.

Les chevaliers rapportèrent à Aimon la réponse de ses fils, qui ne servit qu'à l'aigrir davantage. Il courut sur eux tête baissée, & si Renaud n'eût fait une feinte, Aimon l'eût percé. Aussitôt Renaud lui reprocha sa cruauté ; les lions & les tigres prennent un soin particulier de conserver leurs petits, mais vous êtes un père dénaturé qui voulez détruire votre géniture. Ah ! si vous n'étiez pas mon père, je vous exterminerais.

Larrons, dit Aimon, que pensez-vous devenir ! Voulez-vous vivre dans ces bois comme des brutes, vous ne valez rien ; prenez garde à vous, car si vous êtes pris, vous serez pendus. Il vaut bien mieux se défendre & mourir en combattant, dit Renaud. A ces mots Aimon poussa contre ses fils ; ce que voyant Renaud, il ne voulut frapper sur lui ; mais il commanda aux siens de se bien défendre, tandis qu'il battrait les gens de son père.

Le combat fut sanglant, mais Renaud eut du pire ; car de cinq cents hommes il ne lui en resta que cinquante, tant sains que blessés, & Aimon avait perdu la moitié des siens. Renaud monta sur la montagne, Aimon les poursuivit pour les prendre. Renaud dit :

Voici un lieu de défense, profitons en. Le combat recommença, & il y eut un terrible carnage. Alard eut son cheval tué, lequel se voyant démonté mit promptement la main à l'épée & se défendit vaillamment. Quand Richard vit Alard à terre, il courut promptement à son secours, car Aimon fesait ses efforts pour le saisir.

Alard eût été pris sans l'incomparable Renaud, qui vint tout à temps pour mettre son père à bas; il retira son frère de la mêlée & le monta derrière lui. Il fit quatre joutes ayant Alard en croupe, & sortit de la presse malgré ses ennemis; il combattait aussi bien que s'il eût été seul sur Bayard.

Comme il s'en retournait, voici Esmefroi, un des plus vaillants chevaliers de Charlemagne, qui était très-bien monté, qui dit à Renaud : Vous êtes mort ou pris, & il le frappa rudement sur son bouclier. Renaud lui rendit bientôt la pareille, & le renversa; ensuite il prit son cheval & le donna à Alard, en lui disant : Servez-vous-en pour votre défense, je crois qu'il est bon.

Alard monta dessus, & fondant sur un chevalier de son père nommé Effroi, il le tua. Alors le combat commença avec plus de furie, car vingt chevaliers d'Aimon y perdirent la vie. Le vieux guerrier cria à ses gens de saisir Alard, parce qu'il avait tué Effroi son favori. Quand les soldats d'Aimon l'entendirent, ils coururent sur Alard de telle force, qu'ils lui firent quitter la place, car il ne lui restait que quatorze chevaliers en état de combattre.

Renaud ne sachant que faire avec si peu de gens, les larmes lui tombèrent des yeux. Son père voyant cela se mit aussi à pleurer, en s'appitoyant sur le sort de ses fils. Ah! mes enfants, où vous retirerez-vous maintenant? Je suis en partie la cause de votre perte; plût à Dieu ne vous avoir pas rencontrés! Il fit enterrer les morts & panser les blessés; ensuite il ordonna de mettre Esmefroi dans une litière, & vint à Dordonne où il ne coucha qu'une nuit. Le lendemain il partit pour Paris, où étant arrivé il dit au roi : en m'en allant dans mon pays par votre ordre, j'ai trouvé mes fils avec cinq cents chevaliers dans la forêt d'Ardenne, je les ai combattus pour les prendre prisonniers. mais cela m'a été impossible; ils se sont défendus si vigoureusement qu'ils m'ont tué quantité de chevaliers, il ne leur en est resté que quatorze; nous les eussions pris, s'ils n'eussent pas passé une rivière.

Le roi l'entendant se mit en colère, il traita Aimon de traître, qu'il s'excusait de mauvaise grace, d'autant que jamais corbeau ne mangea ses petit s. Quand Aimon ouït ainsi parler Charlemagne, il lui dit : Sire, si votre majesté doute de ce que je dis, interrogez ceux qui étaient avec moi. Le roi lui répondit : Aimon, je vois que si vous pouviez vous mettriez votre fils sur le trône. — Je ne suis ni menteur ni traître; si quelques flatteurs ont mal parlé de moi, je suis prêt de leur en donner le démenti.

Aussitôt Aimon quitta la cour, & s'en vint chez lui où il trouva la duchesse qui lui fit bon accueil, & lui demanda comment il avait fait. Il lui répondit qu'il avait trouvé ses fils, lesquels il

croyait prendre & mener au roi, mais qu'ils s'étaient bien défendus, qu'ils lui avaient tué beaucoup de gens & s'étaient sauvés. Béni soit Dieu, dit la mère, j'en suis bien aise. — Je suis fâché de l'avoir fait, car j'ai été payé d'ingratitude. Je fus à Paris pour raconter au roi ce qui s'était passé, & après m'avoir écouté il me qualifia de traître & de parjure : je proteste qu'il s'en repentira.



Comme les quatre fils d'Aimon se jetèrent dans les Ardennes & devinrent comme sauvages, & comme ils furent voir leur mère, qui leur donna de l'argent pour faire la guerre à Charlemagne.

APrès que les quatre fils d'Aimon eurent long-temps demeuré dans la forêt d'Ardenne, tous ceux qui passaient dans ces lieux étaient certains d'être volés. Ils y souffraient la faim, la soif & toutes sortes de maux, tellement qu'ils perdirent tous leurs gens. Ils n'avaient que leurs quatre chevaux, mais n'ayant rien pour leur donner à manger, ils devinrent si maigres qu'ils avaient peine à aller, excepté Bayard, qui mangeait aussi bien les racines que le foin & l'avoine.

Ces quatre princes restèrent long-temps en cet état, n'osant paraître de peur d'être saisis. Ils causaient tant d'épouvante aux habitants des environs, qu'ils n'osaient plus sortir de leurs maisons. Se voyant si misérables, ils consultèrent entr'eux, & dirent : Ne vaut-il pas mieux mourir une fois que d'être toujours à l'agonie. Alard prit alors la parole & dit : Mes frères, si vous me voulez croire, nous sortirons d'ici & irons trouver notre mère, assurément elle nous assistera ; nous nous rafraîchirons un peu, &

puis nous prendrons bonne compagnie, & servirons quelque monarques qui nous donnera de bons gages.

Renaud trouva ce conseil bon, & se souvenant des richesses de son père, & considérant la misère où il était réduit, il dit : Mes frères, si notre père nous attrape, il nous livrera à Charlemagne. Mon frère, dit Richard, je ne crois pas cela, pourvu que nous nous soumettions à lui, nous lui fléchirons le cœur ; mais en tout cas il vaut mieux mourir dans un combat à son corps défendant, que de périr de faim dans une forêt ; & comme on dit communément, la faim fait sortir le loup du bois.

Ce conseil fut exécuté comme ils l'avaient projetté. Ils arrivèrent à Dordonne ; en passant dans les rues, les habitants disaient que c'étaient des Sarrasins, car personne ne les connaissait. Ils mirent pied à terre devant le palais & donnèrent à tenir leurs chevaux à quatre valets, puis ils montèrent dans la salle où ils ne trouvèrent personne, leur père étant à la chasse, & leur mère bien triste dans sa chambre. Ils restèrent assis dans la salle jusqu'à ce que la duchesse étant venue, vit ses fils en si pauvre état qu'elle ne les reconnut pas. Alard voulait la saluer, mais Renaud s'y opposa, pour voir l'accueil qu'elle leur ferait. Elle les regarda & leur dit : Dieu vous garde, mes amis, demandez-vous l'aumône ? êtes-vous Chrétiens ou Sarrasins ? — Nous sommes Chrétiens, les fatigues d'une longue guerre nous ont réduits ainsi ; pourtant si vous nous faites du bien nous vous serons obligés.

Elle ordonna de leur apporter à manger, en disant : Hélas ! peut-être que mes fils sont dans cette nécessité. Je crains de ne les plus revoir ; car il y a sept ans que je n'ai eu de leurs nouvelles ; en disant cela les larmes lui tombaient des yeux.

Renaud voyant la tendresse de sa mère, lui dit : Madame, ne pleurez point pour vos enfants, car ils sont devant vous. Elle fut si surprise qu'elle resta sans connaissance. Etant revenue, elle reconnut une marque au visage de Renaud. Elle l'embrassa en lui disant : Hélas ! mon fils, qu'est devenue votre beauté ? Pourquoi vous cacher à moi qui vous aime plus que moi-même.

Ensuite elle regarda les trois autres qu'elle reconnut aussi. Hélas ! mes chers fils, s'écria t-elle, est-il possible que je vous voie en cet état. Aussitôt elle les fit asseoir à table devant elle, & leur demanda qu'étaient devenus leurs gens. — Madame, notre père nous les a tous détruits ; il en eût autant fait de nous, si Dieu ne nous eût préservés : mais j'en aurai raison. En entendant cela elle pensa mourir de déplaisir. Elle commanda à un laquais de mettre leurs chevaux à l'écurie, & d'en faire bonne garde.

Pendant qu'ils étaient à table, le duc Aimon vint de la chasse, où il avait pris quatre cerfs & deux sangliers. Etant entré dans la salle, il trouva ses fils qui dînaient avec leur mère. Il ne les connut point, car il demanda à sa femme qui étaient ces gens-là. Elle lui répondit, ce sont nos fils que vous avez maltraités & chassés de par-tout, & ils ont vécu dans les bois comme des bêtes sauvages : il

Il semble que vous les avez faits pour les détruire. Je vous prie de les retirer pour ce soir, & demain ils partiront.

Aimon oyant ces paroles se mit en colère, disant : Malheureux, ne pouviez-vous pas aller par les bourgs & villages, & vous faire donner de l'argent ? Père, dit Renaud, si votre pays est en paix, les autres n'y sont pas : car vous pourriez faire cent lieues que vous ne trouveriez pas une bonne maison, tout s'est retiré dans les citadelles. Ah ! mon père, que vous nous faites tort ? Vous nous avez chassé de par-tout : vous avez tué tous nos gens, où voulez-vous que nous allions ? Puisque vous nous haïssez tant, faites-nous trancher la tête, & vous serez ami de Charlemagne. Aimon connut que Renaud disait vrai & soupira, puis il leur dit : Sortez d'ici au plutôt. Père, dit Renaud, vous parlez comme un méchant homme, mais donnez-nous quelque chose, afin que nous puissions nous éloigner de vous. Il répondit qu'il n'en ferait rien. Lors Renaud lui dit : Je connais mieux que jamais votre inimitié ; mais pourtant je ne sortirai pas de céans que je ne sache pourquoi, & prenez garde de vous repentir de nous maltraiter : certes, j'aime mieux mourir ici, que d'aller mourir de faim dans un bois. Lors il tira son épée à demi du fourreau.

Alard voyant Renaud changer de couleur, il connut qu'il était fâché, & qu'il avait quelque mauvais dessein, il l'embrassa, & lui dit : Mon frère, ne vous fâchez pas contre notre père ; il est notre souverain, il peut faire & dire ce qu'il lui plaira, & nous sommes obligés de lui obéir à peine de péché mortel.

Mon frère, dit-il, peu s'en faut que je ne crève de dépit, de voir devant moi celui qui nous devrait protéger & défendre contre tous, nous faire pire que tous. Il a fait sa paix avec Charlemagne pour nous détruire : jamais on n'a vu père si cruel envers ses enfants, car il nous chasse comme si nous étions des chiens ou des bâtards. Je suis certain que s'il faut quitter, je ferai un tel dégât qu'on en parlera long temps.

Aimon entendant ainsi parler Renaud, il en fut attendri, & se mit à pleurer, disant : Grand Dieu, qui m'avez fait tant de grace que de m'avoir donné une si belle lignée, je me croirais le plus heureux homme du monde si mes fils pouvaient habiter au pays, & avoir paix avec l'empereur, car jamais le roi Priam n'en eut de si vaillants que moi ; mais infortuné que je suis, j'ai juré à Charlemagne que je ne donnerais aucun secours à mes fils, mais au contraire que j'aiderais à les saisir pour les lui amener. Ah ! mon Dieu, ôtez-moi cette pensée, & effacez mon parjure, car je l'ai fait inconsidérément. La justice voudrait que je livras mes fils, mais la nature me le défend, & cette seule raison devrait me disculper auprès du roi.

Puis se tournant vers la duchesse, il lui dit : Madame, afin que je ne paraisse pas manquer de foi au roi, je m'en vas à la campagne, & cependant vous donnerez à nos fils ce que vous verrez leur être nécessaire : je prétends qu'ils lèvent des gens pour faire parler d'eux dans l'Europe. La dame le remercia du pouvoir qu'il lui donnait ; & d'abord elle disposa tout pour les faire habiller & changer de tout ;

puis quand ils furent bien équipés, elle les mena dans la chambre du trésor, & leur dit de prendre ce qu'ils voudraient.

Renaud se voyant ainsi regalé, remercia sa mère du bien qu'elle leur avait fait, & de les avoir remis dans l'amitié de leur père; il prit ensuite tout l'or & l'argent qu'il voulut, leva des soldats de tous côtés, & ayant choisi cinq cents beaux hommes, il les équipa de pied en cap & les fit monter sur de bons chevaux, & ensuite il dit adieu à sa mère & à ses amis. Comme il était sur le point de partir, son cousin Maugis arrivait de France; il descendit de cheval avec empressement & courut embrasser ses parents, & leur dit: Mes chers cousins, je remercie Dieu de ce qu'il m'a fait faire une si heureuse rencontre. Et moi aussi, dit Renaud, car je ne vous croyais plus en vie; mais Dieu merci je vous revois encore. D'où venez-vous maintenant? Mon cousin, dit Maugis, je viens de Paris, où j'ai promis au roi deux charges d'argent; mais je vous en donne la moitié à cause de l'amitié que je vous porte. Renaud le remercia, & l'emmena avec lui.



Comme les quatre fils d'Aimon firent bien du mal en France; comme Yon roi de Gascogne les retint à son service.

RENaud & ses frères, avec leur cousin Maugis, ayant joint leurs troupes, étaient sept cents hommes bien en point; ils passèrent par la Brie, Gatinois, Orléans, traversèrent la Loire, & firent en passant grand dégât & ravage jusqu'à Poitiers, où ils apprirent que le roi Yon était en guerre avec les Sarrasins. Maugis dit à Renaud: Mon cousin, le roi de Gascogne est un roi de grand

renom, allons vers lui & nous le servirons. Renaud le trouva bon ; ils prirent la route de Bordeaux, & ils trouvèrent le roi Yon bien accompagné de chevaliers ; ils consultèrent ensemble, & dirent que si Yon ne les occupait pas, ils iraient servir Borgon le Sarrasin, qui avait conquis la Provence & le Languedoc. Mon cousin, dit Renaud, vous parlez bien.

Aussitôt ils allèrent se désarmer, prirent des habits honorables & s'en allèrent au palais avec une grande suite de monde. Quand ils passaient par les rues, les habitants sortaient de leurs maisons pour les voir, & particulièrement Renaud qui avait huit pieds de hauteur. Le capitaine des gardes voyant Renaud si bel homme & si bien escorté, alla à sa rencontre & lui dit : Monseigneur, soyez le bienvenu, qu'est-ce que vous demandez ? — Je voudrais parler au roi. — Monseigneur, le roi est maintenant en la salle du conseil d'état, où il cherche des moyens de se défendre d'un puissant ennemi qu'il a sur les bras, qui brûle & saccage tout le pays par où il passe, & le bruit court qu'il est à présent dans Toulouse avec une forte armée.

Renaud entendant ce discours lui dit : Ce Borgon est-il si puissant qu'on le fait ? En parlant ensemble le roi arriva & fut surpris de voir ces étrangers dans son palais. Ils le saluèrent fort civilement & dirent : Sire, nous sommes ici pour offrir à votre majesté nos très-humbles services. — Messieurs, vos offres ne sont point de refus, je les accepte ; mais, messieurs, il ne vous déplaira pas si j'ose vous demander qui vous êtes. Sire, dit Renaud, nous sommes les fils d'Aimon, duc de Dordonne, chevaliers de l'empereur Charlemagne, lequel nous ayant chassés de ses états à cause d'un accident arrivé entre nous, nous a attiré la haine de notre père & fait déshériter de nos biens ; ce qui nous oblige à errer ainsi par le monde, cherchant un asile plus assuré que notre propre domaine, ce que nous avons cru ne pouvoir mieux trouver qu'auprès de votre majesté. Nous ne vous demandons aucune solde, mais seulement qu'après avoir servi votre majesté, vous nous donnerez du secours contre nos ennemis.

Yon fut bien surpris d'un tel discours, & levant les yeux au ciel, il remercia Dieu de la grace qu'il lui fesait de lui envoyer ce secours. Il connut bien que c'était un coup de la providence ; il accepta leurs offres, & leur promit en foi de roi, que si jamais ils avaient guerre il les servirait de tout son pouvoir.

Borgon étant dans Toulouse fit assembler son conseil, & dit : Mes amis, vous savez que quand le fer est chaud, il faut le battre ; vous m'entendez bien. Il me semble que les blés sont grands, il faut descendre à Bordeaux, parce que nos chevaux trouveront de quoi manger. Il partit le lendemain avec vingt mille cavaliers & vint camper devant Bordeaux, puis il envoya quatre cents Sarrasins bien montés pour gâter le pays jusqu'auprès de la ville.

Le roi sachant cela fit armer son peuple ; & d'abord les quatre fils d'Aimon & leur troupe furent à cheval & se présentèrent au

roi Yon. Renaud lui dit : Sire, ne craignez rien, j'espère que Dieu nous aidera, & que nos ennemis ne retourneront pas tous en leur pays. Ami, dit Yon, allez devant, je vous suivrai. Renaud sort de Bordeaux monté sur Bayard qui jetait le feu par les yeux, & le pousse contre l'ennemi. Ses gens le suivirent, & firent un tel carnage que la terre était couverte de Sarrasins. Borgon voyant la défaite de son avant-garde, s'avança avec le gros de sa cavalerie pour faire tête à l'armée d'Yon.

Renaud ne s'en effraya point, au contraire il anima ses gens en leur disant : Mes amis, c'est aujourdhui qu'il faut exterminer tous ces Sarrasins, & planter la Croix de J. C. au milieu de leur camp. Borgon poussa contre les Chrétiens & leur fit du mal; mais Renaud lui fit bientôt tourner le dos; car après avoir perdu beaucoup de monde, il s'enfuit, & abandonna son armée qui fut taillée en pièces. Renaud voyant que Borgon fuyait, le poursuivit, le combattit & le mit à bas. Borgon s'étant relevé porta la main au sabre pour se défendre. Renaud voyant cela, dit qu'il ne voulait pas se prévaloir de son avantage, & qu'il passerait pour lâche s'il combattait à cheval un homme à pied : il mit donc pied à terre, & ils se battirent rudement. Quand le cheval de Borgon se vit libre il s'enfuit, mais Bayard l'atteignit bientôt : il se jeta dessus, & de ses dents le prit par le crin & le ramena à son maître.

Borgon voyant la force & l'adresse de Renaud fut bien étonné, & eut peur de perdre la vie. Il recula un peu, & dit à Renaud : Brave chevalier, je te prie par l'amour que tu as pour ton Dieu, de me donner trève, & je te ferai maître de tout ce que j'ai au monde. Je ne veux pas, dit Renaud, car j'ai juré au roi Yon de l'aider contre tous ses ennemis, & il m'a promis la pareille : mais si tu te veux faire baptiser, je te donne quartier. Borgon se rendit à discrétion.

Ils remontèrent tous deux à cheval & vinrent à Bordeaux, où ils trouvèrent le roi Yon. Renaud lui dit : Sire, voici Borgon, je vous prie qu'il n'ait aucun mal. Quand ses frères & Maugis virent cela, ils furent joyeux. Le roi les mena au Louvre où ils furent bien traités; il dit à ses princes qu'il serait obligé toute sa vie aux quatre fils d'Aimon, d'avoir mis la Gascogne en paix. Il leur donna tout le butin des ennemis qu'ils distribuèrent aux soldats.

Le roi avait une sœur fort belle, qui oyant réciter les beaux faits de Renaud, appela un chevalier nommé Gautier, & lui demanda si ce qu'on disait de Renaud était vrai? Il lui dit que c'était le meilleur chevalier du monde; car, dit-il, il a pris le roi des Sarrasins, & nous a délivrés de ces cruels ennemis. La princesse oyant cela en fut bien aise. Borgon dit au roi : Sire, si votre majesté me veut délivrer de ma captivité & tous mes gens, je vous donnerai dix charges d'or. Yon lui dit qu'il parlerait à Renaud, puis il verrait.

Le roi ayant assemblé son conseil proposa ce que Borgon avait dit, & le conseil s'étant accordé, Borgon leur délivra dix charges d'or qu'Yon voulut donner aux quatre fils d'Aimon, mais ils le remercièrent. Etant allés à la chasse, ils prirent quatre bêtes sauvages

qu'ils donnèrent au roi. En passant au bord de la rivière de Gironde, ils virent une terre élevée propre pour bâtir un château. Ils demandèrent cette place au roi, qui la leur donna.

Renaud prenant congé du roi lui dit : Sire, je ne sais si nos services vous sont agréables, mais si votre majesté voulait nous permettre de nous retirer, nous lui serions obligés. Ah ! messieurs, dit le roi, demandez-moi ce qu'il vous plaira & ne me quittez pas. Sire, dit Renaud, nous ne vous quitterons pas, accordez-nous une grace : en chassant près de Gironde, j'ai vu un lieu propre pour bâtir un château de plaisance, & si c'est votre volonté nous l'y ferons bâtir. Le roi Yon dit que c'était peu de chose, qu'il leur donnait telle place qu'ils voudraient dans son royaume, & qu'outre cela il leur donnait dix mille marcs d'argent par mois.

Le lendemain le roi partit avec les quatre fils d'Aimon & vingt chevaliers de sa garde, ils visitèrent l'endroit susdit, qu'ils trouvèrent fort propre : mais un chevalier tira le roi à part, & lui dit : Sire, à quoi pensez-vous : si vous permettez de bâtir ici un fort, avec le temps vous aurez des maîtres chez vous.

Le roi réfléchissant sur ces paroles, vit bien que le chevalier disait vrai, mais il n'osait se rétracter. Renaud connaissant quelque chose, lui dit : Sire, ne craignez rien de ma fidélité, je vous jure que ce que j'en fais n'est que pour éviter la persécution de Charlemagne : en tuant son neveu Bertelot, je ne crois pas lui avoir fait tort, car il m'avait insulté & blessé, & je me suis défendu : mais je vous promets de vous servir en toute occasion.

D'abord il fit venir des ingénieurs pour faire le plan de son château & mettre la main à l'œuvre. En premier lieu il fit faire des remparts de brique fort épais, puis il fit faire le corps de logis & le donjon. Après cela il le fortifia de quatre bastions & d'un ouvrage à corne qui aboutissait à la rivière. Ce château étant achevé, le roi le vint voir, & Renaud lui fit examiner toutes les particularités qu'il admira fort, & principalement la fontaine qui était au milieu.

Le roi dit en riant, comment appelez-vous ce château ? Sire, dit Renaud, il n'est pas encore baptisé : nous vous attendions pour lui donner son nom. Il s'appelera *Montauban*, dit le roi. Puis il fit publier que quiconque voudrait s'établir à Montauban, il les exempterait de toute charge pendant dix ans. Les peuples circonvoisins sachant cette franchise vinrent de tous côtés s'y établir : & sachant que Renaud était ami du roi, cela les incitait davantage.

Quelques courtisans dirent au roi de prendre garde que Montauban était bien fort, & que ses maîtres étaient à craindre. Un chevalier lui dit : Sire, je vous conseille, pour vous maintenir ami de ces princes, de faire alliance avec eux, & de donner votre sœur en mariage à l'incomparable Renaud, ce qui vous fera redouter de tout le monde.

Le premier jour de mai Renaud s'en alla de Montauban à Bordeaux voir le roi Yon avec son frère Alard. Le roi sachant leur arrivée, vint au-devant pour les embrasser. Quand ils eurent dîné,

ils se divertirent ensemble, & comme ils jouaient, le vieux chevalier qui avait parlé de mariage survint, les salua & dit : J'ai songé cette nuit que Renaud était monté sur un puits, que tout le peuple s'inclinait devant lui, & que le roi lui donnait un épervier muet, qu'il venait un énorme sanglier du côté de la Gironde qui fesait grand fracas, & qu'il n'y eut que Renaud qui pût l'arrêter, je ne sais ce que cela signifie. Alors le docteur Bernard dit qu'il allait expliquer ce songe. Le puits, dit-il, signifie le château que Renaud a fait faire, les habitants de ce château sont le peuple qui s'inclinait devant lui ; le don du roi, qu'il prendrait sa sœur en mariage ; & le sanglier, qu'un grand prince attaquera le roi Yon, & que Renaud le défendra. J'accorde le mariage, dit le roi. Renaud répondit : il ne tiendra pas à moi ; ni à moi, répliqua la princesse.



Le Roi ayant reçu plusieurs services de Renaud lui donna sa sœur Clarice en mariage, dont il eut des enfants qui furent amenés à l'Empereur Charlemagne qui les reçut admirablement.

LE mariage étant convenu de part & d'autre, le roi Yon alla trouver sa sœur dans son appartement & lui dit qu'il venait d'arrêter son mariage. — Avec qui, mon cher frère, s'il vous plaît, me mariez-vous ? — Avec le généreux Renaud.

La pucelle en fut joyeuse, & dit au roi qu'elle consentait à tout ce qu'il ferait. Alors Yon dit à Renaud devant tous : Vaillant chevalier, je vous donne ma sœur pour épouse. Sire, dit Renaud, je vous remercie. Ils allèrent à l'église, où l'archevêque Ardouin les épousa à la vue de tous les habitants de Bordeaux.

Les cérémonies nuptiales étant faites, Renaud partit avec sa femme pour Montauban, où ils furent reçus avec grand honneur de tout le peuple qui était venu au-devant d'eux.



Charlemagne somme Yon de lui livrer ses ennemis ; Roland est fait Chevalier, & Renaud gagne la couronne du Roi à la course.

CHarlemagne ayant remporté une victoire sur les Sarrasins, fit vœu d'aller à S. Jacques en Galice. Il mena avec lui Ogier le Danois, Nesme de Bavière & plusieurs autres seigneurs. Le roi ayant fait sa dévotion offrit dix marcs d'or, traversa l'Espagne, vint à Toulouse, & de-là à Montauban, où il admira le château nouvellement construit, & dit que le roi Yon voulait faire la guerre, puisqu'il fesait bâtir des citadelles si fortes. Il demanda à un homme du pays le nom de ce fort. Sire, dit-il, il s'appelle Montauban, & c'est Renaud fils d'Aimon qui l'a fait construire.

L'empereur irrité dit à Ogier & à Nesme d'aller dire au roi Yon de lui livrer les quatre frères, qu'autrement il lui déclarait la guerre. Sire, dit Ogier, nous vous obéirons, mais faites-nous escorter de cent chevaliers. Quand Ogier fut arrivé à Bordeaux, on lui dit que le roi Yon était à Montauban. Il s'en retourna, & sur sa route il rencontra Yon avec Renaud qui allaient à Bordeaux.

Ogier salua le roi Yon & lui dit : Sire, Charlemagne nous envoie vous demander les quatre fils d'Aimon que vous gardez en votre pays, & de nous donner aussi cent chevaliers pour les conduire en sureté jusqu'à Paris ; si vous le refusez, il vous déclare la guerre.

Ogier, dit le roi Yon, il eſt vrai que j'ai retenu les quatre fils d'Aimon, mais c'eſt Dieu qui les envoya à mon ſecours; je vous proteſte que ſans eux les Sarraſins auraient envahi la France, auſſi-bien que nos provinces, & en reconnaiſſance j'ai donné ma ſœur à Renaud pour épouſe; c'eſt pourquoi je ſerais un méchant homme ſi je trahiſſais mon ſang & mes bienfaicteurs. Je vous prie donc de dire à Charlemagne que je ſuis bien ſon ſerviteur, mais qu'il ne me conſeillerait pas de faire cette lâcheté. Après cela Renaud prit la parole, & lui dit: Ogier, dites à Charlemagne qu'il fera comme il voudra. L'empereur fut irrité de cette réponſe, & ruminant ſur cela, il ſurvint un beau jeune homme qui avait avec lui trente jeunes écuyers, lequel ſalua l'empereur fort civilement: Ami, ſoyez le bienvenu. Qui êtes-vous? Sire, je m'appelle Roland, je ſuis fils de votre ſœur & du duc Milon. Le roi fut bien joyeux, & le baiſa pluſieurs fois, en lui diſant: Neveu, je vous ferai demain mon chevalier, afin de combattre Renaud fils d'Aimon. Sire, dit Roland, je ferai votre commandement, & vous promets que Renaud n'aura point de quartier, car il tua mon couſin Bertelot, & j'en veux tirer vengeance.

Le lendemain matin Charlemagne fit ſon neveu chevalier avec l'applaudiſſement de toute la cour. Et ainſi que la fête ſe feſait, il vint un courrier de Boulogne demander ſecours à l'empereur contre les Sarraſins qui tenaient la ville aſſiégée, ou autrement ils étaient perdus. Le roi fut ſurpris de cette nouvelle. Roland lui dit: Sire, donnez-moi des gens, & j'irai faire lever le ſiége aux Sarraſins devant Boulogne. Le roi lui dit: Mon neveu, je me repoſe ſur votre vaillance, je conſens que vous y alliez. Il lui donna vingt mille hommes bien équipés, & lui recommanda d'en avoir ſoin & de remporter la victoire.

Ils arrivèrent la nuit près du camp ennemi & s'embuſquèrent dans des bois. A l'aube du jour ils virent les Sarraſins qui emmenaient grand nombre de priſonniers, bœufs & moutons. Roland & ſon armée ſe jetèrent deſſus, délivrèrent les eſclaves & ramenèrent le bétail. Quand ceux du camp aſſiegeant ouïrent le bruit, ils vinrent au ſecours de leurs gens. Roland ſe jeta ſur eux & en fit un tel carnage, que la terre était couverte d'hommes & de chevaux morts, & fit priſonnier le roi Accupa qui les commandait. Les infidelles voyant leur perte prirent la fuite, & les Français voyant cela les pourſuivirent, & les taillèrent en pièces, ou les firent priſonniers. Accupa dit à Roland de l'emmener à l'empereur Charlemagne. Ils retournèrent en France avec leurs priſonniers. Charlemagne ſachant leur arrivée, alla au-devant d'eux pour les recevoir, & d'abord que Roland l'aperçut, il mit pied à terre & lui fit de grandes ſoumiſſions.

Roland lui préſentant Accupa, lui dit: Sire, il nous a promis de ſe faire Chrétien & toute ſa famille, & qu'il vous payera un tribut annuel, ſi vous lui voulez faire grace. Neveu, dit-il, je ne me fie pas à lui, il faut le mettre en priſon. Enſuite Charlemagne dit au

duc Nesme : Hé bien que dites vous de mon neveu Roland ? Sire, dit-il, je ne crois pas qu'au monde on trouvât son pareil, il a tout seul défait les ennemis, & s'il avait un cheval plus fort il n'y a nul chevalier qui le renversât.

Comment ferons-nous, dit Charlemagne, pour trouver un bon cheval ? Nesme lui dit qu'il fallait faire assembler toute sa noblesse, & promettre sa couronne d'or pour prix à celui qui courirait le mieux. & par ce moyen vous connaîtrez le meilleur cheval que vous pourrez ensuite acheter. Voilà qui est bien, dit le roi. D'abord il fit faire l'assemblée, & proposa ce que Nesme avait dit.

Un homme de Montaubau étant à Paris apprit ce qui se passait & le rapporta à Renaud, qui fut bien aise de ces nouvelles & se mit à rire, disant à Maugis : Charlemagne verra le meilleur tour du monde, je lui aurai sa couronne sans qu'il le connaisse. Cousin, dit Maugis, si vous y allez, souffrez que je vous fasse compagnie, & menons avec nous des écuyers bien en point. Renaud voyant que le temps était propre pour partir, appela ses trois frères, & ils partirent ensemble. Renaud dit à son épouse de bien garder le château, qu'il serait bientôt de retour.

Quand ils furent à Orléans, on leur demanda d'où ils étaient. Maugis répondit nous sommes Béarnais, nous allons à Paris pour essayer nos chevaux, & pour gagner le prix que le roi a promis, & passèrent outre. La veille de S. Jean, Renaud & sa troupe logèrent au faubourg S. Antoine, & comme ils arrivèrent, les gens du roi leur demandèrent qui ils étaient. Maugis répondit qu'il était de Péronne. Ami, lui dit Nesme, ne sauriez-vous pas des nouvelles de Renaud fils d'Aimon ? Oui, dit Maugis, il n'y a que deux jours que je l'ai quitté. Nesme voyant que Renaud ne disait mot, demanda qui il était. Monsieur, répondit Maugis, c'est un homme qui ne sait pas parler Français ; il lui dit, mon ami, d'où es-tu ? Renaud répondit : *y ne sai point France ou Breton parler cheval à Paris couronne roi nos draps nemis gagner mi.*

Alors le duc Nesme se mit à rire en disant, qui diable t'a si bien appris à parler Français ? tu ressembles mieux à un fou qu'à un évêque & s'en alla. Etant au faubourg S. Antoine ils arrangèrent leurs chevaux, Maugis prit de la soie & en lia un pied à Bayard, puis avec une certaine drogue dont il le frotta, il le rendit tout blanc, & il oignit aussi le visage de Renaud d'une pommade qui le fit paraître âgé d'environ vingt ans.

Quand il eut ainsi accommodé Renaud & son cheval, il dit à ses cousins, ne les ai je pas bien transfigurés ? qu'en dites-vous ? Ils se mirent à rire. Charlemagne voyant que toute sa noblesse était venue appela le duc Nesme, Ogier le Danois & Fouques de Montmorillon, & leur dit : Seigneurs, prenez cent chevaliers & allez-vous-en sur le chemin d'Orléans & ne laissez passer personne sans savoir qui c'est, car je crains que Renaud ne vienne. Ils s'en allèrent donc & s'arrêtèrent au Bourg-la-Reine, où ils demeurèrent longtemps, & n'ayant vu passer personne ils s'en retournèrent à Paris.

Le lendemain ils allèrent entendre la messe avec les autres ; le service fait, le roi monta à cheval & se rendit au lieu destiné. Renaud & Maugis suivirent le roi, & Bayard allait toujours boiteux, & alors le roi commanda que sa couronne fût mise au bout des lices avec cinq cents marcs d'argent & les draps de soie proposés. Aussitôt le duc Nesme & Ogier firent son commandement. Quand tout fut prêt, le roi recommanda aux chevaliers de n'avoir aucune dispute entr'eux. Ils se moquaient de Renaud & de son cheval qui clochait ; mais ils ne savaient pas la finesse qui était faite : car quand Maugis vit que le signal de la course se donnait, il délia subtilement les pieds de Bayard, qui eut bientôt devancé les autres, quoiqu'ils eussent parti devant.

Quand ceux qui gardaient les lices virent Bayard courir ainsi, ils furent bien étonnés, & disaient entr'eux : Il n'y a qu'un moment que ce cheval était boiteux, & à présent il les passe tous. L'empereur dit au duc de Normandie : Vit-on jamais de plus beaux chevaux qu'il y a ici ? Non certes, dit Richard ; mais ce blanc les a tous passés, il ressemble bien à Bayard ; & s'il était du poil, je dirais que c'est lui, & celui qui le monte est un homme adroit.

Renaud étant le premier au bout de la course, prit la couronne & laissa le reste, puis revint vers le roi qui lui dit : Ami, si vous voulez ma couronne, elle est à vous ; & si vous voulez me vendre votre cheval, je vous en donnerai ce qu'il vous plaira. Par ma foi, dit Renaud, je ne l'ai pas amené ici pour le vendre ; je suis Renaud, qui emporte votre couronne ; cherchez un autre cheval pour Roland, car le mien me fait besoin. Ensuite il piqua son Bayard, qui disparut comme un éclair.

Charlemagne entendant cela, pensa mourir de dépit, & cria à haute voix de courir après pour le prendre. Les chevaliers obéirent ; mais leur poursuite ne servit de rien, car Bayard les laissait bien derrière lui. Il passa la Seine à la nage ; & étant au delà, le roi lui fit dire de lui rendre sa couronne, qu'il lui donnait trève pour deux ans, & la valeur en argent de ce qu'elle valait. Par ma foi, dit Renaud, c'est un gage précieux, je le veux garder, & j'en ferai mettre l'escarboucle au plus haut de la tour de mon château, pour servir de fanal aux passants.

Charlemagne fut encore plus irrité qu'auparavant, & ne sachant que dire, il s'en retourna tout confus. Cependant Renaud galopa sans s'arrêter jusqu'à Melun, où il rencontra ses frères qui l'attendaient avec impatience. Ils s'embrassèrent amicalement, & comme ils se félicitaient, voici Maugis qui arrive ; il leur dit qu'il fallait partir promptement, parce que les gens de Charlemagne les poursuivaient. En peu de temps ils arrivèrent à Orléans, où ils passèrent la Loire, & firent tant qu'ils arrivèrent à Montauban, où ils furent bien accueillis de dame Claire & de tous ceux du château. Renaud raconta le sujet de son voyage à Paris, & comment il avait gagné la couronne de Charlemagne, ce qui leur fit un grand plaisir.



Comme Charlemagne assiégea Montauban, & comme au commencement Renaud gagna la bataille.

PEndant que les quatre fils d'Aimon étaient à Montauban, Charlemagne projetait d'en aller faire le siége. Il fit assembler son conseil, & dit : Seigneurs, comment ferai-je pour me venger de Renaud ? vous savez qu'il s'est moqué de moi ; si je ne rattrape ma couronne, j'en mourrai de déplaisir. Sire, dit Roland, si vous voulez, nous irons ravager son pays, & si nous prenons le roi de Gascogne, faites en faire telle justice qu'il en soit parlé. Mon neveu, dit l'empereur, vous parlez sagement. Ensuite Nesme lui conseilla d'exterminer toute cette engeance. Sire, faites publier que vos troupes se tiennent prêtes à se mettre en campagne à la Chandeleur, & faites provision de vivres pour sept ans, afin d'avoir Montauban par famine, si on ne peut s'en rendre maître autrement.

Charlemagne remercia le duc Nesme, & lui promit de suivre son avis. Il fit faire une lettre circulaire qu'il envoya par tout son empire, contenant que tout homme qui avait accoutumé de porter les armes se rendît à Paris au commencement de Février. Tous les militaires du royaume se disposèrent à obéir aux ordres de l'empereur. Le concours en fut si grand qu'ils ne purent pas tous loger dans Paris. Charlemagne ayant fait assembler tous les seigneurs de ses états, leur tint ce discours : Messieurs, vous savez que quarante rois sont mes tributaires, & cependant le roi de Gascogne a donné un asile à mes ennemis mortels dans son royaume, ce sont les quatre fils d'Aimon ; vous n'ignorez pas tout ce qu'ils m'ont fait,

j'en veux tirer vengeance, & je vous ai appelés pour m'aider.

Sire, dit le comte de Nanteuil, vous voyez bien que nous venons d'Allemagne, & que nous sommes las ; dispensez-nous, s'il vous plaît, de faire cette campagne, & faites marcher ceux qui n'ont pas servi. Ce discours ne plut pas au roi, qui dit qu'il menerait en Gascogne toute la jeunesse qu'il trouverait, afin de les instruire. Sire, dit Nesme, vous parlez sagement, car ces jeunes gens sont contents qu'on les essaye. Ainsi veux-je faire, lui dit l'empereur ; & après que j'aurai battu le roi Yon & pris les quatre fils d'Aimon, je donnerai la Gascogne aux jeunes chevaliers.

Pendant ce discours un espion de Renaud ne manqua pas d'en avertir son maître, qui fut bien aise de cet avis. Aussitôt il dit à ses frères : Ne vous étonnez pas, nous verrons comme Roland & Olivier se porteront contre nous. Ensuite il passa dans la salle, où il trouva Maugis avec ses chevaliers, & leur dit : Messieurs, je vous annonce que Charlemagne nous vient assiéger, & qu'il amène avec lui toutes les forces de France. Songeons à les bien recevoir, ils trouveront plus de résistance qu'ils ne pensent.

Alard prenant la parole dit : Mon frère, pourvu que Dieu nous conserve en vie, j'espère que nous vaincrons nos ennemis. Charlemagne songea à ce que lui avait dit le comte de Nanteuil ; c'est pourquoi il fit publier que tous ses gens se trouvassent à Paris aux fêtes de Pâques, pour tenir un conseil général. Le premier qui vint fut Richard de Normandie, qui amena plusieurs braves chevaliers & les présenta à Charlemagne. Puis vint Samson de Bretagne, qui amena aussi une fort belle compagnie. Après vint Désir d'Espagne, avec six mille hommes ; ensuite Geofroi comte d'Avignon, suivi de beaucoup de monde ; puis Berraut d'Allemagne, qui en avait aussi amené une grande quantité. Enfin l'archevêque Turpin arriva menant avec lui une fort belle compagnie, ce qui fit grand plaisir au roi, parce qu'il était un de ses premiers conseillers.

Quand toute l'armée fut assemblée, il faisait si cher vivre à Paris, que si elle y eût séjourné quelque temps, le menu peuple serait mort de faim ; mais le roi en ayant fait la revue, la fit marcher aussitôt. Il s'y trouva trente mille jeunes chevaliers, & plus de soixante mille vieux. Le roi nomma Roland général de l'armée, qui prit le chemin de Montauban, où étant arrivé il investit la place & voulait d'abord donner l'assaut ; mais Charlemagne dit qu'il fallait auparavant les faire sommer à se rendre, & s'ils refusaient, on donnerait l'assaut.

Alors il fit monter sur une mule un chevalier tout désarmé, qui s'avança jusqu'à la porte du château, & demanda à parler à Renaud. Quand ceux qui gardaient la porte virent que c'était un messager, ils le firent entrer & le conduisirent à Renaud, à qui il dit, après l'avoir salué humblement : Sire, l'empereur Charlemagne vous mande que si vous voulez vous rendre à lui, & lui livrer votre frère Richard pour en faire à sa volonté, il vous pardonnera, & si vous le refusez, il va assaillir votre château, & s'il vous prend, il en fera une cruelle justice.

Renaud lui répondit en souriant : Ami, dites à votre maître que je ne suis pas si lâche que de vendre mes frères, si j'avais fait ce fatricide, lui-même m'en blâmerait ; mais dites-lui, s'il vous plaît, que moi & mes frères nous sommes ses serviteurs, & nous soumettons à lui comme à notre souverain, pourvu qu'il nous pardonne le passé ; que s'il ne veut pas le faire, Dieu nous assistera.

Le messager s'en retourna, & raconta à Charlemagne ce que Renaud lui avait dit. Le roi resta tout pensif, connaissant bien qu'il lui disait la vérité. Il appela le duc Nesme & Ogier le Danois, & leur dit : Seigneurs, Renaud ne veut pas obéir à ma volonté, c'est pourquoi il faut assiéger le château. Sire, dit Nesme, j'ai pourtant ouï dire qu'il vous fesait de belles offres, & qu'il ne tient qu'à vous d'avoir le château & tout ce qu'il contient, si vous leur voulez laisser la vie ; vous savez que ce sont des gens qui vous peuvent être utiles, & que s'ils sont une fois à votre service vous serez plus craint du monde. Je ne vous conseille pas d'assiéger leur château, car il y va périr beaucoup de monde ; les quatre fils d'Aimon & leur cousin Maugis qui est avec eux, ne sont pas gens à se laisser prendre si facilement : d'ailleurs ils ont eu la précaution de se munir de tout ; vous en ferez pourtant comme il vous plaira, je suis prêt à suivre vos ordres.

Charlemagne fit approcher ses gens du château, & commanda de mettre sa tente auprès de la porte. D'abord il y eut plus de dix mille tentes autour de Montauban. Quand l'armée fut campée, Roland prit dix mille jeunes chevaliers, & vint camper à l'autre porte, en un lieu nommé Balançon. Il y avait une rivière large & profonde, au bord de laquelle on dressa sa tente, sur laquelle par fierté il fit mettre un dragon.

Roland ayant considéré la situation de la place & les fortifications des dehors, dit qu'il ne s'étonnait pas si les fils d'Aimon fesaient la guerre à son oncle, vu qu'ils avaient une aussi bonne retraite : je ne crois pas, dit-il, que cette place soit prise de long-temps. Olivier dit qu'ils en avaient pris de plus fortes ; car, dit-il, n'avons-nous pas pris Lozanne, & abattu la grande tour de Constantinople ? je crois que Montauban n'est pas plus fort, & si les fils d'Aimon ne se rendent, ils sont en danger de mort. Ils n'en feront rien, dit Roland, & je vous jure qu'avant de les voir rendre, il y en a plusieurs dans l'armée qui voudraient être à Paris.

Un jour Roland vit quantité d'oiseaux sur la rivière, & il dit à l'archevêque Turpin & à ses barons : Ne sommes-nous pas bien logés, nous avons le gibier & le poisson devant nous, allons en prendre avec nos faucons. Sire, dit l'archevêque, vous y pouvez aller, mais je ne bougerai point. Roland & Olivier s'en allèrent & avec eux trente de leurs meilleurs chevaliers. Ils prirent leurs faucons, & vinrent désarmés se divertir au bord de la rivière, où ils prirent beaucoup d'oiseaux. Turpin & Ogier étaient devant leurs tentes, qui parlaient à un vieux chevalier comment Troye avait été prise. Cependant un espion qui était au camp du roi,

vint avertir Renaud de ce qui se passait. Aussitôt il avertit ses frères & Maugis, & leur dit que Roland & Olivier, avec trente des meilleurs barons de l'armée, étaient allé chasser à la plaine de Balançon ; que ferons-nous, dit Renaud ? Cousin, répondit Maugis, il ne tient qu'à nous de les tuer ; ne vous souvient-il pas qu'un messager vous dit que Charlemagne avait laissé tous les anciens chevaliers de son royaume, en avait pris de nouveaux, & leur avait promis toute la Gascogne ; dans cette espérance Roland & Olivier sont devenus si orgueilleux, qu'ils s'imaginent qu'il n'y a pas leurs pareils dans le monde ; mais si vous me voulez croire, ils seront bien attrapés.

Renaud voyant tous ses gens prêts, passa par la fausse porte & se rendit à Balançon avec quatre mille chevaliers, & montrant à ses gens le camp des Français, il leur dit : Amis, si nous gagnons la bataille, je vous donne tout le butin. Monseigneur, lui répondirent-ils, vous ayant pour général, nous vaincrions le diable. L'archevêque Turpin gardait le camp, & en regardant par le bois il aperçut les ennemis, ce qui le surprit beaucoup. Il appela aussitôt Ogier le Danois, & mit l'épouvante dans toute l'armée.

Renaud se voyant découvert encouragea ses gens, & dit à Maugis de demeurer dans le bois avec mille chevaliers jusqu'à ce qu'il fût besoin de le secourir. Maugis fit son commandement. Renaud piqua son cheval, & le premier qu'il rencontra fut Aimeri comte de Nicol, à qui il passa sa lance au-travers du corps ; ensuite il lui arracha son épée, & en fit un tel fracas que tous fuyaient devant lui. Il se mit à crier : Où sont Roland & Olivier qui nous appelaient traîtres, nous leur ferons voir le contraire.

Quand l'archevêque Turpin vit Renaud, il courut sur lui à toute bride. Ils se donnèrent de si rudes coups, qu'ils brisèrent leurs lances, mais il ne tomba ni l'un ni l'autre. Renaud ayant cassé sa lance lui donna un si grand coup d'épée sur son casque, qu'il le fit chanceler ; ensuite il lui dit : Père, est-ce vous qui vous estimez tant ? vous seriez mieux dans votre Eglise à dire votre office. Enfin tout le camp se troubla de part & d'autre, & il y eut tant de coups portés que la terre était couverte de morts. Alors Ogier arriva monté sur Broifort, il frappa Richard de telle force, que son cheval se renversant il perdit la coiffe de son casque. Richard se voyant ainsi, mit l'épée à la main & se défendit avec courage. Ogier passa outre, & Renaud voyant son frère Richard à bas courut contre Ogier, & lui porta un si grand coup qu'il abattit le cheval & le cavalier, prit Broifort par la bride & dit à Ogier : Vous avez mal fait de combattre contre mon frère, vous devriez nous aider contre nos ennemis, vous n'en agissez pas en cousin ; mais pourtant reprenez votre cheval, à condition qu'en semblable cas vous nous rendrez la pareille. Rien de plus juste, répondit Ogier.

Maugis voyant le combat échauffé se mit au fort de la mêlée, & frappant à droite & à gauche, il fit un terrible carnage. Les ennemis déja lassés se virent contraints de prendre la fuite, &

d'abandonner leur camp qui fut au pillage. Maugis vint à la tente de Roland, emporta le dragon qui était dessus, & le mit au haut de la tour de Montauban. Quand ils furent désarmés, Renaud fit apporter le butin devant lui, & le distribua à ses gens. L'empereur voyant le dragon sur la tour du château, crut que Roland l'avait pris, mais il se trompait bien.

Comme les quatre fils d'Aimon furent trahis & vendus à Charlemagne par Yon roi de Gascogne.

PEndant que Roland & Olivier étaient à la chasse aux oiseaux, les quatre fils d'Aimon chassaient des hommes & des chevaux. En revenant au camp, Rambeau, le franc chevalier, leur alla au-devant, qui leur dit : Vous pouvez vendre vos oiseaux bien chers, car ils vous coûtent beaucoup : les fils d'Aimon ont enlevés plusieurs chevaliers & chevaux, & vous pouvez voir votre dragon sur la tour de leur château. Quand Roland ouït cela, il pensa mourir de déplaisir & resta comme immobile : ha ! dit-il, que dira mon oncle ? Turpin & les autres seigneurs le consolèrent, lui disant que dans la guerre il se fesait tous les jours des cas pareils, & qu'avant trois jours il aurait sa revanche. Seigneurs, dit Roland, je m'attends à votre prudence. Ils allèrent vers Charlemagne ; après eux venaient plus de cent gentilshommes à pied, à cause qu'ils avaient perdu leurs chevaux. Quand ils furent au camp, Roland fut deux jours dans la tente du duc Nesme sans paraître, de la honte qu'il avait. Cependant l'archevêque Turpin alla voir Charlemagne, & lui dit : Sire, je vous prie de m'excuser si je vous dis une pauvre nouvelle. Quoi ? dit-il. — C'est que les fils d'Aimon nous ont battus & emmené tout ce qui était dans nos tentes, le dragon de Roland, & plusieurs prisonniers.

L'empereur en fut si fâché, qu'il jura par S. Denis qu'il s'en vengerait. Lors il manda à tous ses princes de venir sous son pavillon, & leur dit : Seigneurs, je veux vous faire part d'une nouvelle que je viens d'apprendre, c'est que les fils d'Aimon ont battu mes gens, & fait un grand butin : comment ferons-nous pour avoir leur château ? Personne ne disant mot, Nesme prit la parole, & lui dit : Sire, je ne vous conseille pas d'assiéger Montauban, mais de mander au roi Yon qu'il mette vos ennemis entre vos mains, ou qu'autrement vous lui ferez une rude guerre. Le roi lui dépêcha sur-le-champ un héraut avec des lettres de cachet contenant sa volonté.

Le roi Yon fut fort surpris de ce messager, ne s'attendant point à cela ; & ayant assez ruminé en soi-même, il dit au messager que dans deux jours il lui ferait réponse. Sire, dit-il, je l'attendrai. Le roi entra dans sa chambre avec huit princes, & leur dit : Seigneurs, j'ai une affaire importante à vous communiquer ; c'est que Charlemagne est dans mon pays avec cent mille hommes, & m'écrit que si je ne lui mets entre les mains les quatre fils d'Aimon, il ruinera mes états & me détrônera ; que me dites-vous sur cela ? Alors Godefroi neveu du roi se leva, & lui dit : Sire, je ne vous

conseille point de trahir vos amis & bons serviteurs, car cela vous serait un reproche éternel à vous & aux autres; & d'ailleurs Renaud étant votre beau-frère, voudriez-vous trahir votre sang ! Ils vous ont aidé à chasser les Sarrasins qui ravageaient votre pays, & pour récompense vous voulez les livrer à leur plus grand ennemi, pour leur voir arracher la vie par la main d'un bourreau ! Il vaut mieux tâcher de les faire évader, peut-être trouveront-ils quelque asile plus assuré sur les terres d'un autre Prince : car il serait dommage que ces gens-là périssent.

Le comte d'Anson prit la parole, & dit : Sire, vous savez que le duc d'Aigremont tua Lohier fils de Charlemagne, & que cette mort fut vengée dans la plaine de Soissons par Ganelon : les fils d'Aimon se vengèrent sur Bertelot neveu de Charlemagne, & comme vous savez que c'est un puissant monarque, je vous conseille d'être son ami. Le comte de Montbel n'approuva pas cela : parce que, dit-il, nous passerions tous pour des traîtres. Sire, dit le vieux comte Antoine, ne refusez pas cela à Charlemagne, si vous le faites, je pense que vous ferez mal; car les fils d'Aimon sont des orgueilleux qui n'ont jamais voulu se soumettre à leur souverain, & qui tâcheront de vous détrôner dans quelque temps. Alors le duc Guichard de Bayonne réfuta cet avis & prit le parti de Renaud, disant que s'il tua Bertelot, c'était en son corps défendant, & que Bertelot l'avait insulté & frappé. Ensuite le comte Hector, dit : Sire, vous demandez conseil à un homme qui n'en sait pas prendre pour soi. Vous savez que Renaud est un vaillant chevalier, mais par son orgueil il a guerre avec Charlemagne : il vint en Gascogne, vous lui donnâtes votre sœur, vous fites mal : puis vous l'avez rendu maître du château de Montauban, qui est maintenant assiégé. Je vous conseille d'obéir aux ordres de l'empereur, il vaut mieux perdre quatre hommes qu'un royaume.

Quand Yon vit que la plupart de son conseil demeuraient d'accord qu'il pouvait livrer les quatre frères, il se mit à pleurer, disant : Ah ! Renaud, que je souffre pour vous, car vous perdrez la vie, & moi l'honneur. Le Seigneur fit un miracle le jour qu'on tenait cet abominable conseil contre ces braves chevaliers, car les murailles de la salle devinrent noires, de blanches qu'elles étaient.

Tout le monde s'étant retiré, Yon pleura amèrement, & ayant assez ruminé, il résolut de consommer sa trahison. Pour cela il fit venir son chambellan, & lui fit écrire une lettre à Charlemagne, portant qu'avant qu'il s'écoulât dix jours il lui livrait les quatre fils d'Aimon aux plaines de Vaucouleurs, couverts de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, montés sur des mulets, & tenant en leurs mains des fleurs, afin d'être mieux reconnus; qu'ils seraient accompagnés de huit de ses comtes, & qu'ainsi s'ils s'évadaient, il ne l'en blâmât pas.

Le secrétaire écrivit la lettre mot à mot, la cacheta & la donna au messager, qui se rendit bientôt auprès de son maître qu'il salua humblement en lui remettant la réponse du roi Yon. Quand il eut vu

vu la teneur de la lettre il fit un sourire, puis il fit appeler son secrétaire & lui dit : Mandez au roi Yon que je le salue, & que s'il tient sa promesse, je lui ferai un présent considérable, & qu'il sera mon allié. On dépêcha d'abord le messager, & on lui donna dix marcs d'or pour le roi Yon avec la bague de son doigt. Quand le messager fut parti, Charlemagne fit venir Fouques de Montmorillon & Ogier le Danois, & leur dit : Seigneurs, je vous ai appelés pour vous communiquer mon dessein, mais il faut me jurer de garder le secret, jusqu'à ce que l'affaire soit faite. Sire, dirent-ils, nous ne voulons rien savoir, si vous ne prenez notre serment. Hé bien, dit l'empereur, je le prends.

Vous irez aux plaines de Vaucouleurs avec trois cents chevaliers bien armés ; vous y trouverez les quatre fils d'Aimon, que vous m'amenerez vifs ou morts. Sire, dit Ogier, comment les connaîtrons-nous ? Vous les connaîtrez, dit le roi, au manteau d'écarlate fourré d'hermine dont ils sont couverts, & aux fleurs qu'ils portent à la main. Sire, lui répondit Ogier, nous ferons votre commandement. Ils partirent donc secrétement pour se rendre à leur destination, & ils se cachèrent dans un bois jusqu'à ce que les quatre fils d'Aimon arrivèrent.

Si Renaud eût su ce qui se tramait contr'eux, il ne serait pas venu en ce lieu sur un mulet, au contraire il serait monté sur son cheval Bayard pour battre ses ennemis comme il avait fait tant de fois. Ogier recommanda à ses gens de garder le secret & de bien faire leur devoir, qu'ils seraient récompensés.

Aussitôt qu'Yon eut reçu la lettre de Charlemagne, il la fit lire à Guichard son secrétaire, qui voyant comme Renaud & ses frères devaient être pris, se mit à pleurer. Alors Yon ordonna à Guichard sous peine de la vie, de ne lui rien cacher de ce que Charlemagne lui écrivait. Guichard lui en ayant fait un fidelle rapport, Yon se mit à la tête de cent hommes bien armés & partit pour Montauban.

Etant arrivé il fit loger ses gens dans un bourg, puis il monta au palais comme il avait coutume de faire quand il venait. Sa sœur courut d'abord au-devant de lui pour l'embrasser, mais Yon s'y refusa, en lui disant qu'il avait mal aux dents ; il n'eut pas une longue conversation avec elle, & demanda qu'il voulait se reposer. Quand il fut couché, il disait intérieurement : Hélas ! mon Dieu, je vais livrer à la mort les plus braves chevaliers du monde, & même mon frère ! Ne suis-je pas un second Judas ? Cette action indigne me sera éternellement reprochée.

Pendant qu'Yon pensait à la haute trahison qu'il devait bientôt commettre, les quatre fils d'Aimon arrivèrent de la chasse, ils avaient tué quatre sangliers. Renaud n'eut pas plutôt appris la venue de son beau-frère, qu'il fit une grande réjouissance ; tout le château retentissait du son des cors-de-chasse. Yon s'éveillant au bruit de ces fanfares, sortit du lit & se mit à la fenêtre pour voir la fête qu'on fesait pour lui. Il se remit au lit, & ne put s'empêcher de pleurer. Renaud & ses frères ne tardèrent pas de monter dans sa

chambre pour l'embrasser ; mais il s'en excusa, leur disant qu'il était si malade qu'il ne pouvait pas. Sire, lui dirent-ils, vous êtes en bon lieu pour vous faire traiter, car grace à Dieu ici nous ne manquons de rien. Grand merci, dit le roi. En même temps il appela son sénéchal & se fit apporter des manteaux d'écarlate destinés pour sa trahison, il les fit donner aux quatre frères, les priant de les porter, ce qu'ils firent.

Ah ! s'ils avaient su ce qu'on projetait contr'eux, ils ne les auraient pas portés, car c'était le signal de leur perte si Dieu ne les eût préservés. Personne ne savait la trahison, excepté le sénéchal ; mais il n'osait rien dire, parce qu'il craignait le roi. Etant à table ensemble, Renaud pressait son beau-frère de manger ; mais son cœur était si plein d'amertume qu'il ne pouvait rien avaler. Au sortir de table, Yon accosta Renaud & lui dit : Mon frère, j'ai été à Monbanbel, où j'ai parlé à Charlemagne qui m'a blâmé de ce que vous êtes ici ; mais lui ayant dit mes raisons, nous sommes demeurés d'accord, & il a juré qu'il vous pardonnerait le passé, pourvu que vous alliez aux plaines de Vaucouleurs avec vos frères montés sur des mulets, & vêtus des manteaux que je vous ai donnés, ayant des fleurs à la main & armés seulement de vos épées ; je vous ferai escorter de huit comtes ; vous y trouverez le duc Nesme, Ogier le Danois, les pairs de France avec Charlemagne, qui vous pardonnera & vous remettra en grace, si vous allez vous jeter à ses pieds comme je viens de vous dire.

Sire, dit Renaud, je me méfie de Charlemagne, il a trop de haine contre moi. Ne craignez rien, lui dit Yon, il m'a donné parole en présence de toute sa cour. Hé bien, sire, dit Renaud, nous suivrons votre avis. Que dites-vous, mon frère, s'écria Alard ; vous savez bien que Charlemagne a juré notre mort s'il pouvait nous tenir un jour. C'est pourquoi je ne pars pas sans être bien armé. Allez, dit Renaud, le roi Yon ne serait pas capable de nous tromper, & se tournant vers le roi il lui dit : Sire, demain nous partirons, quoi qu'il en puisse arriver.

Ils prirent donc congé du roi ; ensuite ils allèrent à la chambre de la princesse, & lui racontèrent ce qui se passait. Elle ne voulut jamais consentir à ce départ, s'imaginant qu'on avait tramé quelque trahison contr'eux ; mais pourtant elle ne pouvait se persuader que son frère fût capable d'une pareille lâcheté. Elle dit que ce lieu était trop dangereux, & que si Charlemagne voulait faire sa paix avec lui, il devait lui parler dans un lieu moins éloigné de Montauban, sans aller risquer de tout perdre ; car, lui dit-elle, j'ai fait cette nuit un mauvais songe. Madame, reprit-il, je ne crois point aux songes ; je l'ai promis, il faut que je parte.

En sortant de sa chambre il alla dire au roi Yon que ses frères ne voulaient point partir s'ils n'étaient bien armés & montés sur leurs chevaux. Non pas, lui repartit Yon, Charlemagne vous redoute trop : il croirait même que je le trahis, s'il vous voyait paraître autrement ; mais si vous ne voulez pas y aller, demeurez ici.

Au point du jour, Renaud fit lever ses frères & les fit préparer pour partir. Ils entendirent la messe ; & à l'offrande ils firent de beaux dons. Après la messe ils déjeûnèrent & s'en allèrent avec les huit comtes, qui n'ignoraient pas tout le mystère.

Quand Yon les vit partir, il tomba de regret trois ou quatre fois en pâmoison, & quoiqu'il les eût trahis, il en avait un déplaisir extrême ; mais les flatteurs & les ennemis des quatre frères, lui avaient fait faire cette lâcheté. En s'en allant aux plaines de Vaucouleurs, Alard se mit à chanter une chanson nouvelle. Guichard en fit de même ; & ces pauvres princes imitaient en cela les cygnes, qui chantent un peu avant que de mourir.

Renaud venait derrière ayant l'esprit tout pensif, se méfiant toujours de quelque mauvais tour ; & s'adressant à Dieu, il lui disait : » Grand Dieu, qui délivrâtes Misas, Sidra & Abdenago de la fournaise ardente que Nabuchodonosor avait fait faire à Babylone, » pour brûler ceux qui n'adoraient pas son idole ; qui tirâtes Jonas » du ventre de la baleine, Daniel de la fosse aux lions, & saint » Pierre de la mer, gardez-nous, s'il vous plaît, de tout péril » de corps & d'ame, car je ne sais où nous allons.

Ayant fait sa prière, les larmes lui tombaient des yeux, non pas qu'il appréhendât la mort, mais pour l'amour de ses frères, qui lui avaient conseillé de n'y point aller désarmés. Alard le voyant si triste, lui dit : Mon frère, qu'avez-vous ? Puisque c'est aujourdhui que la paix doit se faire, vous devriez être joyeux & chanter avec nous. Ils chantèrent tous ensemble, & se rendirent au lieu destiné, dont voici la description. Il y avait une roche fort haute environnée de quatre forêts sombres & spacieuses ; quatre fleuves la bordaient, & il n'y avait point d'habitation à six lieues à la ronde. Sur chaque chemin il y avait cinq cents hommes embusqués, afin de les prendre morts ou vifs. Quand les quatre frères & les comtes furent arrivés dans ces vallons, Ogier les vit le premier, & dit à ses gens : Messieurs, vous êtes mes amis, & vous savez que Renaud est mon cousin ; c'est pourquoi je vous prie de ne leur point faire du mal. Cependant ils passèrent dans la vallée sans voir personne, dont ils furent bien surpris. Alard dit : Qu'est ceci, mes frères, je crois que nous sommes trahis, & je voudrais nous voir encore à Montauban ; je vous conseille de nous retourner, car j'ai bien de la peine à croire que le roi Yon ne nous ait trahis.

En s'en retournant, Renaud vit venir mille chevaliers qui le poursuivaient. Fouques de Montmorillon les commandait monté sur son destrier, l'écu au cou, & la lance baissée contre Renaud. Ah ! mes frères, dit Alard, nous sommes perdus. Ah ! perfide roi Yon, tu savais bien la conjuration, pourquoi nous trahir de la sorte ! Renaud bien surpris de cette plainte, leur dit : Songez seulement à m'aider, car si vous perdez la vie, je la perdrai avec vous. Renaud, s'écria le comte d'Anjou, nous nous en allons, car nous ne fesons rien ici. Parbleu, dit Renaud, vous êtes tous des traîtres, vous partirez les premiers, & de son épée il les mit en pièces.

Alard dit à Renaud : Mon frère, montons sur cette roche, voici nos ennemis. Non, je ne fuirai jamais ; j'aime mieux mourir les armes à la main qu'en poltron ; défendez-vous bien seulement, & avant de mourir, nous ferons un terrible carnage.

Ils mirent l'épée à la main & crièrent chacun leur enseigne. Renaud cria *Montauban*, Alard *saint Nicolas*, Guichard *Balançon*, & Richard *Dordonne*. Quand Fouques de Montmorillon les vit venir vers lui ainsi désarmés sur des mulets, il leur dit : Vous venez chercher votre mort ; je vous assure que le roi Yon que vous croyez votre meilleur ami, vous a trahis ; le prince Bertelot que vous avez méchamment assommé d'un coup d'échiquier, sera bientôt vengé. Toute votre résistance ne servira de rien, rendez-vous, ou vous êtes morts. Fouques, repartit Renaud, vous parlez comme un sot ; croyez-vous m'emmener comme un oison à Charlemagne ? Ne savez vous pas comment je m'appelle ? Vous devriez agir en vrai chevalier & faire notre accord avec l'empereur, je vous ferais présent de mon cheval Bayard, que je prise plus que tout l'or de l'empire. Je ne vous laisserais pas pour mille marcs d'or, dit Fouques, parce que nous avons juré à Charlemagne de vous emmener mort ou vif. Puisqu'ainsi est, dit Renaud, il faut résister jusqu'à la mort.

Se voyant dans la nécessité de combattre, ils se jetèrent parmi leurs ennemis, & firent tant par leur force & dextérité, qu'ils mirent trois cents chevaliers en déroute.

Fouques perça une cuisse à Renaud d'un coup de lance, mais il ne demeura pas long-temps impuni, car Renaud lui fendit la tête en deux & lui dit : Ah ! méchant chevalier, tu ne me feras pas pendre. Ensuite il sauta sur son cheval qui était fort bon, s'empara de son bouclier & de sa lance, & fondit comme un furieux sur ses ennemis en s'écriant : Mes frères, avant que je meure, je ferai mordre la poussière à plusieurs de nos ennemis.

Quoique Renaud fût mal à son aise sur ce cheval qui était trop bas pour lui, il ne laissa pas de renverser plusieurs braves chevaliers. Il y eut trois ducs, quatre comtes & douze chevaliers abattus dans moins de demi-heure. Après ces vaillantises, Renaud regarda autour de lui & ne vit point ses frères, dont il fut fort en peine, appréhendant qu'ils ne fussent pris. Mais il se rassura quand il vit venir Alard monté sur un beau coursier qu'il avait gagné, avec un bouclier & une lance à la main ; il était couvert de blessures. Guichard & Richard arrivèrent presqu'en même temps bien montés, & lorsqu'ils furent tous réunis, le combat recommença. Vous eussiez cru que ce n'était pas des hommes, mais des diables incarnés. Quand les gens de Charlemagne se virent si maltraités par quatre chevaliers seulement, ils dirent que cela surpassait les forces humaines ; néanmoins ils se rallièrent & les attaquèrent de tous côtés, & l'on combattit vivement de part & d'autre.

Dans ce choc le cheval de Guichard fut tué sous lui. Ne pouvant se sauver blessé comme il était, il fut fait prisonnier. On lui lia d'abord les mains & les pieds, on le monta sur un petit cheval à la

mode, & on le plia d'un sac pour le transporter ainsi à l'empereur. Quand Renaud vit cela, il devint comme fou, & il dit à ses frères: Laissons-nous emmener notre frère au gibet? Quel reproche aurons-nous tout le temps de notre vie! Tous nos beaux faits seront comptés pour rien, si nous laissons ainsi périr Guichard. Allons, dit-il, suivez moi, il ne peut arriver que la mort.

Aussitôt il poussa vers ses ennemis, & se jeta dans la mêlée, l'épée à la main, & s'ouvrit bientôt un large passage. Ses frères fesaient aussi bien leur devoir, & ne laissaient perdre aucun coup. Ceux qu'Ogier commandait s'ébranlèrent, & tous ceux qui voulurent tenir bon furent taillés en pièces.

Renaud voyant cela, commanda à Alard de délier leur frère, de le faire panser & le faire monter à cheval, & qu'il choisît une forte lance, s'il pouvait s'en servir. Alard répondit: J'irai où il vous plaira; mais si nous nous séparons, nous courons le risque d'être battus, & si nous allons ensemble, on n'osera nous attaquer.

Renaud goûta son avis, & ils allèrent ensemble délivrer Guichard, le firent monter sur un beau cheval, & lui donnèrent un bouclier avec une lance. Les trois frères joignirent Richard, qui combattait vaillamment autour d'un rocher contre un grand nombre de soldats. On lui avait tué son cheval sous lui, & il était bien blessé; toutefois il n'avait pas laissé de tuer six comtes & quatorze chevaliers, & il était harassé de fatigue; il se battait en retraite en tournoyant autour du rocher, lorsque Gérard de Vaucouvent, cousin de Fouques, lequel il voyait mort sur la place & qu'il regrettait fort, lui dit: Maintenant il faut que tu périsses ou que tu te rendes. Je ne me rendrai jamais, s'écria Richard, j'aime mieux mourir en combattant.

Aussitôt Gérard lui porta un coup de lance, & peu s'en fallut qu'il ne le perçât d'outre en outre; mais Richard, quoiqu'a pied, para le coup de sa lance, & empêcha qu'il ne fût mortel; il ne laissa pas d'être blessé au ventre, d'où l'on voyait sortir les boyaux; mais Dieu le préserva. Gérard le voyant par terre se mit à crier que Richard était mort, & qu'il ne restait plus que trois fils d'Aimon, & qu'il fallait les saisir pour les conduire à Charlemagne, qui les ferait mettre à Montfaucon. Ces paroles aigrirent si fort Richard, qu'il se leva tenant son ventre d'une main & l'épée de l'autre, & il lâcha un si furieux coup sur Gérard, qu'il le fendit comme un mouton, en lui disant: Tu ne te vanteras plus de faire mettre les fils d'Aimon à Montfaucon.

Ensuite il retomba par terre, & ses frères survenant, il leur dit adieu en déplorant son désastre & maudissant ceux qui les avaient trahis. Quand ceux qui maltraitaient Richard virent venir ses trois frères à son secours, ils prirent promptement la fuite. Ceux-ci voyant leur frère agonisant & tenant ses boyaux dans ses mains, tout entouré de corps morts, s'écrièrent: Ah! perfide roi Yon, où est-ce que tu nous as envoyés? pourquoi est-ce que tu nous as ainsi trahis; t'avons-nous fait quelque chose qui ait pu mériter un

pareil traitement ? ne t'avons-nous pas bien servi fidellement ? est-ce notre récompense de t'avoir tiré des mains des Sarrasins qui ravageaient ton pays, & qui sans doute t'auraient fait prisonnier ? est-ce donc là le serment de fidélité que tu as fait de nous secourir contre nos ennemis ? Ah ! perfide, tu n'es pas digne de porter le nom de roi, parce qu'un roi représentant Dieu sur la terre, par conséquent il doit être exempt de tout blâme & de toute injustice; mais nous espérons que le Roi immortel, le seul Maître & le Juge suprême de tous les potentats, nous vengera de ta perfidie.

Pendant ces lamentations Ogier arriva accompagné de Mongeon l'Africain, de Guimar & de trois mille combattants. Ils crièrent à Renaud : Vassal, rends-toi, ou tu es mort. Tu fus bien sot de te fier au roi Yon; il vous a tous vendus à l'empereur. Messieurs, leur dit Renaud, je connais maintenant que tout homme est fautif, mais aussi que tout homme est menteur. Je ne m'étonne pas si David dans ses pseaumes s'écrie : *Ne vous fiez pas aux princes de la terre ni aux enfants des hommes, parce qu'ils vous tromperont.* Nous sommes, Messieurs, un malheureux exemple de notre bonne foi; autant peut-il vous en arriver, & peut-être pire. Je ne vous demande pour toute grace, que d'écouter la plainte que j'ai à faire contre Charlemagne, lui qui porte ce beau nom de *CAROLUS MAGNUS*. Ce vainqueur de l'Univers qui a tant subjugué de nations & gagné tant de batailles, lui qui porte un monde pour sa devise, peut-il s'abaisser aujourdhui jusqu'à employer la trahison & même une armée nombreuse pour vaincre quatre chevaliers désarmés.

Ensuite il s'adressa à Ogier, & lui fit des reproches sur ce qu'il fesait la guerre à son propre sang. Cousin, lui dit-il, je voudrais bien pouvoir vous aider. Il fit néanmoins reculer ses gens pour donner le temps aux frères de Renaud de panser leurs blessures. Quand les Français virent qu'Ogier temporisait tant, ils commencèrent à murmurer, disant qu'il n'était pas nécessaire de tenir de si longs discours, qu'il n'y avait qu'à voir s'ils voulaient se rendre. Ogier dit à ses gens qu'ils étaient résolus de se défendre jusqu'au dernier soupir. Vive Dieu, repartirent les Français, il fallait bien tant demeurer pour avoir une telle réponse. Allons, qu'ils se rendent ou qu'ils périssent. Amis, dit Ogier, vous savez que ce sont mes parents, que par conséquent je n'acquerrais pas de l'honneur si je les voyais mourir par la main d'un bourreau; laissons-les donc en paix, & voilà de l'argent.

Ogier ayant fait son possible pour les détourner, ils s'y refusèrent, & le menacèrent même d'en informer Charlemagne. Par ma foi, dit Ogier, si je savais que quelqu'un de vous en eût la volonté, je lui trancherais la tête sur-le-champ. Ogier, lui répliqua Guimar, vos menaces ne serviront de rien, nous ferons notre devoir; & puisque nous avons prêté serment de fidélité à l'empereur, nous devons le servir fidellement.

Ogier s'étant retiré, ils investirent aussitôt la roche; & quand Renaud se vit assailli de tous côtés, il cria à haute voix : Maugis

mon cousin, où es-tu ! Si tu savais dans quelle affliction je suis, tu risquerais tout pour me secourir. J'eus grand tort de partir sans te rien dire ; car peut-être tu m'aurais détourné de cette fatale entreprise. Ah ! Bayard, que n'es-tu sous moi ! jamais je ne me serais battu sur cette roche ; & en disant cela, il pleurait comme un enfant, plaignant plus ses frères que lui-même.



Comme Goudar, secrétaire du roi Yon, déclara à Maugis la trahiso qui avait été faite contre les quatre fils d'Aimon, & lui montra le lettres de Charlemagne & la réponse du roi Yon, & du secou que Maugis leur donna, ce qui les sauva.

QUand Goudar, secrétaire du roi Yon, vit que les quatre frèr allaient ainsi chercher leur mort, il en eut pitié pour deu raisons, l'une de ce que son maître avait formé la trahison, l'autre, en considération des quatre fils d'Aimon qui étaient de vaillants chevaliers. Il se mit à pleurer ; Dieu permit que Mau entrât ; il lui demanda le sujet de ses pleurs. Goudar lui répondi Ah ! Maugis, si vous me promettiez le secret, je vous révéler une grande conjuration. Ami, lui répondit Maugis, je vous don ma parole de garder un rigoureux silence. Alors Goudar lui déc vrit la trahison, & lui montra les lettres du complot.

Quand Maugis sut cela, il faillit mourir de déplaisir. Il blâ Goudar de ne l'avoir pas plutôt averti. Il saisit son épée pou tuer ; mais Goudar l'en empêcha, en lui disant : Vaillant c

valier, ne pensez pas à vous arracher la vie ; mais armez-vous en diligence, montez sur Bayard, & conduisez avec vous toutes les troupes qui sont ici, & n'y laissez qu'une garde peu nombreuse, car peut-être vous y serez encore à temps. Maugis suivit ce conseil, & se rendit à grandes journées aux plaines de Vaucouleurs avec six mille sept cents hommes.

Ils traversèrent en peu de temps le bois de la Serpente, mais Maugis ne laissait pas d'être toujours fort inquiet sur le sort de ses cousins, craignant de les trouver morts. Ah ! mes cousins, s'écriait-il, Dieu vous préserve de mort & de trahison. Cependant Renaud appuyé sur la pointe d'un rocher aperçut Maugis monté sur Bayard, qui était à la tête de tous ses gens. Il fut tout transporté de joie, & dit à ses frères de se réjouir, car Dieu leur envoyait du secours. Est-il possible, s'écrièrent-ils ! Oui, dit Renaud, je vois notre cousin Maugis monté sur Bayard, qui conduit vers nous une très belle compagnie. A cette nouvelle, Alard qui était couvert de blessures, & Richard qui était étendu par terre tenant ses boyaux dans les mains, s'écrièrent tous deux qu'ils se sentaient guéris. Ils dirent en même temps à leurs frères qu'il fallait descendre pour recommencer le combat, en attendant que leur cousin Maugis approchât.

Renaud, Alard & Guichard descendirent, & laissèrent Richard sur le sommet du rocher, parce qu'il était trop grièvement blessé. Quand les Français les virent descendre, ils pensèrent qu'ils venaient pour se rendre prisonniers ; mais ils furent bien trompés. Ogier dit à Renaud tout bas, vous êtes des fous de venir ainsi vous rendre, car vous serez pendus aujourdhui. Ogier, lui répliqua Renaud, ce n'est pas ce que vous croyez, mais sauvez-vous doucement, car nous n'en voulons pas à vous. A ces mots, Ogier en tournant la tête aperçut un chevalier monté sur Bayard, qui menait un renfort considérable aux quatre fils d'Aimon. Il dit alors aux siens : Messieurs, qui a donc révélé notre secret ? Quand nous serions vingt mille hommes, nous ne viendrions pas à bout de pousser ces gens-là ; c'est pourquoi si nous restons ici, nous courons risque d'être battus.

Cependant Maugis arriva. Morbleu, dit-il à Ogier, je suis bien surpris qu'un homme de probité comme vous, s'avilisse jusqu'au point de trahir son propre sang. Votre père fut honnête homme, mais on vous regardera comme un traître, & à l'instant il fondit sur lui avec impétuosité, & le blessa à la poitrine d'un coup de lance. Ogier ne put riposter le coup, parce que Bayard reconnaissant Renaud son maître, courut vers lui à grand galop. Maugis le remit à son cousin qui y monta dessus.

Renaud vola à l'instant contre Ogier & le renversa. Il lui dit que c'était la juste récompense de sa trahison, que tout ce qu'il avait feint de faire à son égard, ce n'était que pures simagrées, qu'ainsi il ne lui en savait point de gré, parce que s'il eût eu réellement une sincère amitié pour lui & pour ses frères, il les

eût fait prévenir avant le moindre engagement, & n'aurait pas pris les armes contr'eux.

Ensuite il fit monter Maugis en croupe, & courut contre Guimar qu'il abattit aussi par terre. Ils mirent l'épée à la main, & frappant d'estoc & de taille, ils renversèrent tous ceux qui voulurent leur faire résistance. Les Français furent mis en déroute, & laissèrent quantité de morts sur le champ de bataille. Ogier se sauva à la nage, & Renaud en le voyant sur l'autre bord de la rivière, lui dit en raillant de lui vendre les poissons qu'il avait pris, ou bien s'il voulait jouter encore contre lui, qu'il allait le joindre de l'autre côté. Ogier feignant de ne pas entendre Renaud, celui-ci lui cria : Fils de Catin, tu es traître à l'empereur ton maître, car tu abandonnes lâchement Fouques & Guimar avec plus de quatre cents chevaliers.

Les Français entendant les paroles injurieuses de Renaud, dirent à Ogier : Vous mériteriez plus que tout cela, car si vous eussiez fait votre devoir, les quatre fils d'Aimon seraient déja en prison. Ses soldats le quittèrent, & il ne resta avec lui que dix chevaliers. Ogier se voyant bafouer par Renaud & par ses gens pensa enrager de dépit. Il disait en lui-même, faut-il que pour avoir fait du bien il ne m'en revienne que du mal ! Ensuite s'adressant à Renaud, il lui dit : Bête sauvage, vous m'insultez à tort ; vous savez bien que sans moi vous & vos frères vous étiez perdus, & que Maugis serait arrivé trop tard pour vous secourir. Vous m'avez appelé traître, mais vous mentez ; vous m'appelez pêcheur par moquerie, mais si nous étions tête à tête je vous apprendrais que je suis un chevalier. Vous dites bien ce qu'il vous plaît, lui répondit Renaud, mais vous ne feriez pas tout ce que vous dites. Je suis en même, répliqua Ogier ; & en même temps il repassa la rivière à la nage. Renaud le voyant tout mouillé eut compassion de lui & refusa de jouter. Pourquoi donc, lui dit Ogier, m'appelez-vous traître devant toute l'armée ? Si je n'en tirais raison, le roi pourrait me croire coupable de trahison.

A ces mots Renaud entra en lice. Ils coururent l'un sur l'autre de telle force, que leurs lances volèrent en pièces, & tombèrent tous deux blessés. Ils tirèrent leurs épées & s'en frappaient comme deux Cyclopes ; leurs chevaux semblaient imiter la furie de leurs maîtres, ils se battaient comme deux lions, & celui d'Ogier y perdit sa selle. Cependant Maugis arriva avec Alard & Guichard ; mais quand Ogier les aperçut, il monta sur Broifort & traversa la rivière. Alors Renaud cria à Ogier qui était déja sur l'autre bord : Cousin, venez chercher la selle de votre monture ; oseriez-vous vous présenter devant l'empereur comme cela ? Je vous assure que si vous eussiez combattu encore quelque temps, vous m'auriez suivi en un lieu où vous n'avez jamais été.

Alard & Guichard blâmèrent Renaud des injures qu'il disait à Ogier, en lui représentant que s'ils étaient libres & vivants, c'était à lui seul qu'ils en avaient l'obligation. Chacun s'étant ensuite

retiré, ils s'empressèrent d'aller rejoindre leur frère Richard qui était resté sur le rocher.

Ogier s'en retourna tout meurtri vers Charlemagne, & de trois mille hommes qu'ils étaient en partant, il n'en retourna que trois cents. A son arrivée l'empereur lui demanda si les fils d'Aimon étaient pris. Ogier lui répondit en soupirant qu'on ne les prenait pas comme des moineaux, & lui raconta tout ce qui s'était passé, ce qui étonna toute la cour. Roland & Olivier dirent qu'ils ne se seraient pas sauvés s'ils y avaient été, & qu'Ogier les avait ménagés à cause de leur parenté. Si je ne craignais de manquer de respect à sa majesté impériale, dit Ogier, je dirais que vous avez menti, & il s'emporta furieusement contre ces deux chevaliers.



Comme le roi Yon fut pris par Roland en habit de Moine.

Après que Renaud & ses frères eurent vaincu les Français, ils retournèrent vers la roche Monthron chercher leur frère Richard, qu'ils trouvèrent couché par terre, tenant ses boyaux dans ses mains. Ils en eurent grande pitié; & comme ils lamentaient sur lui, Maugis arriva, il visita la blessure de son cousin, & dit que la plaie n'était pas mortelle. Aussitôt il se fit apporter du vin, en bassina les intestins & les replaça dans le ventre; ensuite il cousut les peaux séparées, les frotta d'un onguent appelé *Manus Dei*, & le malade fut bientôt guéri. Alard pria Maugis de le panser aussi, & les autres deux en firent autant. Après les avoir guéris, ils remontèrent tous à cheval, & prirent la route de Montauban.

Comme ils s'en retournaient ensemble, un espion avertit le roi

Yon du retour des quatre frères avec leur cousin Maugis ; que les Français avaient été vaincus ; qu'ils emmenaient quantité de prisonniers, & que pour son profit il lui conseillait de se sauver. A cette nouvelle, Yon effrayé lui demanda si cela était certain ; que trop pour vous, lui répondit l'espion ; vous ne tarderez pas à les voir si vous restez encore ici. Ah ! perfide que je suis, s'écria-t-il, fallait-il ainsi me laisser aller à la trahison, je vois bien que je suis perdu, & je mérite bien la mort pour plusieurs raisons.

Aussitôt il délogea à la hâte ; & s'étant jeté dans un couvent, il se vêtit de l'habit d'un moine, croyant par ce moyen garantir sa vie ; car, dit-il, si Renaud me trouve en cet état, il aura pitié de moi. Il y avait là un espion nommé Pignaut, qui ne perdait rien de tout ce qui se passait, lequel avait sept pieds de hauteur & marchait aussi vîte qu'un cheval ; il s'en alla vers le bois de la Serpente, sachant que Renaud devait y passer ; & l'ayant rencontré, il lui raconta ce qui se passait.

Ensuite Pignaut s'en alla trouver Roland au camp de Charlemagne, & lui rapporta aussi tout ce qui se passait tant du côté de Renaud que de celui d'Yon ; Roland en fut bien aise, & l'en remercia ; puis il fut dire à Charlemagne que le diable s'était rendu moine, mais qu'il verrait s'il savait bien chanter matines, & il lui récita toute l'histoire. Charlemagne se mit à rire, quoiqu'il n'en eût pas le sujet, mais de voir la manière d'agir de ce roi, qui appréhendait plus Renaud qu'une armée rangée en bataille. Roland bien aise de ces nouvelles, dit à Olivier : Montons promptement à cheval, & menons avec nous Guidelon & Richard de Normandie, & vous Ogier, vous serez aussi de la partie, s'il vous plaît, & nous verrons la valeur des fils d'Aimon ; ils ont avec eux cinq mille hommes, & je n'en veux armer que quatre mille.

J'irai avec vous, répondit Ogier, pour voir si vous les prendrez ; & quand vous les aurez pris, je vous fournirai la corde pour les pendre. Quand ils furent prêts, l'espion les conduisit au gué de Balançon, où ils trouvèrent l'abbé & les moines qui chantaient l'office. L'abbé ayant salué Roland, lui dit : Sire, que désirez-vous de nous ? Roland lui répondit : Je cherche le plus insigne traître qui soit au monde : c'est le roi Yon, que je veux faire pendre comme un larron. Ne le ferez point, dit l'abbé ; car puisqu'il a pris notre habit, nous l'assisterons de tout notre pouvoir. Roland prit l'abbé par le froc, & Olivier le prieur, les jetèrent contre une muraille, & en eurent tout le corps froissé. Ensuite Roland dit à l'abbé : Rendez-moi ce méchant homme, qui est plus traître que Judas, car je veux le payer de sa trahison. Les pauvres moines prirent tous la fuite ; & Roland trouvant Yon tout tremblant à genoux, le saisit en lui disant avec furie : Où sont les fils d'Aimon que vous deviez livrer entre les mains de Charlemagne ? Je viens vous payer de votre peine. Il le fit monter sur un méchant cheval, la face tournée vers la queue ; & Yon se voyant perdu, envoya un messager vers Renaud pour lui demander du secours.



Les quatre fils d'Aimon retournent à Montauban ; ils donnent du secours au roi Yon ; combat de Renaud contre Roland.

RENAUD & ses frères étant guéris de leurs blessures, retournèrent à Montauban. Dame Claire vint au-devant d'eux avec ses deux enfants. Elle fut joyeuse de revoir son époux, & les enfants s'empressant d'aller embrasser leur père & leurs oncles, Renaud les rebuta & les fit retirer. Il en fit autant à son épouse, à laquelle il dit d'aller trouver son traître de frère. Je ne vous aimerai jamais, dit-il, car sans Maugis, il nous eût fait périr. Retirez-vous donc ; quant aux enfants, je veux m'en défaire, de peur qu'ils ne ressemblent à leur oncle. Sire, dit-elle, si vous m'aviez cru, vous n'auriez pas entrepris ce voyage ; aussi j'espère que vous aurez égard à moi, attendu que j'ignorais cette trahison. A ces mots elle tomba en défaillance. Richard la relevant lui dit : Madame, rassurez-vous, nous ne vous abandonnerons jamais.

Ils représentèrent à Renaud que sa femme était innocente, & que s'ils l'avaient crue, ils n'auraient pas fait le voyage de Vaucouleurs. Renaud lui ayant pardonné en considération de ses frères, la joie recommença dans le palais, & on se mit à table.

Pendant le festin il arriva un courrier du roi Yon. Il dit à Renaud que son maître réclamait son secours contre Roland & Olivier qui allaient le faire pendre à Montfaucon. Il vous prie d'oublier sa perfidie, qu'il y avait été forcé par les menaces de Charlemagne, &

ncité par son mauvais conseil. Notre Seigneur Jesus-Christ pardonna à ceux qui l'avaient crucifié ; c'est pourquoi secourez votre frère qui avoue son crime & vous en demande pardon. Nous n'y irons pas, dit Alard ; maudit soit Roland, s'il ne le fait pendre. Renaud ne dit rien, songeant à ce qu'il avait à faire ; puis regardant ses frères, il leur dit en pleurant : Mes frères, on connaît l'ami au besoin. J'ai promis au roi Yon de lui aider en toute occasion, & je lui tiendrai parole, quoiqu'il ne le mérite pas.

Renaud ayant remontré à ses frères le bon traitement d'Yon lorsqu'ils ne savaient plus où aller, & son alliance avec lui, dont il avait deux beaux fils, résolut d'aller à son secours ; mais Alard & Guichard lui ayant répété qu'ils n'y iraient pas, Renaud leur dit qu'il partirait seul.

Aussitôt il monta sur la plus haute tour du château, & donna à ses gens le signal de s'armer. Ses frères furent les premiers équipés, & obligèrent tous les chevaliers de se mettre en campagne. Les sujets d'Yon vinrent prier Renaud de les secourir, pour n'avoir pas le déshonneur que le roi des Gascons fût pendu, ce qui leur ferait un reproche éternel. Parbleu, leur dit-il en riant, vous dites vrai.

Il fit la revue de son armée, composée de six mille cavaliers & de deux mille fantassins. Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils virent le camp de Roland. Renaud rangea son armée en bataille. Ogier content de voir cela, dit à Roland : Sire, voici les fils d'Aimon que vous vouliez tant voir. Vous les amenerez à Charlemagne, & vous aurez Bayard pour récompense. Ogier, lui repartit Roland, vous voulez goguenarder, nous verrons qui en aura l'honneur.

Les deux armées étant prêtes au combat, les généraux se saluèrent. Renaud descendit de cheval, & se prosternant devant Roland, il le pria de faire sa paix avec l'empereur. Sire, dit Roland, si vous me promettez d'envoyer Maugis à Charlemagne, voilà qui est fait. Je n'achète pas la paix par une lâcheté, répliqua Renaud. Il remonta à cheval, & ils coururent si vivement l'un contre l'autre, que leurs lances volèrent en éclats, & l'on vit sortir du feu de leur bouclier. Les deux armées s'avancèrent, & le combat fut si opiniâtre, qu'il y eut beaucoup de morts de part & d'autre.

L'avant-garde des Impériaux étant défaite, Roland fit des efforts inutiles pour les rallier. La terreur était si grande, que chacun cherchait son salut dans la fuite. Olivier fondit sur Renaud, & lui porta un coup de lance qui lui faussa sa cuirasse ; mais il ne bougea point de sa selle ; au contraire il riposta si fort, que le cheval d'Olivier culbuta, & il était à bas s'il n'eût été prompt à l'éperon.

Roland se battait contre Alard, & ils se frappaient rudement ; Richard contre Fouques, Guichard contre Nesme de Bavière, & Maugis commandait le corps de l'armée contre Ogier le Danois. Les meilleurs chevaliers du monde s'égorgeaient pour un point d'honneur, & il semblait que Lucifer eût suscité cette guerre pour priver le Christianisme des guerriers dont le moindre était capable de commander une armée, & par ce moyen donner temps aux Sarra-

sins de profiter de l'occasion, & de faire de grands maux aux Chrétiens, comme ils firent quelque temps après.

Les deux armées étant ainsi échauffées, & Roland voyant plusieurs des siens à bas, dit à Renaud : Fesons cesser le combat général, & combattons nous deux en particulier, & celui qui sera abattu se déclarera vaincu. Taupe, dit Renaud. Ils prirent chacun une lance de fer, combattirent en présence des deux armées, & se frappèrent si fort, que Roland & son cheval furent renversés. Renaud passa outre, en criant : *Vive Montauban.*



Comme Roland fut abattu d'un coup de lance par Renaud, & de la mêlée qui vint ensuite.

ROland pensa crever du dépit de se voir renversé. Il mit l'épée à la main, & voulut couper la tête à son cheval Malentis, lui disant : Maudite rosse, fallait-il tomber pour un seul coup d'un Gascon ! Ce n'est pas sa faute, dit Renaud, car si vous l'eussiez bien fait manger, il n'eût pas tombé en défaillance ; mais Bayard a bien mangé, & il est plus fort que le vôtre.

En disant cela par moquerie, il lui porta un si rude coup d'épée sur son bouclier, qu'il lui en coupa une partie, & puis il lui dit : Roland, mon épée coupe-t-elle bien ? Aussitôt Roland lui rendit la pareille, & lui fendant le sien en deux, il lui dit : Voilà ce que vous m'avez prêté. Ogier & Olivier firent monter Roland à cheval, & le combat recommença plus fort qu'auparavant.

Quand Roland fut remonté à cheval, il dit à Renaud : L'on ne

peut pas bien juger qui est le meilleur chevalier de nous deux ; mais recommençons notre combat, afin que l'honneur en demeure au vainqueur. Vous parlez comme un brave homme, dit Renaud ; mais si nous combattons ici, nos gens ne le souffriront pas ; c'est pourquoi il faut passer la rivière, & nous irons vider notre différend dans le bois de la Serpente. Voilà qui est bien, dit Roland ; & comme ils s'en allaient, Olivier arrêta Roland malgré lui, & laissa aller Renaud seul.

Il trouva le roi Yon sur sa route, gardé par cent chevaliers qui le conduisaient en prison. Renaud loua Dieu de cette rencontre, & cria à voix haute : *Laissez le roi Yon, vous n'êtes pas dignes de le toucher*. Il se jeta sur eux, & en ayant tué quelques-uns, les autres prirent la fuite. Il délia Yon, lui reprocha sa trahison, & fut sur le point de lui trancher la tête ; mais il en eut pitié ; car Yon se prosterna à ses pieds tout fondant en larmes, & lui demanda pardon, en disant que c'étaient le duc d'Anjou & le comte Antoine qui l'avaient sollicité à commettre cette trahison. Il lui raconta comment tout cela s'était passé, & lui dit même de lui ôter la vie, parce qu'il se reconnaissait indigne de vivre.



Comme Roland & ses gens furent défaits, & comme Richard fut fait prisonnier.

RENAUD étant parti pour aller combattre contre Roland, Ogier & Olivier se battirent contre Alard, Guichard, le petit Richard, leur cousin Maugis & leurs gens. La bataille fut sanglante de part & d'autre, mais les soldats de Roland furent battus. Roland

étant revenu, Ogier lui dit : Seigneur, qui vous a ainsi gâté votre bouclier ? Votre cheval est aussi blessé à la cuisse ; avez-vous pris les quatre fils d'Aimon ? Roland voyant qu'Ogier se moquait de lui, mit la main à l'épée pour le frapper, mais Olivier & Idelon les séparèrent. Ensuite le petit Richard attaqua Roland pour jouter, & il fut mis à bas. Il se releva promptement, mit l'épée à la main, & se défendit courageusement. Quand Roland vit cela, il cria de le saisir pour le conduire à Charlemagne. Seigneur, s'écria Richard, je me rendrai à vous, mais non pas à d'autres, car vous le méritez. On lui ôta son épée, & l'ayant fait monter sur un mulet, on l'emmena vers l'empereur. Son écuyer vit cela avec un regret extrême, & courut le dire à Renaud qui en fut au désespoir. Il demanda à l'écuyer s'ils étaient fort loin, & celui-ci lui répondant qu'ils étaient déja bien éloignés, cela l'affligea encore davantage. Quand Alard & Guichard furent arrivés, ils demandèrent à Renaud le sujet de son chagrin. Il leur dit : Comment avez-vous laissé emmener Richard, malheureux que vous êtes ! Ah ! lui répondirent-ils, vous en êtes la cause, car si nous ne fussions pas venus ici, cela ne nous serait pas arrivé. Ils voulaient se venger sur Yon & le mettre en pièces ; mais Renaud les en empêcha, & le fit conduire à Montauban.

Tandis que les trois frères devisaient ensemble, Maugis survint & leur demanda le sujet de leur affliction. Ah ! cousin, lui dirent-ils, Roland emmène notre frère Richard à Charlemagne, nous ne le verrons jamais plus. Cousins, dit Maugis, laissez-moi faire, je m'en vais voir ce qui se passe au camp, tandis que vous conduirez le roi Yon à Montauban. La femme de Renaud ayant appris son arrivée, alla à sa rencontre avec ses deux enfants, qui firent de grands reproches à leur oncle.

Maugis étant à Montauban, il se désarma & se mit tout nu : il mangea d'une herbe qui le fit enfler comme un crapaud ; ensuite il se frotta d'une autre qui le fit paraître noir comme un Maure, & tourna ses yeux de telle sorte qu'il paraissait être à l'agonie, & il s'habilla d'une façon singulière, si bien qu'il était impossible de le reconnaître, & il sortit ainsi de Montauban. Il courut promptement au pavillon de Charlemagne avant que Roland y fût arrivé, & demeura là sans dire mot. Quand il marchait, il fesait le boiteux & s'appuyait sur son bourdon. Quand Charlemagne sortit, il lui dit : Sire, je prie le Roi de gloire de vous garder de mort & de toute trahison.

Charlemagne le rebuta en lui disant : Ote-toi d'ici, maraud, je ne veux plus me fier à personne depuis que le fripon de Maugis m'a trompé ; il fait telle figure qu'il veut. Maugis n'osait ouvrir la bouche, mais peu après il lui dit : Sire, si Maugis est un fripon, tous les pauvres ne le sont pas, & un pauvre estropié comme moi est incapable de faire du mal. Sire, je viens de Jérusalem d'adorer notre Sauveur dans son saint sépulcre ; je passai hier par Balançon & à Gironde, puis vers Montauban, où malheureusement des

voleurs

voleurs tuèrent tous mes compagnons, & me mirent en cet état. Je demandai quels gens c'étaient ; on me dit que c'étaient les fils d'Aimon & Maugis qui mouraient de faim dans Montauban, & ne laissaient passer personne sans les voler : c'est pourquoi, sire, je vous demande justice.

Charlemagne lui dit : Dis-tu la vérité ? Assurément, sire, dit le pélerin. Il l'interrogea de son nom & de sa patrie : il répondit qu'il s'appelait Guiden, & qu'il était Breton. Je vous demande justice. Comment, dit le roi, veux-tu avoir raison de ces gens-là, tandis que je ne peux l'avoir pour moi ? Si je les tenais, je les ferais mourir. Sire, dit Maugis, Dieu me fasse justice, puisque vous ne pouvez.

Les seigneurs qui étaient là dirent : Sire, ce pélerin a la mine d'un honnête homme, faites-lui la charité. Le roi lui fit donner trois pistoles. Puis il lui demanda à manger, & on lui apporta à manger ; cependant Roland arriva, qui emmenait Richard prisonnier. Quand les seigneurs le virent ils le prièrent de le laisser, & de dire que c'était un autre chevalier. Un page oyant cela fut trouver l'empereur, & lui récita tout ce qui s'était passé à Vaucouleurs, & comme Roland amenait Richard prisonnier, il le félicita, & lui dit qu'il se distinguait bien des autres, & que si Ogier l'eût servi fidellement, les quatre fils d'Aimon ne seraient pas impunis ; mais puisque vous n'avez pu prendre que celui-là, il le faut faire pendre. Et où serai-je pendu, dit Richard ? A Montfaucon, répond Charlemagne. Prenez garde à vous, dit Richard.

Charlemagne lui donna un coup de canne sur la tête, dont Richard se voulant venger, sauta au cou de Charlemagne, qu'il eût étranglé sans le secours. Les seigneurs dirent qu'il ne fallait pas battre un prisonnier. Charlemagne dit : il faut qu'il soit pendu. Maugis n'osait rien dire, mais il fit signe à Richard de ne se point étonner, & s'en alla à Montauban où Renaud & les autres l'attendaient. Ils furent bien fâchés de voir revenir Maugis sans Richard, & Renaud leur dit qu'ils étaient cause de sa perte ; car s'ils ne l'eussent pas quitté, on ne l'eût pas pris.

Renaud demanda à Maugis où était Richard ; il dit qu'il était en prison, & qu'on le devait pendre à Montfaucon, c'est pourquoi il faut s'équiper & partir. Renaud consolé de ses paroles, s'arma promptement avec ses gens, & coururent vers Montfaucon. Quand ils furent proche, Renaud leur dit de sauver Richard à tel prix que ce fût. Ils lui promirent tous de combattre jusqu'à la mort, & ils s'embusquèrent dans un bois touffu sur le chemin par où l'on devait passer.

Charlemagne voulant faire son exécution envoya chercher Béranger de Valois, & lui dit : Mon ami, vous tenez de moi l'Ecosse & l'Irlande, vous me devez servir en toute occasion : je vous affranchis vous & les vôtres, si vous voulez pendre Richard. Sire, dit Béranger, je connais que vous ne m'aimez pas : commandez-moi ce qu'il vous plaira, je tâcherai de le faire, mais non pas cela,

Béranger ne le voulant pas faire, il s'adressa au comte Idelon, & lui représenta que comme Richard était criminel de lèze-majesté, qu'il était chevalier de ses ordres, il fallait qu'un autre chevalier le pendît, & pour sa récompense, il ne payerait rien du droit annuel qu'il lui devait. Idelon dit qu'il ne le ferait pas pour tout son empire.

Lors il appela Ogier, & lui reprocha qu'il l'avait trahi à Vaucouleurs, & que s'il voulait se disculper de ce crime, il fallait qu'il pendît Richard, qu'en récompense il lui donnait la ville de Lyon, & l'exemptait de tout service. Sire, dit Ogier, vous savez que Richard est mon cousin, & que par conséquent au-lieu de lui ôter la vie, je la lui sauverais si je pouvais.

Puis il appela l'archevêque Turpin, & lui dit qu'il le ferait pape s'il voulait pendre Richard. Turpin lui dit que les sacrés canons lui défendaient de s'ingérer dans les affaires criminelles, & que s'il le fesait, il ne pourrait plus dire la messe. Lors il dit à Salomon de Bretagne de faire cette exécution, & qu'il le ferait duc d'Anjou. Sire, dit-il, quand vous me donneriez toute la France, je ne le ferais pas. Puis il se tourna vers Roland, & lui dit : Mon neveu, pendez-le, s'il vous plaît, & je vous donnerai Cologne sur le Rhin. Sire, dit Roland, si je le fesais, je serais un traître, car je lui promis de ne lui point faire du mal ; si je manquais de parole, on ne se fierait plus à moi.

Quand Charlemagne vit que tous ses chevaliers le refusaient, il s'adressa à Richard duc de Normandie, lui disant, comme vous êtes l'homme du monde que j'ai estimé le plus, je vous prie de me faire un plaisir, c'est d'aller pendre le fils d'Aimon au pin de Montfaucon. Sire, dit-il, je le veux, pourvu que vous veniez avec moi.

Lors il dit au duc Nesme : Que ferai-je dans cette affaire ? Sire, dit-il, je vous donnerai bon conseil, si vous me voulez croire. Vous savez que les fils d'Aimon & Maugis sont les meilleurs chevaliers du monde, & qu'il y a seize ans que cette guerre dure, que plusieurs bons chevaliers y sont morts : c'est pourquoi vous manderez à Renaud & à ses frères que s'ils vous veulent servir fidellement, vous délivrerez leur frère avec un pardon général de tout le passé. Je n'en ferai rien, dit-il, il faut que Richard soit pendu. Sire, dit Nesme, il est d'un grand lignage, vous ne trouverez personne qui le veuille pendre. Si vous voulez tant le faire mourir, je vous conseille de le faire mettre en prison, & le faire mourir de faim. Nesme, dit Charlemagne, vous savez que Maugis m'a trompé souvent, & comme c'est un sorcier, il l'aurait bientôt délivré. Lors Ogier dit à Nesme : A quoi vous amusez-vous ? il fera la paix, quand il ne pourra faire autrement.

Ogier sortit dehors avec les autres officiers, qui étaient bien dix mille hommes, & il cria : Nous verrons maintenant qui osera pendre Richard, car tel y ira qui n'en reviendra pas.



Comme Charlemagne envoya pendre Richard, & comme Renaud le secourut & pendit Ripus à sa place.

CHarlemagne se voyant refuser de ses principaux amis, s'adressa à Ripus, & lui dit : Si vous voulez pendre Richard, je vous fais mon chambellan. Sire, dit il, je le ferai, pourvu que ce soit avec le consentement des douze pairs de France, car Renaud tua mon oncle au gué de Balançon. Les pairs y consentirent ; d'abord il alla s'armer, monta à cheval & vint à la tente du roi qui lui dit : Prenez mille cavaliers avec vous, & si Renaud & Maugis viennent, pendez-les avec l'autre. Sire, dit-il, cela suffit. On fit monter Richard sur un mulet, ayant la corde au cou comme un larron ; on le passa devant le pavillon du roi, qui dit : Vengez-moi de ce coquin. Sire, dit Ripus, plût à Dieu tenir ainsi les autres.

Etant arrivé à Montfaucon, Ripus dit à Richard : je vas venger à présent la mort de mon oncle Fouques que Renaud tua aux plaines de Vaucouleurs. Richard ne voyant pas ses frères fut bien étonné ; pour amuser Ripus, il lui dit : Ripus, si vous voulez me sauver la vie, je vous donnerai cent marcs d'or. Je ne le ferais pas pour une province. Richard lui dit : Si vous n'avez pas pitié de mon corps, au moins ayez pitié de mon ame ; je vous prie donc de me faire appeler un confesseur. Je le veux bien, dit Ripus.

Le confesseur étant venu, Richard avouait beaucoup plus de péchés qu'il n'en avait commis. Quand il vit que ses frères n'arrivaient point, il commença à désespérer & dit au confesseur de lui donner l'absolution. Ripus voyant qu'il était confessé, lui fit monter l'échelle

& commençait à l'attacher. Richard lui dit : Ami, laisse-moi dire une oraison fort courte. Je n'en ferai rien, dit Ripus, il faut que je fasse mon devoir. Ses gens lui dirent que c'était la moindre chose qu'on lui pût accorder, il lui laissa donc dire l'oraison suivante.

Grand Dieu, qui de rien créâtes le ciel & la terre, le soleil, la lune & les quatre éléments, qui formâtes l'homme à votre image, & lui donnâtes domination sur tous les animaux. Vous, grand Dieu, qui sauvâtes Noé & sa famille du déluge, Daniel de la fosse aux lions, Jonas dans le ventre de la baleine, les trois enfants hébreux de la fournaise ardente de Babylone, Judith des mains d'Holorpherne, & Suzanne de l'accusation qu'on lui imputait. Vous, grand Dieu, qui envoyâtes votre Fils sur la terre pour racheter tous les hommes, & nous montrer le chemin du ciel en imitant ses souffrances, plaise à votre divine Majesté me pardonner mes péchés & accepter ma mort en satisfaction d'iceux ; car je vous proteste que s'il me restait quelque peu de vie, je l'employerais pour votre service mieux que je n'ai fait jusqu'ici ; & si Charlemagne voulait, j'irais planter l'étendard de la Croix au milieu de la Turquie. Ah ! mes frères, s'écria-t-il après cette prière, où êtes-vous ? Ah ! Maugis, où êtes-vous ? & se voyant sans secours, il dit à Ripus de le faire mourir.



Comme Bayard éveilla Renaud qui dormait en lui donnant du pied sur son casque qui le fit tressaillir.

BAyard élevé par Maugis, entendait la parole comme un homme ; il ouït le bruit des gens que Ripus avait amenés avec lui à Montfaucon, & voyant que Renaud dormait, il le frappa du pied & l'éveilla ; puis regardant vers Montfaucon, il vit beaucoup de

monde aſſemblé. D'abord il monta ſur Bayard qui allait com le vent, & ſes frères avec Maugis le ſuivirent.

Ripus le voyant venir, voulut s'enfuir ; mais Renaud l'attr & le blâma fort de ce qu'il avait voulu pendre ſon frère. Rip s'excuſait ſur le commandement du roi ; mais Renaud n'écout pas ſes raiſons ſe jeta ſur l'eſcorte, ſes frères & Maugis en firent même, de ſorte qu'ils mirent tout en déroute, & ayant délié R chard, & ôté la corde de ſon cou, ils la mirent à Ripus, & R naud le pendit au lieu où il voulait pendre ſon frère.

Renaud remercia Dieu d'avoir délivré ſon frère, puis il lui d manda comment tout s'était paſſé. Certes, dit-il, j'ai obligation Ogier, à Roland, à Hector, à Richard duc de Normandie, Idelon, à Salomon, à Olivier & à Turpin ; car ils ont diſpu contre Charlemagne pour l'amour de moi ; & me croyant ſans ſ cours, ils étaient bien fâchés que Ripus eût pris cette commiſſio dont je leur ſuis bien obligé, & je veux les aller remercier.

D'abord il prit les armes de Ripus, monta ſur ſon cheval, & s'e alla au camp de Charlemagne. Ogier le voyant venir, crut qu c'était Ripus, & en même temps il courut ſur lui pour le frapper mais Richard ayant hauſſé la viſière de ſon caſque, lui dit que Ri pus avait été mis à ſa place, & qu'il venait le remercier avec me ſieurs les chevaliers qui avaient demandé ſa grace à l'empereur.

Charlemagne croyait que c'était Ripus qui venait de faire ſo exécution ; & voyant qu'Ogier le voulait frapper, il ſe mit e colère, diſant qu'Ogier le payerait. Auſſitôt que Richard fut près d Charlemagne, il lui demanda s'il avait bien fait ſon devoir, il lu dit qu'ouï, & qu'il ne ferait plus de mal à perſonne. J'en ſuis bie aiſe, dit Charlemagne ; & moi auſſi, dit Richard. Sire, vou croyez donc que Ripus a pendu Richard ; mais c'eſt le contraire car c'eſt Richard qui a pendu Ripus avec quinze de ſes gens.

Charlemagne oyant cela penſa tomber de ſon cheval. D'abord i voulut frapper Richard, & coururent ſi rudement l'un contre l'au tre, que leurs deux lances ſe mirent en pièces, puis ils prirent leur épées, & s'en donnèrent cent coups, ſans pouvoir s'entamer l corps l'un de l'autre. Le cheval de Charlemagne fut tué, dont i penſa enrager, & cria à ſes gens de lui courir ſus ; mais Richar fut ſecouru de ſes frères & de Maugis, & il y eut un grand carnage

Charlemagne ayant pris un autre cheval courut contre Renaud ils ſe choquèrent ſi fort que leurs lances ſe briſèrent, & tombèren tous deux à la renverſe. Ils prirent leurs épées & le roi s'écria : S je ſuis vaincu par un ſimple chevalier, je ne dois plus être roi. Renaud reconnaiſſant l'empereur recula auſſitôt, & lui demanda trèv pour lui parler. Le roi la lui accorda en lui diſant : Je ne ſais qu vous êtes, mais vous joutez bien. Sire, je ſuis Renaud fils d'Aimon qui vous demande pardon, je vous prie d'avoir pitié de moi & de mes frères. Vous nous avez chaſſés de votre empire & de notre maiſon il y a quinze ans, ce qui a cauſé la mort de pluſieurs chevaliers. Vous ſavez mieux que moi les malheurs de la guerre, c'eſt pourquoi

vous prie d'y mettre fin, ce n'eſt pas la crainte de la mort qui me
parler ainſi, mais le zèle & l'affection que j'ai de vous ſervir &
tre votre ami. Vous priez en vain, dit Charlemagne, il ne fal-
pas tuer mon neveu Bertelot. Je vous promets que vous n'au-
jamais de paix ſi vous ne me livrez Maugis pour en faire à ma
lonté, car je le hais comme le diable.

Renaud dit, ſire, ne prendriez-vous pas de l'or pour notre rachat ?
n, dit-il, vous ſerez pendus ou je ne pourrai. Auſſitôt il le frappa
ſon bouclier & lui en coupa une partie. Renaud prit le roi à tra-
s le corps & le mit devant lui pour l'emmener priſonnier. Char-
gne dit : Mont-joie S. Denis, Roland, Olivier, où êtes-vous ?
vous me laiſſez emmener, cela vous ſera reproché.

D'abord Roland, Olivier & les autres ſeigneurs furent au ſecours
roi ; de l'autre côté vinrent les frères de Renaud & Maugis
ec quatre cents chevaliers, & il y eut un grand carnage. Roland
urut ſur Renaud, & le frappa ſi fort ſur ſon caſque qu'il l'étour-
. Renaud qui tenait le roi devant lui ne pouvait ſe défendre,
ſi il le laiſſa tomber & combattit généreuſement : ſes frères étant
entôt venus à ſon ſecours, ils mirent l'armée de Charlemagne en
route, & ſe retirèrent après à Montauban.



omme après la défaite de Charlemagne on lui abattit ſon pavillon, & on lui emporta ſon aigle d'or qui était deſſus.

RENAUD voyant que l'armée du roi était en déroute, incita ſes
gens à aller piller le camp, ce qu'ils firent ; car auſſitôt
u'ils y furent arrivés, chacun mit la main à l'œuvre. Renaud

s'attacha au pavillon de Charlemagne, en coupa les cordages, & en enleva l'aigle d'or massif qui était d'un grand prix, & puis cria *Montauban*. Les gens du roi furent si épouvantés qu'ils ne savaient que faire, car les fils d'Aimon en renversaient autant qu'il s'en présentait.

Quand Maugis eut mis l'aigle en main sûre, il retourna chercher Charlemagne, & l'ayant rencontré il lui dit : C'est à présent que la mort de mon père sera vengée, & aussitôt il lui porta un si rude coup de lance, que si sa cuirasse n'eût été bien trempée, c'était fait de lui. Il cria d'abord à son secours ; Maugis regardant derrière & ne voyant point ses cousins, en fut étonné : ils avaient déja passé la rivière. Roland & Olivier coururent au secours du roi.

Maugis voyant que ses affaires n'allaient pas bien, délogea promptement & galoppa après ses cousins. Quand il eut passé Balançon, il rencontra une compagnie des gens de Charlemagne qui venaient à lui, il se battit contr'eux vigoureusement. Cependant Olivier arriva, & lui porta un coup de lance dans la poitrine qui le blessa fort & le mit à bas. Maugis se releva & se défendit en brave avec son épée. La nuit étant déja si sombre qu'ils ne se connaissaient pas entr'eux, Olivier lui dit : Chevalier, je ne sais qui tu es, mais si tu veux te rendre, je te donne quartier. Qui êtes-vous, lui dit Maugis ? Je suis Olivier, répondit-il. Vraiment je me rendrais à vous si je croyais avoir grace de l'empereur. Je vous promets, dit Olivier, que je ferai mon possible pour vous accommoder ensemble. Alors Maugis rendit son épée à Olivier, qui le fit monter sur un petit cheval, & le conduisit au pavillon royal.

Quand Olivier vit la tente du roi à bas, il fut bien surpris & craignit que Maugis ne lui échappât, parce qu'il savait l'art magique mieux qu'homme de son temps, c'est pourquoi il lui dit : Maugis, vous savez que vous êtes mon prisonnier, je veux que vous juriez de ne pas sortir d'ici sans mon congé. Monsieur, dit-il, j'y consens. Après avoir reçu son serment, Olivier le fit désarmer & panser sa plaie, & le fit ensuite mettre dans un bon lit.

Cependant les quatre fils d'Aimon emmenèrent leur butin dans Montauban, & Alard ne voyant pas Maugis, il le demanda à ses frères, qui lui dirent qu'il était devant.

Charlemagne ayant assemblé son conseil dit : Messieurs, je vous ai tenu long-temps sans que personne vous ait rien ôté du vôtre maintenant que je suis vieux je croyais être en repos, cependant je vois que je ne mérite plus d'être roi, puisqu'on m'a enlevé ma couronne & mon aigle. Messieurs les pairs, je vous conseille donc de faire Renaud votre roi, il le mérite mieux que moi. Ses seigneurs le consolèrent le mieux qu'ils purent.

Le duc Nesme prenant la parole pour tous, lui dit : Sire, je sai que nous avons mal fait en supportant trop vos ennemis ; mais nous le fesions pour avoir la paix. Vous saves que les guerres civiles ruinent les états les plus florissants, & que cette guerre a fait périr plusieurs braves chevaliers, qui seraient encore en vie si vous avi-

suivi mon conseil ; mais jamais vous n'avez voulu faire la paix, & vous avez toujours perdu. Certainement, dit-il, je ne la ferai jamais, que Renaud ou Maugis n'ait été pendu. Olivier survint, & lui demanda le sujet de son courroux. Nesme lui ayant fait le récit de ce qui se passait, Olivier dit incontinent au roi : Sire, prenez courage, Maugis est mon prisonnier. Je n'en croirai rien, répondit le roi, que je ne l'aie vu.

En même temps Olivier & Roland allèrent chercher Maugis, & le conduisirent devant l'empereur qui témoigna beaucoup de joie de cette prise, & qui fit mille reproches à Maugis, mais principalement de ce qu'il lui avait emporté son aigle d'or massif qui était sur sa tente. Sire, lui dit Maugis, nous vous avons demandé plusieurs fois la paix sans pouvoir l'obtenir, & ainsi j'en ai agi comme en temps de guerre. Pour récompense, dit Charlemagne, je veux te faire pendre. Sire, vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira, mais mes cousins ne laisseront pas ma mort impunie.

Quand les quatre fils d'Aimon furent arrivés à Montauban, ils furent bien reçus de la princesse & des habitants. Renaud demanda d'abord si Maugis était arrivé, & on lui dit que non. Il en fut bien en peine, & songea comment il devait faire. Au sortir de table, voyant qu'il n'était pas encore revenu, il partit pour l'aller chercher, & étant arrivé au gué de Balançon il trouva deux laquais du roi qui abreuvaient des chevaux ; ceux-ci lui demandèrent à qui il était. Renaud leur dit qu'il était des gens de Ripus, qui s'étaient sauvés du combat quand les fils d'Aimon l'avaient pendu à Montfaucon ; ensuite Renaud leur demanda ce que fesait le roi, & s'il souperait bientôt. Certes, lui dirent-ils, il fait grande chère & s'est consolé du chagrin que lui avait causé la mort de Ripus, depuis qu'on lui a amené Maugis prisonnier. Comment ! leur dit-il, par qui a-t-il été pris ? Par Olivier & Roland, lui répondirent deux palefreniers.

Après avoir long-temps devisé ensemble, ils s'en allèrent, laissant Renaud dans une grande inquiétude. Il repassait dans son esprit ce qu'il pourrait faire, & était combattu entre mille résolutions ; car tantôt il voulait aller au camp du roi enlever son cousin Maugis au hasard de sa vie, après il disait que ce serait être trop téméraire, qu'un homme allât seul attaquer toute une armée ; enfin il se décida d'attendre jusqu'au lendemain.



Comme Maugis condamné à mort se sauva, & emporta la couronne, l'épée & le trésor de Charlemagne, enleva les épées des douze Pairs de France, & retourna à Montauban.

CHarlemagne tenant Maugis en son pouvoir assembla son grand conseil, & dit : Seigneurs, vous savez tous les tours que Maugis m'a joués, que c'est un voleur & un magicien ; c'est pourquoi il faut le faire pendre dès ce soir, afin qu'il ne nous échappe pas.

Le duc de Bavière, chef du conseil, dit : Sire, si vous faites mourir Maugis la nuit, les quatre fils d'Aimon diront que vous n'avez pas osé le faire le jour, ce qui vous ferait mépriser ; il faut donc le faire mourir demain, & l'escorter de tant de monde, que si ses cousins viennent pour l'enlever, ils soient pendus avec lui. Nesme, dit le roi, s'il vient à se sauver on se gaussera de nous. Sire, dit Maugis, si vous avez peur que je m'en aille, je vous donnerai caution. Quelle caution donneras-tu, dit le roi ? Lors Maugis se tournant vers Olivier lui dit : Vous savez qu'en me rendant vous me promîtes de m'aider, je vous prie donc d'être ma caution pour cette nuit avec les douze pairs. Ils lui dirent de jurer qu'il ne s'en irait pas sans leur congé, & qu'ils s'engageraient pour lui. Il jura de ne point partir sans leur dire adieu ; ceux-ci le crurent bonnement, & se rendirent sa caution. Charlemagne les avertit de prendre garde que ce sorcier ne les trompât pas.

Maugis voyant que ses affaires allaient bien, dit : Messieurs, je vous prie de me faire donner à manger, car je meurs de faim. Alors le roi lui dit : Comment, méchant homme, pourras-tu manger ?

Assurément, pourvu que j'aie de quoi. On se mit à table, & le roi fit mettre Maugis près de lui. Pendant le souper Maugis mangeait comme quatre, & le roi ne pouvait rien manger.

Olivier voyant cela se mit à rire, & dit à Roland : Le roi n'ose pas manger de peur que Maugis ne l'enchante. Il est vrai, dit Roland. Après souper Charlemagne commanda à son sénéchal de garder des flambeaux allumés toute la nuit, ce qu'on fit. Il dit à Olivier & à Roland de jouer aux cartes, afin que ce maudit larron ne leur échappât pas. Après cela il fit asseoir Maugis auprès de lui, qui dit, où dois-je reposer ? Comment, lui repartit le roi, vous voulez dormir ? Oui, sire, répondit-il, accordez-moi cette grace, puisque vous avez mes cautions. Certes, dit le roi, tu ne me tromperas pas cette fois.

Il lui fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & le fit attacher avec une longue chaîne qui tenait au pilier du lit, puis lui fit mettre un collier de fer au cou, dont il voulut avoir la clef, & étant ainsi, il lui dit : Maugis, vous n'échapperez pas maintenant. Non certes, dit-il, car je suis trop bien attaché & gardé.

Quand Maugis vit qu'il était temps, il fit un charme qui les endormit : il en fit un autre qui fit tomber toutes ses chaînes. Il mit un coussin sous la tête du roi, prit Joyeuse son épée & la mit à son côté, puis celle de Roland appelée Durandal, & celle d'Olivier nommée haute Claire, fit une moustache à l'espagnole au roi, lui emporta sa couronne & son trésor, & s'en alla sans qu'il lui pût rien dire, quoiqu'il l'eût éveillé & lui eût dit adieu.

Charlemagne se voyant dupé pensa enrager. Il appela les douze pairs, qu'il ne put éveiller qu'en leur frottant le nez d'une herbe qu'il avait apportée du levant. Ils se regardaient les uns les autres, riaient de voir le roi ainsi transfiguré ; mais il y eut bien du changement quand ils ne trouvèrent plus Maugis. Le roi leur dit qu'il fallait le trouver puisqu'ils en avaient répondu, qu'ils devaient le laisser pendre. Roland dit à Ogier s'il l'avait fait sauver. Non certes, dit-il. L'empereur dit l'avoir vu, mais qu'il ne pouvait rien dire, parce qu'il était charmé.

Roland se voyand sans Durandal, se gratta l'oreille & regarda çà & là pour voir si elle n'y était point, & voyant que les autres n'en avaient point aussi : parbleu, dit-il, messieurs, on nous a joué à tous le même tour. Charlemagne voyant ses coffres vides s'écria : Ah ! larron de Maugis, je n'ai point gagné à ta prise.

Ils coururent après, mais il était trop tard, car Maugis était déja dans Montauban. Quand ses cousins le virent arriver, ils en témoignèrent une grande joie ; ensuite chacun se retira pour reposer. Le lendemain, ils racontèrent tous leurs aventures ; Maugis dit à ses cousins de lui montrer leur butin. Richard lui fit voir l'aigle d'or qu'il avait prise sur la tente du roi, & Maugis lui dit de la faire mettre sur la plus haute tour de Montauban, afin que tout le monde pût la voir. Elle jetait une si grande clarté quand le soleil luisait dessus, qu'on ne pouvait la regarder. Maugis leur montra sa capture, &

ils dirent qu'ils avaient assez d'or pour faire la guerre durant dix ans.

L'empereur voyant que ses affaires allaient mal, fit assembler son conseil, & dit : Messieurs, je vois que depuis que nous sommes ici, nous avons toujours perdu, & je ne sais comment faire pour me venger de ces coquins, vous y êtes autant intéressés que moi. Ils dirent qu'ils ne savaient que faire, mais qu'ils suivraient ses ordres. Alors, il dit : Il faut envoyer à Montauban Ogier, le duc Nesme, l'archevêque Turpin & Estou, qui sont parents des fils d'Aimon, pour dire à Renaud & à Maugis que s'ils veulent me rendre ma couronne, mon aigle & nos épées, je leur donne trève pour deux ans. Aussitôt ils montèrent à cheval, & partirent. Quand ils furent au premier corps-de-garde, on leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils dirent qu'ils souhaitaient parler à Renaud de la part de l'empereur. On fut l'avertir, & d'abord il les reçut honorablement & les fit entrer dans le palais où ils furent bien accueillis de la princesse. On fit servir une magnifique collation, après laquelle Ogier leur parla ainsi : Mes chers cousins, vous savez que nous nous sommes toujours aimés, & qu'il n'a pas tenu à nous que vous ne soyez en paix avec l'empereur ; mais nous ne sommes venus ici que pour faire une trève qui sera l'acheminement à la paix. Renaud dit qu'il le voulait bien. Aussitôt Ogier lui dit que Maugis les avait trompés, en ce qu'ils s'étaient tous rendus caution pour lui sauver la vie, & que cependant il était parti en cachette & avait emporté la couronne du roi, beaucoup d'or & leurs épées. S'il vous plaît de nous les rendre avec la couronne & l'aigle, vous aurez trève pour deux ans, & pendant ce temps nous tâcherons de faire la paix.

Maugis les embrassa amiablement & leur dit : Messieurs, vous voyez qu'il est tard, vous demeurerez ici ce soir, & demain nous vous rendrons réponse. Volontiers, dirent-ils. Alors Maugis fit préparer le souper, après lequel ils devisèrent beaucoup ensemble, & puis chacun se retira. Le lendemain Ogier dit à Renaud : Mon cousin, avons-nous bonne réponse ? Oui, dit-il, je ferai ce qu'il vous plaira pour avoir la paix. Il fit aussitôt apporter les épées, la couronne & l'aigle d'or. Ogier voyant cela se mit à rire, & dit : Par ma foi, mes cousins, vous aviez fait là une bonne prise.

Guichard voyant que Renaud allait rendre l'aigle d'or, s'écria qu'il ne la rendrait pas, parce que Charlemagne l'avait maltraité d'un bâton étant prisonnier, ils contestèrent tous deux ; mais Nesme voyant cela se contenta de prendre la couronne avec les épées.

Ensuite Ogier dit à Renaud : Cousin, je vous conseille de venir, tandis que Maugis & vos frères resteront pour garder le château. J'y consens volontiers, dit-il, pourvu que le roi ne me fasse aucun outrage. Venez en toute sureté, dit Nesme, nous répondons de vous. Ils montèrent à cheval. Renaud & Alard les suivirent n'ayant avec eux que deux chevaliers. Ils passèrent la rivière à Balançon, & quand ils eurent passé, Ogier leur dit : Messieurs, vous savez que le roi est fort irrité contre nos cousins, restez ici tandis que nous irons savoir sa volonté. Vous parlez bien, dit Nesme. Amis, leur dit

Renaud, je me fie à vous, faites que tout soit sincère. Certainement vous pouvez vous y fier, dirent-ils.

Nesme & Ogier allèrent au camp, Renaud resta avec l'archevêque Turpin & Estou. Pinable, espion de Charlemagne, était au gué de Balançon qui entendait tout, & le raconta promptement au roi, disant : Sire, j'ai laissé Renaud & Alard au gué de Balançon avec Turpin & Estou ; Ogier & Nesme viennent ici pour savoir s'ils seront en sureté. Alors le roi envoya à Balançon Olivier avec 100 hommes pour prendre Renaud & Alard, disant qu'il le récompenserait.

Tandis qu'Olivier allait à Balançon, Ogier & Nesme arrivèrent. Ils saluèrent humblement le roi, mais il ne leur dit mot. Ogier lui dit : Sire, d'où vient que vous faites si peu de cas de nous ? Ogier, lui dit-il, qu'avez vous fait de Renaud, il était avec vous ? Oui, nous l'avons mené sur notre foi pour prendre ôtage de la trève que vous lui avez donnée. Par S. Denis, dit-il, je n'en ferai rien, car si je le puis tenir, je le ferai pendre. Je suis surpris, lui dit Nesme, que vous parliez ainsi ; car si vous faites ce que vous avancez, nous serons contre vous, & tiendrons notre promesse à Renaud.

Olivier étant arrivé sur le bord de Balançon, surprit Renaud à pied, & ne lui donna pas le temps de monter sur Bayard. Il se tourna vers Turpin & Estou, & leur dit : Vous m'avez trahi, je ne l'eusse jamais cru. Sire, dirent-ils, nous en sommes innocents : nous vous défendrons au péril de nos vies. Puis Renaud dit à Olivier : Vous pouvez maintenant me rendre la même grace que je vous fis quand Maugis vous abattit à Vaucouleurs : vous savez qu'un plaisir en requiert un autre, je vous rendis votre cheval & vous aidai à remonter. Cela est vrai, dit-il, je suis fâché de vous avoir trouvé ici. Roland survint criant hautement : vous êtes pris. Aussitôt Ogier arriva, qui dit à Roland de ne le point toucher, car Nesme & moi l'avons amené sur notre foi & serment pour ôtage de la trève que nous lui avons donnée de la part du roi.

Ogier dit à Roland : Cousin, Renaud me fit un jour une courtoisie, je serais ingrat si je ne lui rendais la pareille. Il faut le mener vers le roi, & tâcher de faire sa paix. Messieurs, dit Nesme, je trouve cela à propos, car nous ne souffrirons pas qu'on lui fît du mal. Roland & Olivier menèrent Renaud à Charlemagne ; mais Turpin, Ogier, Nesme & Estou ne le quittèrent point, & lorsque Olivier le présenta au roi, Ogier dit : Sire, vous savez bien que vous nous envoyâtes vers Montauban pour faire trève avec les quatre fils d'Aimon & Maugis ; nous y fûmes reçus avec toute la civilité possible, on nous accorda toutes nos demandes, & nous amenâmes Renaud sous sauf-conduit, répondant tous quatre de sa personne. Cependant vous l'avez fait prendre mal-à-propos, vu que voici votre couronne & nos épées. Et l'aigle, dit le roi ? Vous l'aurez quand il vous plaira.

Ogier, dit Charlemagne, vous parlez en vain, il ne m'échappera pas comme l'autre, car je lui ferai couper tous ses membres & jeter au feu. Il n'en sera rien, dit Ogier, & je serai sincère jusqu'à la



mort. Sire, dit Renaud, que voulez-vous que je fasse? vous m'avez appelé traître, & je ne l'ai jamais été ni homme de ma race: & si quelqu'un ose me le soutenir, je lui propose incontinent le duel.



Comme Renaud combattit contre Roland, & comme Maugis emporta Charlemagne à Montauban.

AU point du jour Roland se leva & alla assister à la sainte messe, après quoi il se fit armer & monta à cheval. Ensuite Charlemagne lui dit: Mon neveu, je prie Dieu qu'il vous préserve de mort & de prison, car vous savez que Renaud a droit & nous tort, & je ne voudrais pas pour la moitié de mon empire qu'il vous arrivât le moindre mal. Sire, dit Roland, puisque vous aviez tort, vous ne deviez pas accepter la bataille; mais la chose est venue si avant qu'il faut la soutenir avec honneur, & je prie Dieu de me faire miséricorde.

Roland trouva Renaud qui l'attendait de pied ferme, & lui dit: Renaud, aujourdhui vous aurez à faire à moi. Renaud lui répliqua: Roland, il ne convient pas à un chevalier comme vous de menacer de la sorte: car si vous voulez la paix vous l'aurez, & si vous voulez la guerre, tout de même. Renaud, lui dit Roland, je ne suis pas venu ici pour avoir la paix, mais gardez-vous de moi & vous ferez bien. Et vous de moi, dit Renaud, car j'espère aujourdhui d'abattre votre orgueil. Aussitôt ils piquèrent leurs chevaux & se portèrent de si rudes coups qu'ils brisèrent leurs lances. Renaud tomba par terre, sa selle entre les cuisses, & Roland abandonna les étriers. Renaud s'étant relevé monta sur Bayard sans selle, courut sur Roland, &

lui donna un grand coup d'épée. Roland se voyant blessé mit aussi la main à l'épée, & courut contre Renaud. Ils se battirent si fort l'un & l'autre, qu'ils mirent leurs écus en pièces. Les barons qui virent un si rude choc furent bien étonnés. Le duc Nesme s'écria : Ah! Charlemagne, maudite soit votre cruauté, vous faites tuer les deux meilleurs chevaliers du monde, dont vous pourrez avoir besoin.

Renaud voyant que l'un ne pouvait gagner l'autre, dit à Roland: Si vous voulez, nous mettrons pied à terre pour ne pas tuer nos chevaux, car nous n'en trouverions pas d'aussi bons; vous dites vrai, dit Roland. Quand ils furent descendus, ils combattirent ensemble comme deux lions.

Quand ils virent qu'ils ne pouvaient se vaincre, ils reculèrent pour se reposer, car ils étaient fort fatigués. Le roi voyant que l'un ni l'autre n'était encore victorieux, & qu'ils étaient affaiblis, craignit pour son neveu Roland. Il se mit à genoux, & levant les mains au ciel, il dit en pleurant : O Dieu ! qui avez créé le ciel, la terre & la mer, qui avez préservé sainte Marguerite du dragon, & conservé Jonas dans le ventre de la baleine, je vous prie de sauver mon neveu, en fesant cesser le combat par quelque signe de votre toute-puissance, sans blesser pourtant l'honneur de l'un ni de l'autre.

De leur côté les frères de Renaud avaient grand'peur pour sa vie, ils se mirent à prier Dieu qu'il lui plût garder leur frère de mort & de prison. Notre-Seigneur exauça leur prière en opérant un miracle; car il fit soudain lever un brouillard si épais, que les deux combattants ne se voyaient plus. Roland dit à Renaud, où êtes-vous, je ne vois rien; ni moi aussi, dit Renaud. Roland lui dit, faites-moi un plaisir, & une autre fois j'en ferai autant pour vous. Renaud lui répondit, je veux sauver mon honneur. Grand merci, dit Roland, de ce que vous m'avez accordé, sachez que la grace que j'ai à vous demander, est que vous m'emmeniez à Montauban avec vous; je le veux, dit Renaud, & vous nous ferez bien de l'honneur.

Quand Roland eut ouï ces paroles, il vit aussi clair qu'auparavant. Il monta aussitôt sur Valentin son cheval, & Renaud monta sur son Bayard. Le roi étonné se mit à crier : Seigneurs, je ne comprends rien à cela, Renaud emmène Roland, & vous le souffrez ! Quand les barons de France entendirent ainsi parler le roi, ils coururent après Renaud.

Charlemagne les suivit jusqu'aux portes de Montauban, & cria à voix haute : Renaud, il vous souviendra de ce que vous avez fait, car tant que je vivrai vous n'aurez de paix avec moi; ensuite il s'en retourna au camp. Quand ses gens le virent venir, ils allèrent au-devant & lui dirent : Sire, qu'avez-vous fait de Roland? Seigneurs, dit-il, il est à Montauban; c'est pourquoi je vous commande de partir sur-le-champ pour en aller faire le siége au plutôt. Vous porterez le drapeau, dit-il à Ogier, & Richard de Normandie conduira les troupes.

Quand il eut tout ordonné, ils se mirent à abattre pavillons & tentes, pour camper devant Montauban. Quand le camp fut posé,

Richard de Normandie s'en vint dessus le gué de Balançon avec dix mille hommes, pour garder jusqu'à ce que l'armée fût passée. Quand tout fut arrivé devant la place, le roi fit tendre son pavillon devant la grande porte; & quand tout fut prêt, la sentinelle qui était sur la grande tour s'en vint a Maugis, & lui dit : Sire, sachez que l'empereur est arrivé avec tous ses gens, & qu'il a mis son pavillon devant la grande porte. N'ayez point peur, dit Maugis, car il décampera plutôt qu'il ne pense.

Maugis avertit Renaud de tout ce qui se passait, & du camp du roi devant Montauban. Sur le soir il dit à Maugis : Cousin, je vous prie de faire bonne garde, nous en avons besoin. Etant tous couchés, Maugis s'en alla à l'écurie, prit Bayard, & monta dessus : il sortit de Montauban, & alla au pavillon du roi, & il charma tous ceux du camp, puis alla au lit du roi, lequel il emporta dans Montauban, & le mit dans son lit. Il alluma un flambeau au milieu de la chambre, & s'en alla trouver Renaud, & lui dit : Cousin, que donneriez-vous à un homme qui vous mettrait le roi entre les mains ? Par ma foi, dit Renaud, je donnerais tout ce que j'ai au monde si je l'avais céans. Cousin, dit Maugis, promettez-moi de ne lui faire aucun mal, je vous le ferai voir céans. Il ne lui sera fait aucun mal, dit Renaud. D'abord Maugis le mena en sa chambre, & le lui montra qu'il dormait, & lui dit : Prenez garde qu'il ne vous échappe. Maugis laissa Renaud dans la chambre, & prit une grande écharpe & un bourdon, & sortit hors de Montauban.

Comme Maugis s'en alla dans un ermitage, pour faire pénitence de ses péchés.

QUand Maugis eut rendu Charlemagne prisonnier à son cousin Renaud, il s'en alla de Montauban sans qu'aucun du château le sût que le portier. Il chemina tant qu'il vint à Dordogne passer la rivière, & se mit dans un bois fort épais : & ayant cheminé long-temps il vit en haut un ermitage fort ancien, où il s'en alla. Devant la porte dudit ermitage sortait une belle fontaine, lors Maugis entra dans la chapelle, & pria Dieu de lui pardonner ses péchés, & de donner la paix à Renaud & à ses frères, fesant pénitence des maux qu'il avait commis pour venger la mort de son père, que Ganelon avait fait mourir.

Comme Charlemagne enragé du dépit de ce que Maugis l'avait enchanté, affama Montauban par un long siége.

REnaud dit à ses frères : Dites-moi ce que nous devons faire de la personne du roi, que nous tenons entre nos mains ? vous savez qu'il nous a fait plusieurs maux sans raison, il me semble que nous nous devrions venger de lui, puisque nous le tenons. Sire, dit Richard, si vous me voulez croire, nous le pendrons; car étant mort, nous ne craindrons personne. Sur ces paroles Renaud se mit à penser, & lui dit : qui ferait cela ? Moi, dit Richard, si vous le voulez. Renaud leva la tête, & dit : Mes frères, vous savez que le

roi est notre souverain, & d'autre part vous voyez que Roland, le duc Nesme, Ogier, l'archevêque Turpin & Estou sont céans pour faire notre paix : ils savent bien que nous avons droit. Si nous le fesons mourir, nous nous attirerons la haine de tout le monde, & une guerre perpétuelle. Mon frère, dit Alard, vous parlez sagement ; mais il lui faut faire signer la paix, ou le garder céans sans le faire mourir, c'est le moyen de n'avoir plus de guerre. Seigneur, dit Richard, laissons tout à la discrétion de Renaud.

Ils laissèrent le roi endormi, & s'en allèrent à la chambre de Roland ; & Renaud cria : Levez-vous, Roland, je vous prie d'envoyer quérir Ogier, l'archevêque Turpin, & tous les autres qui sont céans : car j'ai une chose à vous communiquer.

Quand Roland vit Renaud à heure indue, il fut fort surpris, & envoya quérir ses compagnons : quand ils furent venus, Renaud leur dit : Seigneurs, vous êtes mes amis, je n'ai rien à vous cacher ; vous saurez que j'ai céans un prisonnier, & qu'avant qu'il sorte il faut que j'aie la paix & tout mon héritage.

Roland dit à Renaud, serait-ce Charlemagne ? dites-moi de grace comment vous l'avez pu prendre : car on fait garde nuit & jour autour de son pavillon. Je ne sais, dit Renaud, comment Maugis a fait, mais il l'a apporté ici, & l'a couché dans son lit. Seigneur, dit le duc Nesme, il ne faut plus douter que Dieu ne veuille finir cette guerre, car plusieurs braves chevaliers y sont morts. Roland & les autres allèrent à la chambre où le roi était tellement endormi, qu'on ne pouvait l'éveiller.

Quand les barons virent le roi si endormi, ils furent bien surpris, & Roland parla le premier, & dit à Renaud : Où est Maugis, qui l'a si bien endormi ? Je vous prie de le faire venir afin de l'éveiller, & quand il sera éveillé, nous irons tous nous jeter à ses pieds pour lui crier merci : je vous prie de n'être plus emporté en paroles. Par ma foi, dit Renaud, j'aimerais mieux mourir que de dire une méchante parole contre le roi ; au contraire, je mettrai mes biens & ma personne entre ses mains pour en faire à sa volonté, je ne lui demande que la paix, & je m'en vais quérir Maugis, pour en faire à sa volonté. Il chercha long-temps Maugis, mais il ne put le trouver, dont il fut fort fâché.

Quand le portier sut que Renaud cherchait Maugis, il lui dit : Sire, vous ne le trouverez pas, car il est sorti cette nuit mal vêtu, & depuis que je lui ai ouvert la porte je ne l'ai plus revu. Renaud connut bien que Maugis s'en était allé, parce qu'il ne voulait point voir le courroux du roi. Il commença à pleurer, & dit aux barons que Maugis s'en était allé, dont il était bien dolent. Helas ! que ferons-nous désormais, dit Richard : nous avons perdu tout ce que nous pouvions perdre. Il n'y a que six mois que sans lui je serais mort sur une infame potence. S'il a eu grande querelle contre le roi, cela n'a été que pour l'amour de nous. Il grinça les dents de dépit, & mit la main à l'épée pour tuer le roi ; mais Renaud l'en empêcha. Ogier & Nesme dirent : Richard, cela serait lâche

lâche de tuer un homme qui dort : & s'il plaît à Dieu, nous mettrons tout en bonne paix.

Seigneurs, dit Nesme, vous avez tort de faire si grand deuil : vous devriez songer à faire votre paix avec le roi & terminer une guerre qui a duré si long-temps ; mais je ne sais comment nous pourrons lui parler sans Maugis, car on ne pourra l'éveiller si Dieu n'y met la main. Et en discourant ensemble l'enchantement finit.

Quand le roi fut éveillé, il se leva en regardant autour de lui. Il fut bien étonné de se trouver à Montauban, mais il pensa que c'était un tour de Maugis, & protesta qu'il ne consentirait jamais à faire la paix, si on ne le lui livrait pour en faire à sa volonté. Alors Richard lui dit : Sire, comment osez-vous parler ainsi & même nous menacer, tandis que vous êtes notre prisonnier ? Si je ne vous avais juré de ne vous faire aucun mal, tout présentement je vous couperais la tête. Renaud & tous les pairs de France se jetèrent aux pieds du roi pour lui demander la paix, mais ils le prièrent en vain : il persista toujours à dire qu'il ne l'accorderait pas, tant que Maugis vivrait.

Le duc Nesme lui représenta que les offres qu'on lui fesait étaient fort avantageuses ; mais son cœur était plus dur que celui de Pharaon, & il semblait que le diable fesait agir son esprit pour nuire à la Chrétienté. Renaud voyant cela se mit en colère, & lui dit que s'il n'avait pas plus de considération pour lui qu'il en avait pour eux, il l'envoyerait bientôt à l'autre monde.

Renaud se voyant ainsi rebuté par son prisonnier usa encore d'une douceur incompréhensible ; car au-lieu de le traiter en captif, il lui donna sa liberté, & lui prêta son Bayard, qu'il prisait plus que tout l'or du monde, pour retourner dans son camp. Ses frères en faillirent enrager de dépit, & lui dirent qu'en tenant le roi il aurait pu faire une paix avantageuse, mais qu'à présent il se moquerait d'eux. Renaud leur dit qu'ils auraient la paix quand Dieu voudrait.

Charlemagne étant arrivé en son camp sur Bayard, ses gens crurent qu'enfin la paix était faite ; mais ils furent bien surpris quand il renvoya Bayard, & qu'ils virent faire des préparatifs pour assaillir la place. Les seigneurs étaient tous confus & gardaient un profond silence ; le roi ordonna de donner un assaut général, pour n'avoir pas le déshonneur de lever le siége. On s'approcha de la place, on dressa plusieurs escalades qui n'aboutirent qu'à leur perte, car les assiégés les renversèrent dans les fossés.

Quand Ogier le Danois vit tant de soldats tués, il fit des imprécations contre Charlemagne, & voulut se retirer, mais les autres seigneurs le retinrent. Renaud de son côté fut blâmé par ses frères de ce qu'il avait délivré le roi pour les perdre, tandis que quand il le tenait, il fallait le forcer de finir une guerre si utile aux Sarrasins, qui vivaient dans la tranquillité pendant que les Chrétiens se détruisaient eux-mêmes. Ah ! Charlemagne, que vous êtes blâmable en cela, puisqu'au-lieu de tourner vos armes contre les infidelles, vous les employez au détriment des enfants de Jesus-Christ !

Charlemagne voyant qu'il ne pouvait plus rien faire, s'avisa d'avoir Montauban par famine. En conséquence il en fit fermer toutes les avenues, afin qu'il n'y entrât aucune provision. La disette se fit bientôt sentir dans la place, en sorte que les assiégés mouraient de faim, ce qui mit les fils d'Aimon bien en peine. Ils reprochaient à Renaud sa mauvaise conduite, en lui disant que si le roi était mort, ils ne seraient pas réduits à cette grande misère, mais que jamais il ne les avait voulu croire.

Charlemagne ne sachant ce qui se passait dans Montauban, dit à ses gens qu'il tenait enfin les fils d'Aimon. Cependant le duc Aimon apprit la crise où ses fils se trouvaient; il vint secrétement au camp du roi; car quoiqu'il les eût chassés de sa maison, il ne voulait pourtant pas les voir mourir misérablement.

Tous les gens de Renaud étant morts, après avoir mangé leurs chevaux, excepté Bayard, Renaud monta dessus & vint trouver son père au camp impérial. L'ayant trouvé dans sa tente, il lui raconta tout ce qui se passait à Montauban, ce qui obligea ce vieillard à verser des torrents de larmes, & à lui donner des vivres autant que Bayard en put porter: il commanda aussi à son maître-d'hôtel de remplir de pain & de viande les machines que le roi lui avait données pour remplir de pierres & les jeter dans la place. Cela fut fait adroitement.

Plusieurs chevaliers blâmaient Aimon de ce qu'il fesait contre ses fils, car ils croyaient que cela fût des pierres; mais Renaud trouva des munitions à foison, & en remercia Dieu. Charlemagne sachant cela dit à Aimon qu'il le payerait avant qu'il fût nuit. Aimon lui dit: Sire, si mes fils avaient tort, je serais contr'eux; mais voyant que c'est vous, je dois les protéger au hasard de ma vie. Vous faites une guerre injuste, & mes fils ne se sont que trop soumis.

Le duc Nesme dit: Sire, Aimon ne souffrirait pas que vous fissiez mourir ses fils en sa présence, aussi je vous conseille de le congédier. Charlemagne suivit son conseil, & d'abord Aimon se retira. Les vivres étant finis, Alard dit à Renaud de tuer Bayard pour le manger. Renaud vint à Bayard pour le tuer, & d'abord cet animal commença à lui faire des caresses, ce qui obligea Renaud de dire: Ah! Bayard, comment oserai-je te faire du mal, toi qui m'as sauvé la vie tant de fois! Non, j'aime mieux mourir le premier, & il lui donna du foin à manger. Quand Yonnet son jeune fils ouït cela, il lui demanda encore à manger. Renaud ne sachant que faire, demanda un bassin & saigna Bayard au côté, qui jeta quantité de sang, que ses gens firent cuire pour manger. Ce sang les sustenta pendant quatre jours, mais au cinquième l'ayant encore voulu saigner, il ne put plus en tirer de sang.

La princesse se voyant réduite à la dernière extrémité, dit à Renaud son mari que puisqu'il ne pouvait plus avoir de sang de son cheval, il fallait l'achever de tuer pour en manger la chair. Madame, dit-il, vos raisons sont bonnes, mais si nous pouvons faire autrement, il faut lui laisser la vie.

Comme Renaud & les siens, affamés par la longueur du siége qu'ils avaient soutenu, sortirent de Montauban par un souterrain, & vinrent à Dordonne où Charlemagne les réassiégea.

RENaud avait fait faire à son château un chemin couvert par où il se retira avec sa famille. Ils vinrent au bois de Serpente, où ils se reposèrent jusqu'à la nuit dans l'ermitage du frère Bernard.

Sur le soir ils partirent pour Dordonne, & l'ermite leur donna deux chevaux; la dame monta sur un, & les deux enfants sur l'autre. Etant arrivés, le peuple leur fit bon accueil. Charlemagne croyant qu'ils étaient morts de faim, fit monter l'escalade, & ne trouvant personne, il dit que c'était un tour de Maugis. Sire, dit Nesme, vous blâmez Maugis, mais ce souterrain a été fait depuis long-temps. Roland fit allumer des flambeaux & entra dedans avec plusieurs de sa suite; ils vinrent au bois de Serpente. Alors Roland dit à ses compagnons: Amis, n'allons pas plus avant, ce serait temps perdu.

Les seigneurs furent charmés que les fils d'Aimon se fussent sauvés dans Dordonne. Charlemagne apprenant cela, résolut de les assiéger: ce que voyant Renaud, il mit ses gens en état de défense, & jura que s'il attrapait Charlemagne il n'en aurait point de pitié. Ils résolut de lui demander encore une fois la paix, mais inutilement, quoiqu'il lui offrît Bayard.

Alors Renaud exhorta ses gens au combat. Ils coururent les uns contre les autres avec fureur, & la bataille fut si sanglante qu'on ne voyait que corps morts sur la place. Alard & ses frères se jetèrent dans la mêlée comme des lions affamés qui cherchent leur proie, & firent un carnage épouvantable.

Charlemagne de son côté combattait généreusement & fesait reculer ses ennemis. Renaud voyant reculer les siens, se battit en retraite. Alors Charlemagne cria qu'on les prît. Aussitôt Renaud & ses frères tournèrent bride, & en tuèrent plus de cent, firent autant de prisonniers, & entr'autres Richard de Normandie un des douze pairs de France, qu'ils menèrent dans la place.

Charlemagne craignant qu'on ne fît mourir Richard, commanda d'assiéger la place dans les règles, & jura qu'il ne l'abandonnerait pas qu'il n'eût fait pendre les quatre fils d'Aimon. Sire, dit Roland, vous savez que c'est moi qui ai fait le plus de mal aux fils d'Aimon, jamais je ne vous ai demandé de paix entre vous & eux, mais à présent la raison me le commande.

Sire, dit Roland, vous savez bien qu'il y a plus de quinze ans que cette guerre dure contre ces quatre chevaliers qui sont les plus vaillants du monde; si depuis ce temps-là vous eussiez employé vos troupes contre les Sarrasins, vous seriez maître de leur pays, & n'auriez pas perdu tant de braves soldats. D'ailleurs vous savez qu'ils tiennent Richard de Normandie, & s'ils le font mourir, ce vous sera un grand déshonneur. Charlemagne ne voulut rien écouter, & conclut de continuer la guerre.

Comme Maugis étant en chemin pour aller voir Renaud, tua des brigands qui avaient volé deux marchands, qui par son moyen recouvrèrent leur argent.

MAugis dans son ermitage songea en dormant qu'il était à Montauban, & qu'il voyait Renaud & ses frères qui venaient au-devant de lui, & se plaignaient que Charlemagne leur voulait prendre Bayard, mais Renaud l'avait empêché.

Maugis fut si inquiet de ce songe, qu'il résolut d'aller trouver ses cousins ; c'est pourquoi il prit son bourdon & sa cape, & se mit en chemin. En passant dans une forêt il rencontra deux pauvres marchands que des brigands avaient dévalisés, qui étaient dans la désolation. Il leur demanda le sujet de leur affliction ; ils lui répondirent que des voleurs leur avaient pris tout ce qu'ils avaient, & tué un de leurs compagnons. Maugis en eut pitié : il leur dit de le suivre, qu'il leur ferait rendre leur bien. Les infortunés marchands dirent à Maugis : Ces coquins sont sept & nous ne sommes que trois, comment les vaincre ? Si vous ne me voulez pas croire, dit-il, hé bien demeurez comme vous êtes.

Comme il s'en allait, il rencontra les voleurs ; amis, leur dit-il ; bien vous en soit, pourquoi avez-vous pris le bien de ces marchands ? cela est mal fait, je vous prie donc de le leur rendre, ou nous aurons querelle ensemble. Les voleurs irrités de ses menaces voulurent le frapper : mais s'étant mis en défense, de son bourdon il tua le chef de la bande. Quand les autres virent leur capitaine à bas, ils coururent tous sur Maugis ; mais il se défendit si bien, qu'en peu de temps il en eut tué cinq, & les autres deux se sauvèrent dans le bois, laissant leur butin.

Les marchands survinrent, & voyant tant de corps morts, ils dirent que Maugis était un fort bon pélerin, & lui demandèrent excuse de ce qu'ils l'avaient méprisé. Il leur dit de prendre leur marchandise & de prier Dieu pour lui. Il leur demanda ensuite si Charlemagne avait pris Montauban & les quatre fils d'Aimon. Ils lui répondirent qu'il était maître de Montauban, mais que les fils d'Aimon s'étaient retirés dans Dordonne, & que Charlemagne les avait réassiégés. Il s'achemina de ce côté-là, s'approcha de la place comme il put & y entra ; après il vint au palais, où il trouva Renaud avec ses gens à table.

Maugis s'appuya contre un pilier de la salle en regardant dîner ses amis. Le sénéchal voyant ce pélerin, lui fit donner à manger par charité. Au-lieu de mets si délicats, il pria qu'on lui donnât du pain noir & de l'eau dans une écuelle de bois, car c'était son aliment ordinaire. Il trempa son pain dans cette eau, & le mangea de bonne grace. Renaud voyant ce pauvre homme si maigre lui envoya un plat de venaison, mais il n'en voulut point.

Après le repas, chacun se rendit à son poste pour se défendre. Alors Renaud s'approchant de Maugis, lui demanda qui il était.

Maugis se déclara à lui : & ils s'embrassèrent amiablement, puis racontèrent leurs aventures, & Renaud le pria de changer d'habit ; mais il lui fit réponse qu'il avait fait vœu de n'en point changer, qu'il était venu seulement pour les voir, qu'il allait à Jérusalem, qu'il retournerait finir sa vie dans son ermitage. Quand on sut que Maugis était venu, toute la ville fut en joie ; chacun le vint voir, & principalement Alard, Guichard & Richard, avec la duchesse qui l'aimait uniquement. Mais ils furent bien surpris quand ils surent qu'il n'était venu que pour les voir, & qu'il voulait s'en retourner. Renaud lui dit de prendre un cheval & de l'argent pour faire son voyage, mais il le remercia, & le lendemain il partit. Renaud l'accompagna jusqu'à la porte avec ses frères, la duchesse & ses enfants.

Maugis le recommanda à Dieu, & s'en alla ; mais il ne chemina guère sans être environné des gens de Charlemagne ; les uns disaient que c'était Maugis, les autres disaient que non, mais que c'était un autre qui le ressemblait.

Comme les Pairs de France prièrent Charlemagne de faire la paix avec Renaud pour avoir Richard de Normandie, craignant qu'il ne fût pendu.

CHarlemagne était bien fâché de ce qu'il ne pouvait vaincre les quatre fils d'Aimon, mais aussi de ce qu'il ne pouvait avoir Richard de Normandie, un de ses meilleurs chevaliers. Il fit assembler tous ses seigneurs, & leur dit : Messieurs, je vois bien que mes affaires vont mal, puisque Renaud ne m'a pas renvoyé Richard de Normandie. Oncle, dit Roland, je ne sais comment vous osez dire cela : jamais vous ne verrez Richard, si vous ne faites grace aux quatre fils d'Aimon ; car plusieurs fois ils se sont soumis à votre volonté, & jamais vous n'avez voulu de paix. Ne vous étonnez pas si Renaud se dépite ; car si vous considériez la courtoisie qu'il vous fit quand il vous tenait prisonnier, & la grande humilité qu'il vous fait tous les jours, vous en useriez autrement : mais voyant qu'il ne peut trouver de grace envers vous, il fait cesser sa courtoisie, & retient le meilleur de vos chevaliers. Je vous assure qu'il ne l'a pas fait mourir, c'est l'homme le plus courtois du monde.

Le roi connut bien qu'il disait vrai, & se mit à soupirer. D'abord l'archevêque Turpin s'avança, le duc Nesme & Ogier, qui dirent : Sire, Roland vous dit la vérité, Renaud a bien sujet d'être fâché contre vous. Quand Charlemagne ouït ainsi parler ses barons il fut bien ébahi. Lors il leur dit : Messieurs, je vous prie d'aller à Dordonne, & dites à Renaud de ma part de me rendre le duc Richard & Maugis, & que je lui rendrai tout son pays, & que je prendrai ses deux enfants avec moi tant que je vivrai. Sire, dit Nesme, ce ne serait que temps perdu, parce que je sais que Maugis n'y est plus depuis trois ans, & que l'on ne sait où il est. Nesme, dit Charlemagne, vous verrez ce que Renaud vous dira.

is les pairs lui remontrèrent derechef la soumission de Renaud courtoisie, le priant de faire la paix à ces considérations. ...magne dit d'aller voir ce qu'il pourrait faire. Ils prirent des rameaux d'olivier en leurs mains, & s'en allèrent à Dordonne. On les fit entrer ; & le duc Nesme, après avoir salué Renaud, lui dit : Sire, Charlemagne vous demande que vous lui rendiez le duc Richard de Normandie & Maugis, & vous aurez la paix ; il vous rendra toutes vos terres, & tiendra vos deux enfants avec lui, & les fera chevaliers de sa propre main.

Seigneu s, dit Renaud, comme vous êtes les chevaliers du monde que j'aime le plus, je vous remercie de tant de peine que vous prenez. Je ne sais plus comment Charlemagne m'ose demander Maugis, vu que je ne sais où il est, & qu'il est cause que je l'ai perdu. Plût-à-Dieu que j'eusse ici Charlemagne aussi-bien que j'ai Richard de Normandie, car alors s'il ne voulait pas me donner la paix, je vous promets qu'il laisserait sa tête, pour tous les outrages qu'il m'a faits ; je croyais qu'il était plus courtois qu'il n'est, & si j'eusse cru ne pouvoir l'adoucir, il y a long-temps que je serais vengé. Je vous prie donc de vous retirer, & de rapporter à votre roi que je n'ai point de Maugis, & que quand je l'aurais, il ne serait pas pour lui ; que par dépit demain je ferai pendre Richard sur cette porte en sa présence, pour lui témoigner que je ne le crains point. Je ne veux plus écouter ses propositions, car il se moque de moi. Les seigneurs le voyant si irrité n'osèrent plus parler, & se retirèrent. Quand ils furent de retour au camp, le roi leur demanda quelle réponse ils apportaient. Sire, dit le duc Nesme, Renaud vous mande que vous n'aurez point Maugis, car vous êtes cause qu'il l'a quitté, & par dépit il va demain faire pendre Richard, & il en fera autant de tous ceux qu'il prendra des vôtres ; & de plus s'il vous tenait comme il tient Richard, si vous ne vouliez pas faire la paix vous y laisseriez la tête.

Alors Roland dit : Sire, ne vous déplaise si je vous dis la vérité. Vous avez eu tort de n'avoir pas accepté dans le temps les offres de Renaud, vous voudrez faire la paix que vous ne pourrez pas. Faites attention que s'il fait pendre Richard, ce sera un déshonneur éternel à votre majesté. Charlemagne lui dit : Vous croyez m'épouvanter par vos paroles, je ne suis pas un enfant, je vous assure que si Renaud osait faire le moindre mal à Richard, je le pendrais moi-même, lui & toute sa race.

Nesme voyant le roi en colère lui dit : Sire, je suis bien surpris de ce que vous nous menacez avec Renaud. Puisque vous ne voulez pas suivre notre conseil, nous voulons nous retirer : faites votre guerre vous-même. Ce même jour Renaud fit planter un gibet sur la porte de la ville, que tout le camp pouvait voir. Alors Roland dit à Charlemagne : Sire, venez voir la récompense qu'on va donner à Richard pour vous avoir fidellement servi : voilà ce qui nous doit servir d'un bel exemple. Taisez-vous, dit le roi, ils font cela pour avoir la paix, mais il n'en sera rien.

Renaud envoya quérir Richard par dix de ses gardes, ils le trouvèrent qui jouait avec Yonnet fils de Renaud. Ils lui dirent de les suivre, mais il n'en fit point d'état. Les gardes le prirent par les bras pour l'emmener, & se secouant d'eux, il amassa une pierre, de laquelle il en tua trois, & les autres prirent la fuite. Il se remit au jeu comme auparavant, disant que ces gens étaient ivres. Il commanda à son valet de les jeter par la fenêtre, ce qu'il fit. Yonnet n'osait rien dire, craignant d'en avoir autant. Alard était hors du palais, qui attendait Richard pour le pendre : il vit jeter des corps morts par la fenêtre dont il fut bien fâché, & le dit à Renaud. Ils montèrent dans la tour, & trouvèrent Richard qui jouait avec Yonnet. D'abord il se leva, se plaignant à Renaud de ce qu'il lui avait envoyé des ivrognes pour l'insulter. Ce ne sont point des ivrognes, dit Renaud, mais c'est que si aujourdhui la paix n'est pas faite, vous serez pendu demain. Richard lui dit : Cousin, on ne pend pas les prisonniers de guerre, s'ils ne sont traîtres : si je vous avais pris, vous ne voudriez pas que je vous fisse pendre ; mais permettez que je mande à Charlemagne, & nous verrons sa réponse.

D'abord il lui donna un gentilhomme qu'il envoya à Charlemagne pour lui dire d'avoir pitié de lui, de faire la paix avec Renaud à tel prix que ce fût, qu'autrement il le verrait mourir honteusement. Je supplie aussi, dit-il, messieurs les pairs de France de parler pour moi, car autrement je suis mort. Charlemagne voyant cette lettre la rebuta, & persista en son opinion, que Renaud fesait cela pour les intimider, & qu'il n'oserait faire mal à Richard. Roland voyant l'opiniâtreté de son oncle, dit qu'il s'en allait, & les autres pairs en firent de même.

D'abord ils firent mettre leurs tentes à bas & emmenèrent avec eux plus de six mille hommes ; il ne resta avec le roi que le comte Ganelon & sa famille. Le messager raconta à Renaud ce qui se passait, & regardant Richard de Normandie, il lui dit : Mon cousin, je suis bien aise que vous connaissiez Charlemagne : je n'en veux pas à vous, mais souvenez-vous-en.

Comme les Pairs de France abandonnèrent Charlemagne, parce qu'il ne voulait pas faire sa paix avec les fils d'Aimon ; & puis il les rappela, leur promettant de faire ce qu'ils voudraient.

CHarlemagne voyant que tous ses pairs l'avaient quitté par son opiniâtreté, fit courir après pour les ramener, leur promettant de faire ce qu'ils voudraient. Ah ! sire, dit le courrier, plût-à-Dieu que vous eussiez fait cela il y a dix ans ! Il galoppa jusqu'à ce qu'il les eût joints, & s'acquitta de sa commission. Les seigneurs retournèrent vers Charlemagne, qui leur dit : Messieurs, vous me forcez à faire une paix honteuse, mais pour finir cette guerre il faut que Renaud me laisse Bayard, & qu'il s'en aille à Jérusalem vêtu en pélerin, & je rendrai à ses frères & à ses fils tout ce qui leur appartient.

Nesme fut député pour cette affaire, lequel s'en acquitta très bien,

Renaud lui accorda toutes ses demandes, dont tout le monde fut bien aise. Il lui donna Bayard, & revint au camp, où il le rendit à Charlemagne. En même temps on fit des feux de joie partout, & Renaud festina ses plus familiers, leur promettant de revenir bientôt, & que cette paix était plutôt pour eux que pour lui. Il se vêtit d'une robe violette & chaussa de gros souliers, prit un bourdon à la main, puis dit adieu à sa femme & à ses fils, & partit avec ses frères & Richard qui l'accompagnèrent assez loin, puis il recommanda sa famille à Richard de Normandie, qui promit de les secourir envers tous, & s'en alla.

Comme Richard présenta au Roi les trois frères de Renaud ; comme le cheval Bayard fut jeté dans la rivière ; comme Maugis & Renaud firent la guerre aux Perses, & comme la ville de Jérusalem fut prise par le moyen de Renaud & de Maugis, & ôtée de la tyrannie des Païens.

RENAUD étant parti, ses frères vinrent avec Richard de Normandie se jeter aux pieds du roi, qui fut content de cela, & toute l'armée en montra une joie extrême. Alard lui dit : Sire, notre frère Renaud vous salue comme son roi, il est parti pour Jérusalem, & d'abord qu'il sera de retour il vous viendra saluer ; il se recommande à vous. Amis, dit le roi, soyez les bien-venus, puisque Dieu veut que nous soyons amis, je vous ferai tout le bien que je pourrai, & si Dieu veut que Renaud revienne, je l'aimerai autant que mon neveu Roland.

Après cela, il retourna vers le duc de Normandie, & l'embrassa ; puis il lui demanda quel traitement lui avait fait Renaud. Sire, dit-il, je n'ai jamais mieux été. D'abord le roi décampa, & s'en vint vers Liége. Etant sur le pont de Meuse, il fit attacher une grosse pierre au cou de Bayard, & le fit jeter dans la rivière ; Bayard frappa tant de ses pieds ladite pierre, qu'il la rompit, & à la nage passa de l'autre côté, puis se mit à hennir fortement, comme s'il eût cherché son maître, & se jeta dans les Ardennes. Quand le roi sut que Bayard s'était sauvé il en fut fâché, mais les seigneurs en furent joyeux.

Renaud arriva à Constantinople, & logea chez une femme de sainte vie, qui le servit du mieux qu'elle put, puis le mena dans la chambre où il devait coucher. Pendant la nuit il entendait de grands soupirs élancés par un homme malade. Quand il fut levé, il demanda à la femme, qui était malade dans sa maison ? Elle répondit que c'était un pélerin, & il la pria de le lui faire voir. L'hôtesse le conduisit à la chambre du pélerin qui fut bien surpris, reconnaissant son cousin Renaud qu'il croyait encore à Montauban. Quand Renaud vit que c'était Maugis, il remercia Dieu, & ils s'embrassèrent amiablement, & Maugis sortit du lit comme si jamais il n'avait eu mal, il demanda à Renaud, qui l'obligeait à être de la sorte ? Il lui raconta toute l'affaire, dont il remercia Dieu, & de la grande joie qu'il eut, il se trouva guéri.

Quand la dame vit la joie de ces pélerins, elle jugea bien qu'ils étaient nobles, ce qui l'obligea de leur demander qui ils étaient. Ils répondirent qu'ils étaient gentilshommes, mais que l'infortune les avait jetés hors de leur pays. La dame leur fit rapporter des vivres à foison, dont ils se substentèrent bien.

Le lendemain les deux pélerins partirent, & firent tant qu'ils se rendirent près de Jérusalem, où ils trouvèrent les Chrétiens qui leur racontèrent comment les Perses s'étaient rendus maîtres de la sainte Cité par surprise, & que les Chrétiens la reprendraient s'ils avaient un bon chef; Renaud se mit à rire, & dit : Bon homme, nous allons voir ce que c'est.

Aussitôt ils tâchèrent de faire une petite logette, où ils se mirent parmi les Chrétiens, souhaitant fort d'avoir des armes pour leur aider. Voici que l'amiral de Perse fit une sortie avec trois mille hommes, & le comte de Rames, Galeran de Sagette & Geofroi de Nazareth les reçurent vigoureusement, & il y eut un rude combat dont les Perses furent contraints de se retirer avec perte.

Comme les Turcs se retiraient, ils firent tomber la loge de Renaud & de Maugis, ce qui les mit en telle fureur, que de leurs bourdons ferrés par le bout ils en tuèrent plus de cent. Sur cela arriva le comte de Rames & Geofroi, qui virent le carnage que ces pélerins avaient fait. Ils demandèrent leur nom & leur patrie; Renaud leur dit la vérité. D'abord le comte de Rames se prosterna devant Renaud, en criant que Dieu l'avait envoyé là pour sauver les fidelles Chrétiens & délivrer le roi Thomas de captivité. Renaud le fit lever, & lui demanda comment il avait fait sa paix avec Charlemagne? Le comte lui en fit le récit, & il les conduisit dans sa tente, où on les proclama généraux de l'armée.

Quand Renaud vit que tout le camp le priait de recevoir leur serment de fidélité, il l'accepta. On lui amena de beaux chevaux, & il en choisit un, puis prit les armes nécessaires, & Maugis aussi. Ensuite ils furent traités magnifiquement à table où rien n'y manquait. Puis ils firent mettre par tout le camp quantité de lumières en signe de réjouissance. Quand les Sarrasins virent cela ils furent bien surpris, & leur général dit que les Chrétiens fesaient comme les cygnes, qui chantent avant que de mourir. Le roi Thomas, ne sachant pas cela, crut bien que ses gens ne fesaient pas tant de réjouissance sans quelque chose d'extraordinaire.

Ceux de Rames & des environs voyant une si grande clarté, crurent que Jérusalem était en feu, & d'autres disaient que c'était le camp. Le lendemain les Turcs sortirent en grand nombre, commandés par le roi Margaris. Ils marchaient en bon ordre pour forcer le camp des Chrétiens, mais ils ne s'en retournèrent pas comme ils étaient venus, car Margaris & plusieurs autres y perdirent la vie, & les autres se sauvèrent comme ils purent.

Renaud voyant tant de Turcs à bas, assiégea Jérusalem dans les formes, il dressa des attaques, & en peu de temps se rendit maître de la place. Il passa par la brèche du côté de la porte forte, & chassa

les Turcs jusque devant le temple de Salomon. Quand l'amiral des Perses vit que ses affaires allaient mal, il monta dans la Tour où était le roi Thomas & lui dit, que s'il ne lui sauvait la vie & à trois de ses chevaliers, il l'allait jeter en bas. Le roi lui dit qu'il voulait parler à ses lieutenants, & qu'il ferait ce qu'il faudrait.

Le roi manda au comte de Rames de lui venir parler pour capituler avec l'amiral des Perses, & après quelques contestations il fut dit que l'amiral s'en irait en son pays monté à cheval sans bottes, ni éperons & sans armes, & ses trois gentilshommes à pied. La capitulation étant signée, on lui expédia un passe-port & il se retira.

D'abord que le roi fut en liberté, il embrassa Renaud & Maugis, & toute la sainte Cité étant émue, ils passèrent au fil de l'épée tous les Turcs qui étaient dedans. Puis ils allèrent au saint Sépulcre de Notre-Seigneur, pour le remercier des graces qu'il leur avait faites; ensuite le roi Thomas amena Renaud & Maugis dans son Louvre, où ils furent traités magnifiquement. Il y eut de grandes réjouissances publiques pendant trois mois, & le peuple appelait Renaud & Maugis les sauveurs de la Chrétienté.

Après Renaud & Maugis demandèrent leur congé au roi qui fut fort triste, & qui eût bien voulu qu'ils eussent toujours resté près de lui, mais cela ne se pouvait pas. Le roi leur fit équiper un vaisseau, leur donna de beaux présents, puis ils s'embrassèrent en pleurant, & se séparèrent. Ils s'embarquèrent au port de Jaffa, & demeurèrent six mois sur mer, sans pouvoir prendre terre. Enfin Dieu les conduisit à Palerme où était le roi Simon qui les reçut à bras ouverts, & les mena dans son Louvre. Il leur fit faire bonne chère; en devisant de diverses choses, un chevalier vint dire au roi que les Sarrasins étaient devant Palerme avec une puissante armée. Le roi en fut triste, & Renaud s'en réjouit, & lui dit : Ne vous étonnez pas, car aujourdhui vous serez vengé, Dieu aidant. Aussitôt toute la villle prit les armes, & Maugis voyant que Renaud était armé, quoiqu'il eût dit qu'il ne porterait plus d'armes, s'arma d'abord pour exterminer les Sarrasins.

Le roi voyant Maugis armé, l'embrassa, en disant : Vous êtes un brave homme, car quand il est besoin vous jouez du bourdon & aussi de l'épée. Sire, dit Renaud, c'est le meilleur pélerin qui ait été en la terre sainte. Le roi le fit son porte-enseigne, & Maugis le remercia. Il marcha à la tête de l'armée, le roi & Renaud marchaient sur deux colonnes en bon ordre. Maugis commença le combat, & tomba sur les ennemis avec tant de furie, qu'il mit bientôt toute l'armée en désordre. Renaud voyant son cousin Maugis qui fesait si bien son devoir, voulut finir le combat, à cet effet il cria Montauban son enseigne. En même temps on ne vit qu'épées & lances en l'air, & ils firent un si grand carnage des soldats Turcs, que la terre était toute couverte de corps morts & de chevaux.

L'amiral se voyant sans ressource, & que son armée était en déroute & presque toute détruite, dit à ses gens dans la plus grande consternation, il n'est pas douteux que le diable a porté ces deux

grands vilains de Jérusalem à Palerme pour nous nuire ; car sans eux nous aurions vaincu le roi Simon, & l'aurions emmené prisonnier. Et se voyant de nouveau poursuivi, il se sauva dans son vaisseau, laissant tout son bagage & plus de vingt mille morts sur la place. Quatre jours après ils partirent, au grand regret du roi Simon qui leur fit les plus belles propositions pour les retenir à son service, leur offrant même de partager son royaume avec eux ; mais ils lui répondirent qu'ils ne pouvaient pas accepter ses offres pour de très-fortes & bonnes raisons.]

Ils s'embarquèrent pour Rome dans le même vaisseau que le roi Thomas leur avait fait équiper, & y étant arrivés, ils visitèrent les lieux saints avec une grande dévotion, puis firent leur confession générale en grande humilité & eurent l'absolution du pape, après quoi ils s'embarquèrent pour revenir à Dordonne. Y étant arrivés, ils y trouvèrent Alard qui leur fit bon accueil. D'abord Renaud demanda où étaient sa femme & ses enfants. Alard lui dit qu'ils étaient à Montauban, & qu'ils avaient fait rebâtir le bourg & fortifier le château, dont il fut bien aise. Mais Renaud voyant ses frères tristes, connut qu'Alard ne disait pas la vérité ; & les priant de lui parler franchement, alors Alard lui annonça la mort de son épouse.

Renaud, comme un homme plein de vertu, se consola en Dieu, disant qu'il acceptait de sa main tout ce qu'il voudrait lui envoyer de fâcheux. Ses fils arrivèrent, & ils se jetèrent à ses pieds fondant en larmes ; Renaud les embrassa d'une façon paternelle. Il résolut d'aller à Montauban ; & les habitants apprenant son arrivée, tapissèrent les rues par où il devait passer. Ils y séjournèrent quelques jours, après quoi Maugis retourna dans son ermitage, où il mourut en odeur de sainteté sept ans après.

Comme les deux fils de Renaud combattirent avec les fils de Fouques de Montmorillon, & les vainquirent.

RENAUD fut fort affligé de la perte de sa femme, mais il le fut bien autant de celle de Maugis. Il se consola avec ses frères le mieux qu'il put. Il leur laissa tous ses biens patrimoniaux, & ne garda que Montauban pour ses enfants. Il les fit instruire dans les bonnes mœurs, & les nourrit jusqu'à ce qu'ils pussent porter les armes. Un jour il les fit jouter contre d'autres jeunes chevaliers, & ils donnèrent des marques de valeur. Il leur apprit ensuite ce qu'ils devaient faire, puis les fit équiper selon leur état, & les envoya avec cinq cents chevaliers à Charlemagne.

En arrivant ils se prosternèrent aux pieds du roi, qui leur demanda qui ils étaient. Nous sommes, dirent-ils, fils de Renaud de Montauban, qui vous baise humblement les mains. Vraiment, dit le roi, vous n'êtes point bâtards, car vous ressemblez à votre père. Lors l'aîné lui dit qu'ils étaient venus pour servir. Charlemagne en fut bien aise, & leur dit qu'il les ferait chevaliers quand ils voudraient. Roland leur demanda ce que fesait leur père ; ils dirent qu'il se portait bien, & qu'il lui baisait les mains.

Toute la cour était contente de la venue de ces princes, excepté les fils de Fouques de Montmorillon, qui étaient jaloux de ce que le roi les aimait plus qu'eux. Un jour on fit présent à Charlemagne d'un beau chapeau qu'il donna à Yonnet, & en passant contre Constant fils de Fouques, il le heurta sans penser à mal, dont ledit Constant l'appela fils de traître. Yonnet lui dit qu'il mentait, qu'il n'était pas fils de traître, mais que c'était lui qui sortait des Ganelons, & que Renaud avait tué Fouques à son corps défendant, mais que quand il voudrait ils videraient cette querelle.

Charlemagne manda à Renaud de venir pour assister à la cérémonie de ses fils, & Renaud manda à ses frères de se trouver à Paris pour le même sujet. Cela fut exécuté dans les formes, & le jour de N. D. d'Août ils furent faits chevaliers. Renaud leur avait fait faire des armes à l'épreuve qu'il leur donna devant toute la cour. Après la cérémonie, le roi tint table ouverte pendant trois jours : & parce qu'il favorisait plus les fils de Renaud que les autres, les fils de Fouques renouvellèrent leur querelle, & en voulurent venir aux mains. Les fils de Renaud acceptèrent le combat, & demandèrent permission au roi & à leur père, qui furent bien aises de voir la générosité de ces deux chevaliers. Les champions se rendirent au lieu assigné, où le roi se trouva avec un grand cortége. Les parents des Aimons étaient à leur côté, & ceux des Ganelons de l'autre ; mais le roi craignant qu'il n'y eût mêlée, commanda que le combat se fît dans l'île de Notre-Dame, & qu'il n'y passerait que les quatre combattants.

D'abord Béranger, Griffon & autres de leur race s'allèrent cacher derrière une muraille, pour tuer les fils de Renaud s'ils étaient vainqueurs ; par bonheur Renaud en fut averti, & y envoya secrétement ses frères pour défendre ses fils en cas de besoin. Renaud était avec le roi pour regarder ce combat : & Charlemagne voyant Alard armé dans l'île, dit que cela n'était pas bien. Lors il raconta au roi la trahison qui se fesait contre ses fils, le roi approuva son action, & dit : Je crois que la France ne sera jamais sans traîtres ; mais il faut que j'en fasse pendre quelqu'un pour faire peur aux autres. Les quatre champions étant sur le lieu, coururent les uns contre les autres de telle force que leurs lances se mirent en pièces. Ils prirent leurs épées, & Yonnet coupa la visière du casque de Constant avec le nez. Aimonnet emporta l'épaule gauche de Richard, & lui donna cent coups, dont il mourut sur la place. Il courut sur Constant, mais son frère ne voulut pas qu'il le touchât, disant qu'il était capable de vaincre son ennemi. Ils se donnèrent tant de coups, que Constant voyant son cheval mort & lui blessé en divers endroits, leur demanda la vie. Ils le menèrent au roi, qui sachant la trahison qu'ils avaient faite, le fit pendre aussitôt.

Leurs parents se retirèrent bien fâchés, disant qu'ils vengeraient cet affront une autre fois. En effet, à la bataille de Roncevaux

Ganelon trahit les douze pairs de France & les fit tuer misérablement, d'où l'on appelle encore Ganelon un traître.

Renaud voyant ses fils victorieux en rendit graces à Dieu, ensuite il demanda son congé à Charlemagne de qui ils reçurent de beaux présents, & s'en retournèrent après à Montauban.

Comme Renaud partit de Montauban en habit de pélerin après avoir tout légué à ses enfants, qui furent bien tristes en l'apprenant.

REnaud ayant partagé tous ses biens se vêtit d'une cape, prit un bâton, & partit sans rien dire à personne. Le portier le voyant ainsi accoutré en fut bien surpris. Avant que de partir, Renaud lui donna la bague qu'il avait à son doigt, en lui disant : Ami, priez Dieu pour moi, on ne me verra plus dans Montauban, car je vais finir mes jours dans une solitude pour faire pénitence de mes péchés.



Comme Renaud se mit à servir les maçons, qui le tuèrent par envie & le jetèrent dans le Rhin.

REnaud étant sorti de Montauban se mit à cheminer par les bois, où il ne se nourrissait que de fruits sauvages. Quand la nuit fut venue, il fit sa prière & se coucha sous un arbre, où il reposa jusqu'au lendemain. A l'aube du jour il se mit en chemin, & dix jours après il trouva un couvent de religieux où il reposa deux nuits. Les moines lui offrirent de quoi manger, mais il ne voulut que deux pains. Le jour suivant il partit pour aller à Cologne sur le Rhin,

où il trouva qu'on bâtissait l'église de saint Pierre. Il entra dedans, & fit sa prière avec beaucoup de ferveur ; ensuite il s'adressa au ...re des maçons, & le pria de lui donner de l'emploi, qu'il ...rait de manœuvre. L'architecte le prit & l'employa comme il ... Un jour qu'il fallait remuer de grosses pierres, ils se mettaient ...re pour en porter une, & encore ils n'en pouvaient venir à ..., tant elles étaient pesantes ; cependant Renaud les fesant ...er, prit la pierre & la porta à demi-lieue de-là, où il y avait ...res maçons qui construisaient une magnifique chapelle, & la ... comme s'il avait porté un fromage d'une livre. Il en fut querir encore de plus grosses, & les portait aussi aisément que les premières. Les autres ouvriers, piqués que cet homme fît plus de besogne que huit d'entr'eux, en furent tellement jaloux qu'une nuit en dormant ils l'assassinèrent à coups de couteau, ensuite le mirent dans un sac, & celui qui l'avait tué, le prit & le mit sur son cou, & alla le jeter dans le Rhin ; mais par la permission de Dieu, le sac s'arrêta à des branches d'arbrisseau dans un endroit qui formait une petite île. Toute la nuit on y vit une grande clarté, ce qui incita tous les habitants des environs d'aller examiner ce que c'était, où s'étant approchés ils trouvèrent le corps de Renaud qui flottait miraculeusement au-dessus de l'eau resplendissant de clarté : ils virent par-là que c'était le corps de quelque bienheureux. On le mit dans un cercueil, & tout le monde courait pour le voir. On essaya inutilement de le transporter dans la ville. Alors chacun se reconnut indigne de toucher ce saint corps qui avait tant fatigué pour le service de Jesus-Christ, pour l'exaltation de la sainte Eglise, qui avait tant exterminé de Sarrasins, & qui avait fait paraître par-tout des marques de son zèle pour la gloire de Dieu.

L'archevêque en étant averti, y vint en procession avec tout son clergé. Il le fit mettre dans son carrosse, & quoique les chevaux n'y fussent pas attelés, il ne laissa pas d'aller jusqu'au lieu où il voulait être inhumé. Quand l'archevêque & les assistants virent cela, ils se mirent à crier tous d'une voix, miracle, miracle, miracle, & chantèrent le *Te Deum* en chemin fesant. Le carrosse ne cessa pas de rouler, jusqu'à ce qu'il fût arrivé en une petite ville nommée Croine, & s'y arrêta.

L'archevêque connaissant que Dieu voulait que ce corps saint fût inhumé là, se mit en prière avec son clergé : ensuite il lui fit découvrir la face, pour connaître qui il était ; mais personne n'ayant pu le deviner, il le fit embaumer & le laissa exposé dans une petite Eglise dédiée à Notre-Dame, où il demeura long-temps. Le grand nombre de miracles qui s'y fesaient, attira dans ce saint lieu une foule de gens de toute condition. Les nouvelles en vinrent jusqu'à Dordonne, & Alard ni ses frères ne sachant ce qu'était devenu Renaud, & sur le portrait qu'on leur en fesait, ils résolurent d'y aller, & partirent sur-le-champ.

Quand ils furent arrivés à Croine, ils mirent pied à terre devant l'Eglise, où il s'était rendu un si grand concours de peuple, qu'ils

[illegible] y entrer, [illegible]
qui était exposé fu[illegible]t de [illegible] de [illegible]
Ils le reconnurent a[illegible]ôt, & s'[illegible] lui pour [illegible]
ils firent éclater la grande amitié qu[illegible]ent pour leur frè[illegible]
chevêque voyant cela fut tout éto[illegible] & fachant que c'é[illegible]
corps de l'incomparable Renaud de [illegible]ban, ce pilier d[illegible]
foi, le fléau des Sarrasins, le vengeu[illegible] Jesus-Christ, vou[illegible]
lui-même prononcer son panégyrique en présence de vingt mill[illegible]
personnes. Il célébra pontificalement la messe; & après lui avoir
rendu tous les devoirs funèbres, il se prosterna devant lui, en le
suppliant d'intercéder envers la divine Majesté pour lui & pour
tous les fidelles Chrétiens. Après toutes ces saintes cérémonies, il
fut mis dans un cercueil de plomb & inhumé au milieu de l'Eglise,
où Dieu opéra plusieurs miracles par son intercession.

FIN.